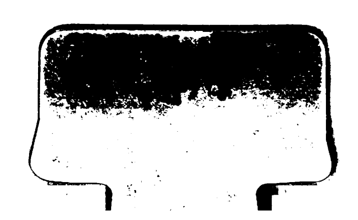



TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA



ESSAI

SUR

L'ART D'ÊTRE HEUREUX.

PAR JOSEPH DROZ,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

SIXIÈME ÉDITION.



PARIS.

JULES RENOUARD, LIBRAIRE,

RUE DE TOURNON, N. 6.

BRUXELLES. LIBRAIRIE PARISIENNE.

1829.

ESSAI

SUR

L'ART D'ÊTRE HEUREUX.

OUVRAGES

DU MÊME AUTEUR

Qui se trouvent chez le même Libraire.

ŒUVRES DE JOSEPH DROZ, 2 vol. in-8°, avec portrait 14

DE LA PHILOSOPHIE MORALE OU DES DIFFÉRENS SYSTÈMES SUR LA SCIENCE DE LA VIE. *Troisième édition* 1 vol. in-18. . . . . 3 fr.

APPLICATIONS DE LA MORALE A LA POLITIQUE. 1 vol. in-8° 5

ÉTUDES SUR LE BEAU DANS LES ARTS. *Seconde édition* 1 vol. in-8° . . . 4

JACQUES FAUVEL, roman, par MM. Droz et Picard. 4 vol. in-12. . . 11

ESSAI

SUR

L'ART D'ÊTRE HEUREUX,

PAR JOSEPH DROZ,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

SIXIÈME ÉDITION.

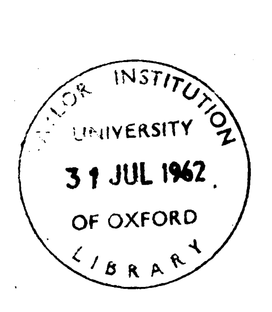


PARIS.

JULES RENOUARD, LIBRAIRE,

RUE DE TOURNON, N. 6.

M. DCCC. XXVIII.


INSTITUTION
UNIVERSITY
31 JUL 1962
OF OXFORD
LIBRARY

PRÉFACE.

La philosophie a ses révolutions ainsi que la politique. Lorsque je publiai, il y a vingt-deux ans, cet Essai, la plupart des métaphysiciens voulaient, pour ainsi dire, anatomiser l'intelligence humaine; ils semblaient aspirer à donner au langage de la morale une sécheresse mathématique. Je n'adoptai point leur méthode, et j'en craignais les résultats. Aujourd'hui, je fais imprimer pour la sixième fois ce petit ouvrage : les temps et le cours des idées sont changés. On se dit encore observateur, mais trop souvent c'est avec les yeux de l'imagination qu'on observe; on aime à trouver dans les discours sur la morale, de l'exaltation et du vague; la métaphysique est devenue poétique. Cette nouvelle ma-

nière de s'éloigner de la vérité ne me séduit pas plus que la première. Je reste fidèle à la douce philosophie du sentiment et du bon sens, à cet art de vivre qui fut chéri de Socrate, de Montaigne, de Franklin, et qui sera cultivé d'âge en âge par les hommes persuadés que les meilleures théories morales sont celles qui conduisent directement à la pratique.

J'ai souvent remercié la Providence de m'avoir inspiré le goût des études philosophiques. Grâce à leur secours, j'ai pu m'occuper du bon et du beau, dans des jours orageux. Tandis que je cherchais en paix quelques idées utiles à mes semblables, combien d'ambitions ont élevé rapidement des hommes, et les ont précipités plus rapidement encore! Pendant le court espace de temps qu'il a fallu pour imprimer une édition de cet Essai, j'ai vu deux révolutions *.

* En 1815.

Hélas! le calme qu'on trouve dans la retraite fait quelquefois retomber la pensée avec plus d'amertume sur les désastres qui retentissent au-dehors. Juste Lipse a écrit un livre, *des Consolations dans les calamités publiques*. Son stoïcisme froisse et révolte mon cœur. Celui qui voit d'un œil sec les discordes civiles, perd le premier élément du bonheur, je veux dire ce sentiment dont la voix rappelle à l'homme qu'il tient à l'humanité et qu'il est bon. Des moyens d'adoucir pour soi les malheurs publics sont de les détourner des êtres qui nous sont confiés, de prodiguer ses soins aux victimes du sort, et de hâter, au moins par des vœux, les jours qui viendront consoler la terre. Ces moyens sont plus efficaces qu'une froide et stérile insensibilité.

Les études morales, presque oubliées de nos jours, sont nécessaires dans toutes les situations de la vie. Nous devons nous exercer à repousser, à soutenir les

peines; et nous avons même besoin d'apprendre à choisir, à goûter les plaisirs. Si l'on occupe de hautes fonctions, les études morales peuvent seules indiquer les moyens d'exercer une heureuse influence, et donner le courage de marcher au but qu'elles ont fait connaître. Si les circonstances sont telles que l'honnête homme ne puisse se faire entendre, ou si l'on est dépourvu des talens qu'exigent les discussions publiques, les mêmes études enseignent à se plaire au sein de la retraite, à rendre encore quelques services dans l'étroite sphère où s'écoule une obscure existence.

La plus belle mission à remplir est celle d'accroître le nombre des gens de bien. Si j'offrais aux jeunes écrivains des conseils sur leur bonheur, je parlerais du soin qu'ils doivent apporter au choix de leurs sujets. Plus les idées dont ils nourriront leur esprit seront de nature à nous rendre meilleurs, plus ils s'assureront les avantages dont ils vou-

draient nous voir jouir. Pour être satisfait de soi-même, il faut ne tracer que des écrits qui réveillent des sentimens purs. Heureux l'homme qui peut se dire, en achevant sa carrière : Avec des talens supérieurs, j'aurais eu plus d'influence, j'aurais été plus utile, mais j'ai fait autant de bien que le permettait ma faiblesse!

Il est naturel d'aimer à placer en tête d'un livre qu'on publie le nom d'un ami ou d'un homme qu'on respecte. J'offris ainsi cet Essai à M. Français de Nantes. Je fus laconique dans mes éloges, M. Français occupait une place importante; mais aujourd'hui que, dans une honorable retraite, il ne peut rien pour moi, je suis libre d'exprimer les sentimens que mon cœur lui conserve. Ce serait un portrait fort utile à tracer que le sien; plus il serait fidèle, plus on voudrait lui ressembler. Dans un rang élevé, son secret pour trouver le bonheur était de faire beaucoup d'heureux.

Tandis que des multitudes de demandes venaient sans cesse l'assaillir, il cherchait encore si des hommes estimables n'oubliaient point de tourner les yeux vers lui.

Combien de secrets auraient à révéler ceux qui l'approchaient alors! Il ignorait le sens du mot importunité; les vœux qu'il ne pouvait exaucer à l'instant, il demandait du temps pour les réaliser.

Aucun esprit de parti ne dicta jamais ses choix. Il s'informait de la probité, des malheurs, non des opinions; et c'est de lui qu'un poète aimable a dit :

Rencontre-t-il quelques nochers débiles
Qu'ont submergés nos tempêtes civiles,
Il les console, il leur ouvre le port,
Sans s'informer par quel vent, quel orage,
Ni sur quel bord chacun d'eux fit naufrage. *

Les gens de lettres, les hommes dis-

* *Œuvres de M. Andrieux*, tome III, page 236.

tingués dans les arts étaient l'objet de ses soins attentifs. Il ne les protégeait pas, il les aimait, et tentait de réveiller en eux cette ardeur de produire qu'éteignent la guerre et les discordes.

Un dernier trait le caractérise. Ayant occupé des fonctions qui lui donnaient d'immenses moyens pour obliger, il a dû souvent éprouver de l'ingratitude; on ne l'entendit jamais se plaindre d'un ingrat.

ESSAI

SUR

L'ART D'ÊTRE HEUREUX.

CHAPITRE PREMIER.

VUES GÉNÉRALES.

L'HOMME est né pour être heureux : ses desirs, la sagesse du Créateur m'offrent les preuves de cette assertion ; et, cependant, de toutes parts des cris s'élèvent contre la destinée ! Nous gémissons environnés de richesses dont nous ne connaissons ni le prix ni l'usage ; semblables au voyageur qui souffre entouré de végétaux précieux, dont la vertu qu'il ignore ranimerait ses forces défaillantes.

Qu'ai-je vu en entrant dans le monde? Des hommes qui ne croient plus au bonheur. J'allais, avec toutes les illusions de la jeunesse, vers ceux dont les paroles, les actions annonçaient un cœur droit. En les interrogeant sur les moyens d'être heureux, je fis sourire les uns avec dédain, les autres avec amertume. Persuadés que les plaisirs de l'existence ne dédommagent pas de ses peines, ils considéraient la vie avec une sorte de résignation; et, parce qu'ils étaient découragés, ils se disaient détrompés.

Alors, je voulus connaître ces hommes dont l'éclat et l'agitation éblouissaient la multitude. J'approchai d'eux, quelques-uns dissimulaient peu leurs principes. Le vil égoïsme rétrécissait leur âme, une ambition sans fin la tourmentait; en voyant leur sort, je fus consolé d'avoir entendu leurs maximes.

Las du spectacle qui m'environnait, j'eus recours aux plus austères moralistes. Ils me représentèrent le monde comme une vallée mystérieuse et mélancolique, où l'homme passe en gémissant pour se rendre au tombeau. Leur doctrine m'inspira la tristesse et l'effroi; mais je me rassurai, et je leur

dis : Non, je ne croirai point qu'il veuille notre malheur, celui qui place la volupté dans une âme tranquille et pure; celui qui forme nos cœurs pour goûter les chastes amours et la sainte amitié; celui qui nous donne l'innocence avant que nous puissions pratiquer la vertu, et qui nous offre le repentir après que nous avons commis des fautes.

J'avais confondu la sagesse avec la sombre austérité, je fus bientôt près de l'excès contraire. Je vis des hommes, légers par caractère, insoucians par système, dédaigner les erreurs communes pour y substituer de plus douces folies. Je leur demandai le bonheur : sans me comprendre, ils m'offrirent des plaisirs. Heureux encore s'ils en écartaient les dangers, et si, moins prodigues de la vie, ils n'avaient en peu de jours dissipé des années.

Je fus enfin éclairé par tant de fautes et d'erreurs, et chaque jour mes réflexions m'affermirent dans la route nouvelle où je portai mes pas. Comment les hommes qui nous entourent s'occuperaient-ils du bonheur? Si j'en crois ceux qui tolèrent qu'on

admette son existence, il est l'ouvrage de l'imagination ; et souvent, pour le détruire, il suffirait de raisonner.

Apprenons à le distinguer du plaisir. Celui-ci, léger, rapide, a besoin de prendre des formes aussi variées que nos caprices ; son plus grand charme est dans sa nouveauté ; l'objet qui le fait naître un jour, le lendemain cesse de plaire. Le bonheur n'est point une sensation fugitive ; c'est un sentiment si doux de l'existence, que, plus nous l'éprouvons, plus nous souhaitons de prolonger sa durée. Mais encore, le raisonnement ne détruit pas même les plaisirs. Qu'ils soient exempts de dangers, la réflexion les prolonge, et les fait paraître plus vifs ; sans elle, on les effleure, on ne sait point en jouir. Observez ces épicuriens que l'amitié réunit, et dont la seule étude est de multiplier les instans heureux dans la vie. Par quelles discussions ingénieuses ils se pénètrent des charmes de leur situation ! avec quelle finesse ils analysent leurs plaisirs pour mieux les goûter ! avec quel art tantôt ils éloignent l'image du passé et celle de l'avenir, afin que rien ne puisse les distraire, et tantôt ils ap-

pellent les souvenirs et les espérances, pour embellir encore le présent !

Contre l'opinion générale, je pense que le plus sûr moyen pour être heureux est de beaucoup réfléchir. Les premières réflexions dissipent, il est vrai, le charme que la jeunesse répandait sur la vie ; elles nous font apercevoir des plaisirs moins durables, des peines plus nombreuses. Alors, les hommes se découragent ; ils végètent dans cette situation affligeante. Continuons de réfléchir, et les objets changeront de face une seconde fois à nos yeux : les maux qui nous paraissent redoutables s'offriront sous un aspect moins effrayant ; et des plaisirs passagers recevront un nouvel attrait de leur analogie avec notre faiblesse.

On se trompe en croyant que l'art sur lequel j'écris ne fut jamais enseigné : il le fut par des maîtres célèbres. Lorsqu'on veut réveiller dans son âme de grands souvenirs, de nobles émotions, il faut diriger sa pensée vers la Grèce. Terre classique des arts et de la philosophie, elle a produit tout ce qui peut enflammer l'imagination des hommes : c'est là que les vertus et la beauté, la gloire et

les plaisirs ont eu des autels. Au milieu d'un peuple d'artistes, de poètes et d'orateurs, dont l'existence immortalisa l'heureuse Athènes, on distingue ces philosophes qu'inspirait l'amour de leurs semblables. Ils enseignaient la science du bonheur; et le plus éclairé d'entre eux fut peut-être celui qui promit des leçons sur la volupté, mais qui bientôt apprit à ses disciples, accourus en foule, que la plus douce volupté est le fruit de la plus haute sagesse.

Parmi nous on réfléchit si peu sur l'art d'être heureux, qu'on s'étonnera d'entendre dire qu'il pourrait être assimilé à tous les autres arts. Il n'est pas cependant de vérité plus simple. Pour réussir parfaitement dans cet art, il faudrait, comme dans tous les autres, des dispositions, des circonstances favorables, et l'étude assidue des préceptes.

L'influence des dispositions naturelles est surtout remarquable dans les individus dont le caractère est très prononcé. Quelques hommes sont doués d'une telle fermeté, que le malheur ne peut les ébranler. Il glisse, pour ainsi dire, sur leurs âmes stoïques, et le choc des évènemens contre eux leur fait

peut-être éprouver une sorte de volupté, en leur donnant le sentiment de leur force et de leur indépendance. Plus souvent, on voit des hommes dont l'imagination mobile échappe aux idées tristes; oubliant sans regret, espérant sans effort, toujours légers, frivoles, ils éloignent le malheur par l'insouciance et la gaîté. Enfin, l'organisation la plus avantageuse, l'organisation parfaite donne à-la-fois une très grande force pour résister aux peines de la vie, et la sensibilité qui fait jouir avec ardeur du plaisir. *

Est-il besoin de montrer quels secours les circonstances peuvent offrir à notre faiblesse? C'est commencer la vie sous d'heureux auspices, que d'avoir des parens éclairés

* Je crains qu'en parcourant cet Essai, on ne m'accuse quelquefois de vouloir des choses contradictoires. Une sévère analyse démontrerait que tout ce que je demande est très conciliable. Je ne suis ni métaphysicien ni physiologiste; j'épargnerai donc l'appareil scientifique à mes lecteurs. Mais lorsque je dis, par exemple, que l'organisation parfaite réunit deux qualités en apparence incompatibles, beaucoup de force et beaucoup de sensibilité, je ne parle point d'une organisation chimérique. Un physiologiste nous dirait que le tempérament qui réunit ces avantages est le *bilieux-sanguin*; il pourrait ajouter que ce tempérament est le plus commun chez les Français.

et tendres, dont les soins dirigent nos premiers pas, adoucissent nos premières peines, et déposent dans nos cœurs le germe des affections qui doivent, en se développant, servir un jour à notre félicité. C'est continuer d'être favorisé par le sort, que de trouver dans sa jeunesse des amis laborieux et sages; d'obtenir l'affection d'une femme dont les goûts soient simples, le caractère facile et la raison solide; de voir ensuite ses enfans répondre aux soins qu'on leur donne; de posséder une fortune médiocre, d'exister sous un gouvernement tranquille, et d'arriver à la vieillesse sans survivre aux êtres qu'on chérit.

Mais quelle situation dispense de cultiver la philosophie? Il est des hommes pour lesquels le sort a tout fait, excepté de leur apprendre à jouir de ses dons. Alors même qu'il nous prodiguerait de nombreux avantages, les préceptes seraient encore nécessaires pour nous enseigner l'art de prolonger les instans dont nous pouvons jouir, de goûter tous leurs charmes, de les rendre plus vifs. Les dispositions, les circonstances heureuses nous sont-elles refusées? loin de perdre leur uti-

lité, les préceptes acquièrent une nouvelle importance. Ils deviennent essentiels pour corriger nos défauts, pour nous aider à traverser les circonstances difficiles. Mais on s'écrie : Les préceptes sont vains ! dans une situation tranquille, vous les étalez avec pompe ; un revers vous les fait oublier. Au ton tranchant avec lequel on décide que l'étude de la sagesse est inutile, il semble que les êtres frivoles qui nous entourent aient à regretter de lui avoir consacré des années.

Le voyageur s'égare quelquefois, après avoir demandé vers quel point de l'horizon il doit diriger ses regards et ses pas. Insensés ! vous concluez de ses erreurs qu'il est inutile de connaître la route, et qu'il faut marcher au hasard.

Notre bonheur, a-t-on dit, *dépend des évènemens et de notre caractère. Nous ne pouvons rien sur les évènemens, et nous ne pouvons presque rien sur notre caractère ; il s'ensuit que nous pouvons très peu de chose pour notre bonheur.* Ah ! connaissons nos forces, et ne prenons point de funestes erreurs pour d'affligeantes vérités.

Nous avons de l'influence sur les évène-

mens, en les évitant par le courage et l'adresse, surtout par la modération, douce et constante prévoyance du sage. Nous avons sur eux ensuite une influence non moins réelle, par la manière dont nous les considérons. Tel coup du sort dont je suis accablé, effleure le sage qui se dit : Comment juger l'incertain avenir? de mes revers naîtront peut-être mes jours les plus heureux. Enfin nous exerçons de l'influence sur les évènemens, si nous savons sortir des situations pénibles. C'est ce que nous saurons d'autant mieux que nous aurons plus de cette force d'âme qui conserve à l'esprit toute sa liberté, et de cette vivacité d'imagination qui distrait des plaisirs passés, tant qu'il en existe qu'on peut saisir encore.

Notre caractère n'est pas uniquement le résultat de notre organisation; il est aussi formé par toutes les impressions que nous avons reçues, par toutes les réflexions que nous avons faites. Cette prodigieuse variété de caractères qu'on observe chez un peuple civilisé, est tellement l'effet de ses institutions que, dans les contrées agrestes et pauvres, où les hommes ont à-peu-près le même

genre de vie, l'uniformité des mœurs est égale à la monotonie des occupations. Tous ces caractères bizarres et misérables, qui doivent exciter le mépris ou la pitié, sont des caractères factices. Je vois des hommes dont la manière d'être est en opposition constante avec celle que le bonheur demande. Qu'on leur parle de plaisirs? ils ont tout vu, tout épuisé; ils semblent avoir vécu des siècles. Eprouvent-ils un revers? à leurs gémissemens, on dirait qu'ils commencent de vivre, et qu'ils n'ont pu prévoir encore que le malheur les atteindrait. La nature ne donne ni ces dégoûts prématurés ni cette honteuse et triste lâcheté. Que l'éducation nous éclaire, qu'elle nous fasse apprécier les biens et les maux de la vie, quelle rende notre âme plus forte, et notre imagination plus riante, nous serons ce que nous devons être : vieillards dans les revers, toujours enfans dans les plaisirs.

Certes, on a peu d'influence sur son caractère, quand on prend peu de soin pour le former. Je pourrais invoquer de nouveau les philosophes de la Grèce; leur exemple nous apprendrait à quel point un long exercice de

notre raison peut affermir et modifier notre âme. Ce principe, qu'un homme a peu d'influence sur son caractère, renferme une trop facile excuse pour n'être pas favorablement reçu parmi nous; mais pensez-vous qu'à l'école de Zénon il eût été bien accueilli?

Autant la véritable philosophie, la philosophie qui consiste à se perfectionner, était révérée des anciens, autant elle est dédaignée des modernes. Cependant, on voit encore apparaître au milieu d'eux quelques-uns de ces hommes que la nature destine à présenter le modèle de la beauté morale; comme il est des chefs-d'œuvre qui, de siècle en siècle, perpétuent parmi les artistes le modèle de la beauté physique: tel fut Benjamin Franklin, l'honneur du Nouveau-Monde. J'ai relu souvent les pages où il expose son projet d'atteindre à la perfection morale. Il indique le moyen qu'il employait; puis il ajoute, avec une simplicité touchante: « Quoique je ne « sois point arrivé à la perfection à laquelle « j'avais tant d'envie de parvenir, et que « j'en sois même resté bien loin, mes efforts « m'ont rendu meilleur et plus heureux que « je n'aurais été, si je n'avais formé cette

« entreprise. Comme celui qui cherche à « se faire une écriture parfaite, en imitant « une exemple gravée, sans atteindre jamais « à la perfection du modèle, rend cependant sa main plus sûre et son écriture « passable. Il peut être utile à mes descendans « de savoir que c'est à ce petit artifice, et à « l'aide de Dieu, que leur ancêtre a dû le bon-« heur constant de sa vie, jusqu'à sa soixante « dix-neuvième année, pendant laquelle ceci « est écrit. Les revers qui peuvent troubler « le reste de ses jours sont entre les mains de « la Providence; mais, s'ils arrivent, le sou-« venir de son bonheur passé doit l'aider à « les supporter avec résignation. »*

L'homme peut agir sur lui-même et sur les évènemens; il est donc un art d'être heureux. Quoique cet art n'ait pas une place dans nos encyclopédies, je ne le crois pas moins digne de nos recherches.

Mais comment donner des principes certains, malgré la diversité des goûts, des

* Je regrette de ne pouvoir copier ici le plan que Franklin s'était formé ; la citation serait trop longue. Voyez *Mémoires de Benjamin Franklin ; traduction nouvelle*. Paris, Jules Renouard, 1828, 2 volumes in-18.

esprits et des caractères? N'oublions pas une distinction importante. Il existe autant de plaisirs que de sensations agréables; un seul état de l'âme mérite qu'on le désigne par le nom de bonheur. Ainsi l'on peut admettre une très grande variété d'opinions raisonnables sur le choix des plaisirs: deux hommes suivent la même route, ils vont au même but, quoique, dans le voyage, l'un se plaise à considérer les points de vue champêtres et rians, et que l'autre arrête ses regards sur les sites sauvages et pittoresques. Les plaisirs varient pour s'approprier aux divers caractères, aux différens degrés de fortune et d'esprit; mais il est des biens essentiels: l'objet de nos recherches sera de les connaître, et d'apprendre à les acquérir. La nature agit comme une bonne mère: celle-ci, laissant en liberté l'enfant qu'elle aime, lui permet de choisir parmi les jeux innocens de son âge ceux qui l'amuseront; mais, quand il faut assurer son bonheur, elle ne l'abandonne plus à son inexpérience; elle lui parle avec autorité, le guide et le soutient sur la route dont les bords sont gardés par la douleur, la honte et les regrets.

Fidèle à la vérité, je reconnais que les discours, les livres ont une faible influence. Une phrase change-t-elle une habitude? L'éducation seule pourrait conduire les hommes au bonheur; encore, toute sa puisance serait-elle nécessaire : l'expérience des autres rarement nous suffit; nous voulons, à nos périls, voir et juger par nous-mêmes. *

Quelques personnes demanderont peut-être si celui qui veut enseigner l'art d'être heureux, a su jouir constamment du bonheur. Doué d'un peu de philosophie, servi par des circonstances favorables, j'ai trouvé jusqu'à présent dans la vie beaucoup plus de plaisirs que de peines. Mais qui peut espérer la félicité sans mélange? J'ai connu, je l'avoue, les inquiétudes et les regrets, j'ai quelquefois oublié mes principes ; et je ressemble au pilote qui donne des leçons de son art après plus d'un naufrage.

* L'éducation telle qu'on peut la concevoir, l'éducation féconde en grands résultats n'existerait que dans une contrée où les leçons du père de famille, celles des institutions publiques, celles du monde conduiraient l'homme au même but.

CHAPITRE II.

DES DESIRS.

Qu'est-ce que les peines? Des desirs qui surpassent nos forces *. Les Orientaux racontent qu'Oromase apparut au vertueux Usbeck, et lui dit : Forme un souhait, et je l'accomplirai. — Source de lumière, répondit le sage, je te demande de borner mes desirs aux seuls biens dont je ne puis manquer.

Gardons-nous de supposer, cependant, qu'un bonheur négatif, qu'un état exempt de souffrances soit le plus avantageux que nous puissions obtenir sur la terre. Les dé-

* Cette définition est exacte; et les objections par lesquelles on essaierait de l'attaquer prouveraient seulement que l'homme le plus modéré ne peut encore échapper à toutes les peines de la vie.

fenseurs de ce triste système ont, dans leurs rêveries, mal connu la nature de l'homme. S'il a tort de vouloir des plaisirs, s'il ne doit que chercher les moyens de vivre à l'abri des douleurs, les forêts et leurs antres nous cachent des êtres plus heureux; qu'il aille y choisir des modèles, avec le désespoir de les égaler jamais.

Bornés au présent, les animaux dorment, mangent, procréent, vivent sans inquiétude et meurent sans regret; voilà dans sa perfection le bonheur négatif. L'homme, il est vrai, s'égare en vains projets; ses longs souvenirs et sa vive prévoyance le font souffrir dans le temps qui n'est plus et dans celui qui n'est pas encore; son génie enfante des erreurs, sa liberté des crimes; mais l'abus de ses facultés n'en dément point l'excellence. Qu'il consacre à les diriger le temps qu'il perd à se plaindre, et bientôt il bénira le ciel qui lui donna le premier rang parmi les êtres. Si, victime au contraire d'une abjecte philosophie, il essayait d'abandonner ce rang dont il doit être fier, en vain il tenterait de se dégrader; il ne ferait qu'ajouter à ses maux la honte d'avoir voulu s'avilir.

Observons les animaux dont l'instinct a le plus de rapports avec l'intelligence : quel est celui qui recueille l'héritage de ses pères, qui l'accroît, et le transmet à sa postérité ? L'homme seul perfectionne son espèce ; il est donc essentiellement distinct du reste des créatures.

L'absence des peines, le bonheur négatif, ne peut lui suffire; et ses nobles facultés se refusent au repos de l'indifférence. Créés pour aspirer à tout ce qui nous est utile, conservons des desirs, et qu'ils nous ouvrent le sentier du bonheur. Trop heureux s'ils ne nous entraînaient jamais vers ces objets qui reculent à mesure qu'on s'efforce de les atteindre, et vers ceux dont la possession trompeuse est plus féconde en regrets qu'en plaisirs !

Loin d'être un austère censeur des desirs, je me garderais de blâmer indistinctement ceux qu'on ne peut réaliser. Souvent ils produisent d'aimables illusions ; et quels charmes n'ont-ils pas répandus sur nos jeunes années ? Notre imagination brillante et vive comme notre âge, embellissait alors tous les objets dont nous étions environnés, toutes

les situations où le sort devait un jour nous placer. Des erreurs nous occupaient : elles étaient heureuses, et desirer c'était jouir.

Ils naissent de nos desirs, ces rêves enchanteurs qui tiennent une place dans la vie de tout homme dont l'imagination est riante. Ingénieux mensonges ! illusions fécondes ! bercés par vous, nous possédons l'objet de nos magiques rêveries. La possession réelle serait moins fugitive : mais ne peut-elle aussi s'évanouir comme un songe ?

Ah ! sans doute quelques dangers se mêlent à ces rêveries séduisantes. En quittant le pays des chimères, la plupart des hommes voient à regret celui qu'ils habitent. N'ayons pas leur triste faiblesse ; sachons jouir d'un moment d'erreur, et le renouveler encore par le souvenir : il n'est permis qu'aux enfans de pleurer quand le réveil dissipe les jouets dont un songe les rendait possesseurs.

On se livre aux illusions sans danger, si l'on a formé sa raison, si l'on pense avec sagesse que la situation où l'on est placé par le sort a des avantages que nulle autre ne pourrait offrir. L'imagination embellit alors quelques heures de la vie, sans la troubler ja-

mais. Prompt à céder aux douces illusions, il en est peu dont je n'aie goûté les charmes. En sortant de la rêverie, ainsi que d'un léger sommeil, je porte mes regards sur ma femme, sur mon enfant; je pense à l'affection que mes amis ont pour moi, aux plaisirs simples et cependant toujours nouveaux de ma retraite; je souris des erreurs qui viennent de m'occuper, et je me dis : Eh bien! mon imagination ne peut rien créer de plus doux que la réalité.

Hâtons-nous de faire une distinction importante, sans laquelle ce chapitre paraîtrait offrir d'étranges contradictions. Distinguons ces desirs légers qui peuvent amuser ou distraire un moment, de ces desirs profonds qui, dirigeant toutes nos facultés vers un but, ont nécessairement sur la vie une extrême influence. Il est temps de considérer ces derniers, et d'offrir des réflexions plus graves.

Nos facultés s'exercent dans des bornes étroites, et les desirs parcourent l'infini. De ces idées, tant de fois répétées, naissent deux réflexions : l'une affligeante; beaucoup d'hommes sont malheureux sans doute, puisqu'il

est plus facile de former que de réaliser des vœux : l'autre consolante; la plupart des hommes pourraient jouir du bonheur, puisque chacun d'eux peut régler ses desirs.

Obligé de les réaliser tous ou de les restreindre, quel parti faut-il prendre? L'ambition nous conduira-t-elle au repos? Celui qu'elle trouble ressemble à l'enfant qui s'imagine qu'au sommet de cette montagne lointaine on touche les bornes de l'horizon; de montagne en montagne un nouvel horizon se développe à ses yeux.

Cependant le courage et la persévérance nécessaires pour régler ses desirs nous effraient. On s'agite pour la fortune, les honneurs et la gloire; la philosophie vaut mieux, et l'on voudrait l'acquérir sans peine!

Elle nous dit : Réaliser ses desirs est une partie de la science du bonheur; mais c'est la seule dont les hommes s'occupent, et ce n'est point la première. Celle-ci doit leur apprendre quels desirs on peut recevoir et nourrir dans son âme.

Lorsqu'ils sont légers et qu'ils naissent d'une imagination riante, livrons-nous sans crainte à leurs rêveries passagères; mais lors-

qu'ils peuvent exercer une longue influence, qu'un mûr examen nous apprenne si la sagesse veut qu'on essaie de les réaliser. Oh! combien d'incertitudes et de tourmens on pourrait épargner à notre faiblesse! Si, dès l'enfance, on dirigeait nos regards vers les objets essentiels à la félicité, si l'on dépouillait de leurs charmes trompeurs ceux qui, dans la suite, produisent les espérances chimériques et les regrets amers, quelle reconnaissance nous devrions à l'instituteur dont les soins prévoyans auraient aplani pour nous le sentier du bonheur! Les grands résultats qu'il faudrait obtenir de l'éducation seraient de savoir modérer ses desirs, et d'être sagement habile à trouver toujours quelque dédommagement des peines de la vie. Au contraire, en excitant notre émulation, en nous inspirant l'ardeur d'accroître notre fortune, d'éclipser nos rivaux, on s'étudie, pour ainsi dire, à nous rendre mécontens de notre sort; et, comme si l'on craignait que nous ne fussions assez tôt pervertis par la contagion de l'exemple, on fait entrer de force dans notre âme l'ambition et la cupidité. On traite de chimérique ces desirs simples et purs qui par

eux-mêmes sont des plaisirs, et qui n'appellent qu'un facile bonheur; les desirs dont on nous enflamme sont de ceux qui dessèchent le cœur, qui tourmentent la vie, et qu'on réalise sans parvenir à se satisfaire.

Eh bien! écartons toutes les idées que nous avons reçues, fermons les yeux aux illusions dont on nous environne; et, pour refaire le plan de notre vie, ne conservons dans notre âme que le desir qu'y plaça la nature, celui de jouir du bonheur. Que nos réflexions ajoutent à ses forces, et qu'il soit notre guide dans la route nouvelle que nous devons nous ouvrir.

Toujours, dit-on, ce desir nous anime. Je le crois : mais, dans la plupart des hommes, simple résultat de l'instinct, il est vague et ses effets sont nuls. Le besoin d'être heureux est aussi répandu que la vie; un desir éclairé du bonheur est aussi rare que la sagesse.

Viens Charron, digne ami de Montaigne, répète-nous, dans ton langage énergique et simple, des vérités oubliées de nos jours. « Le premier et fondamental advis est de ne « vivre point à l'adventure comme font pres-

« que tous. Ils ne goustent, ne possèdent, ny
« ne jouissent de la vie ; mais ils s'en servent
« pour faire d'autres choses. Leurs desseins
« et occupations troublent souvent et nuisent
« plus à la vie qu'ils n'y servent. Ces gens icy
« font tout à bon escient, sauf de vivre.
« Toutes leurs actions et petites pièces de leur
« vie leur sont sérieuses; mais tout le corps
« entier de la vie n'est qu'en passant, et
« comme sans y penser ; c'est un présupposé
« à quoy ne faut plus songer : ce qui n'est
« qu'accident leur est principal, et le princi-
« pal ne leur est qu'accessoire. Ils s'affection-
« nent et roidissent à toutes choses, les uns à
« amasser sciences, honneurs, dignitez, ri-
« chesses ; les autres à prendre leur plaisir,
« chasser, jouer, passer le temps ; les autres à
« des spéculations, fantaisies, inventions ; les
« autres à manier et traiter affaires ; les autres
« à autres choses, mais à vivre ils n'y pen-
« sent pas. Ils vivent comme insensiblement
« estant bandez et pensifs à autres choses. La
« vie leur est comme un terme et un délay
« pour l'employer à autre chose. Or, tout
« cecy est très injuste ; c'est un malheur et
« trahison à soy mesme : c'est bien perdre sa

« vie et aller contre ce qu'un chacun se doit, « qui est de vivre sérieusement, attentifve-« ment et joyeusement. » *

Affranchi des idées vulgaires, et guidé par de sages principes, fais du bonheur la grande affaire de la vie. Dans le monde, il est des hommes que rend fiers le sentiment de leurs forces. L'un te dit : Le succès couronne mes entreprises, je suis certain d'acquérir des richesses immenses. Un autre : Je poursuis ma rapide carrière, tous les obstacles sont vaincus, j'atteindrai au faîte des honneurs. Dis avec plus de fierté : Et moi, je compterai des jours heureux !

Mais, pour jouir du bonheur, gardons-nous d'aspirer à la félicité parfaite. L'art qui nous occupe ne la fera point descendre du ciel ; il se réduit à nous indiquer les situations desirables, à nous guider vers elles ; et souvent à nous distraire des chagrins de la vie. La plupart des hommes pourraient se trouver bien ; ils sont mal en voulant être mieux. Une insigne folie est de ne voir que les désagrémens de sa situation, et je pense

* *De la Sagesse.*

qu'il est d'un bon esprit de s'en exagérer un peu les avantages.

Cherchons quels biens sont nécessaires, et qu'ensuite tous nos désirs se dirigent vers eux. Mais, pour apprendre à les connaître, si je consulte les hommes que j'aperçois dans le tourbillon du monde, quelle foule d'objets ils vont nommer! Si j'interroge les moralistes, combien de sacrifices ils voudront m'imposer! Incertain, agité, je sens que mes forces sont également impuissantes pour réunir tout ce que les premiers exigent, et pour m'arracher à tout ce que les autres dédaignent.

En examinant sans esprit de système, on reconnaîtra que, dans la vie, les biens essentiels sont la tranquillité d'âme, l'indépendance, la santé, l'aisance et l'affection de quelques-uns de nos semblables. Essayons d'obtenir ces biens : ils sont nombreux, difficiles à réunir; et cependant, s'ils bornaient l'ambition des hommes, quel changement heureux serait opéré sur la terre!

CHAPITRE III.

DE LA TRANQUILLITÉ D'AME.

Par le mot tranquillité, je désigne cet état où l'âme, exempte de nos faiblesses, goûte le calme heureux qu'elle doit à son élévation. Inaccessible aux orages, elle reçoit encore les émotions qui naissent des plaisirs purs, et cède aux mouvemens généreux qu'inspirent les vertus. La tranquillité n'est l'indifférence qu'aux yeux du vulgaire. Un sentiment doux et flatteur de l'existence l'accompagne; on peut, avec une juste fierté, penser aux causes qui la produisent; sans raisonner, on en jouit, on la respire: elle est la volupté du sage.

Une conscience pure est la source de ce

calme enchanteur. En vain essayerait-on de voiler ses fautes, ou de n'entendre que des discours adulateurs. Il faut pouvoir se dire: J'ai cherché quelquefois l'occasion d'être utile, j'ai toujours accueilli ceux qui sont venus me l'offrir.

Une condition également nécessaire...... Lecteurs frivoles, enthousiastes de maximes brillantes, vous avez pu jusqu'ici ne me traiter que de rêveur; mais quels noms allez-vous me donner? Cette condition est de fermer son âme à l'ambition.

N'attendez pas que je répète les vérités tant de fois énoncées sur les vices qu'elle traîne à sa suite, sur les détours honteux et les actions basses par lesquelles elle invite à s'élever. Pourquoi déclamerais-je contre l'ambition? il est des idées si simples à présenter!

Consacrer au plaisir autant de jours qu'il est possible, perdre le moins d'instans qu'on le peut en desirs inquiets, c'est suivre les premières leçons d'une douce philosophie. Brille, captive la fortune, répétez-vous sans cesse à votre élève. Eh! si le malheureux vous écoute, il consume sa vie dans les de-

sirs. Je dis au mien : Jouis sans retard. Mais, alors, s'écrie-t-on, vous voulez qu'il végète, et ne puisse franchir les bornes d'un cercle étroit. Je veux y réunir pour lui presque tous les plaisirs des sens, ceux du cœur, de l'esprit et de l'imagination : hors de là, je n'aperçois guère que les plaisirs de la vanité.

J'admets qu'ils sont vifs, enivrans ; mais, forcé de choisir entre des biens qui s'excluent, j'examine quels soins il en coûte pour les obtenir, et quels charmes ils donnent à la vie. Si je cède à l'ambition, je dois fuir ma retraite, renoncer aux plaisirs qu'une famille, des amis, de libres occupations y renouvellent chaque jour : plus de douces rêveries ; je ne vivrai plus avec moi ; je laisse, avec l'obscurité, le repos et l'indépendance.

Quel sort m'est réservé, si je n'obtiens jamais ces honneurs dont l'éclat m'a troublé ? Grâce à mon active persévérance, je les possède enfin ! Combien de jours en jouirai-je ? Ils ne me seront point enlevés : combien de fois, assiégé d'alarmes, gémirai-je au souvenir d'un imprudent échange ?

Connaissez les jours vraiment heureux pour celui que l'ambition agite. Ce sont les

jours où, formant ses projets, aplanissant en imagination les obstacles, il embellit de ses rêves la carrière qu'il se dispose à parcourir. Trop souvent les biens que l'ambition fait briller à nos yeux ressemblent à ces peintures qui, vues de loin, représentent des scènes enchanteresses, et n'offrent que des traits hideux à celui qui les touche.

Je sais éviter l'exagération : les moralistes nous trompent lorsque, peignant les vertus et les vices, ils placent d'un côté le bonheur sans mélange et de l'autre le malheur absolu. Au centre même des inquiétudes, malgré ses desirs, ses regrets, l'ambitieux goûte encore des instans de plaisir et d'ivresse. Lecteur, c'est le bonheur que nous cherchons. Si l'on ne veut que s'étourdir, les conseils deviennent inutiles ; si l'on ne cherche que des plaisirs, ils varient à l'infini, pénètrent dans toutes les situations, s'approprient à tous les caractères. Cet hypocrite, cet envieux, cet avare, n'ont-ils que des tourmens ? Observons le misantrope qui répète sans cesse que, dans ce monde peuplé d'êtres pervers, l'existence est un poids odieux. Cet homme a des plaisirs. Chaque invective qu'il lance est un

éloge qu'il se donne; en nous rabaissant, il s'élève à ses yeux, et s'applaudit de retrouver en soi les qualités qui nous manquent. Rencontre-t-il un partisan de ses principes? Qu'il est doux pour deux misantropes de se communiquer leurs découvertes, et de faire assaut de sarcasmes contre le genre humain! Trouve-t-il un antagoniste? Exercer la contrariété est un plaisir qui le charme; et, comme il a la voix haute, que d'ailleurs, en parlant des sottises des hommes, on ne manque ni de faits ni d'argumens, il sort tout fier d'une lutte qu'il était ravi d'engager.

Non-seulement l'ambitieux a des plaisirs qui souvent éblouissent; peut-être en a-t-il d'inconnus, que l'on découvrirait en l'observant profondément. L'ardent desir du succès nous fait trouver des charmes dans les efforts que nous tentons pour réussir; et les actions viles, ridicules ou révoltantes d'un ambitieux, sont des moyens essentiels pour atteindre son but. Il est possible qu'une bassesse extraordinaire cause à celui qui la fait une sorte d'orgueil, par cela même qu'elle est extraordinaire. Enfin, il est trop vrai que le plaisir peut se mêler aux caprices les plus bi-

zarres, aux vices les plus honteux, aux crimes les plus atroces.

J'abandonne presque tous les avantages qu'on peut avoir en parlant contre l'ambition. Il faudrait peindre ses longues inquiétudes, ses inévitables tourmens; et nous les verrions centuplés si celui qu'elle entraîne conserve encore quelque élévation d'âme. La vie est douce parmi les hommes dont les idées sont justes, le cœur droit, les mœurs franches; au milieu d'eux, on est environné d'une atmosphère où l'on respire librement. Pour obéir à l'ambition, condamnez-vous à vivre entouré d'intrigans avides, inquiets, faux, vindicatifs, et presque tous, unissant l'insolence à la bassesse.

De pitoyables erreurs font envier l'autorité! Les hommes puissans sont bien heureux, dit le vulgaire; tous leurs desirs se réalisent! Une épitaphe sublime est celle du du comte de Tessin *. Il parcourut la carrière de la fortune, du pouvoir, et près de mourir, il ordonna de graver sur sa tombe ces mots: TANDEM FELIX!

* Ministre suédois.

On ne sort point de la société des grands tel qu'on y est entré; on y devient ou plus pervers ou meilleur. Dans l'âge de l'inexpérience où l'on effleure la superficie des objets, on se laisse aisément éblouir à cette brillante école. Il n'en est pas de plus utile pour l'homme d'un caractère ferme et d'un esprit exercé. C'est là que se confirment tous ses principes; c'est là qu'il observe, tantôt avec effroi, tantôt avec dégoût, les tristes résultats des passions séduisantes; c'est là qu'il voit des hommes, dont tous les vœux paraissent accomplis, envier la paix d'une fortune obscure. Vains discours, objectera-t-on, aucun d'eux ne consentirait à descendre de son rang. Je le crois; et c'est un malheur de plus que de ne pouvoir exister en repos, quand on a vécu long-temps sur une scène agitée.

Pauvres humains! nous attachons des idées de grandeur à l'ambition, et nous ne voyons pas qu'elle naît de la faiblesse. S'affranchir des erreurs communes, se créer de sages principes, et faire plus, oser les suivre, voilà ce qui prouve de la force. Mais avoir besoin d'éblouir le vulgaire, devancer en rampant

d'autres hommes, et leur disputer des hochets, cela supposerait une grande âme! Il y a souvent de la folie dans nos raisonnemens, et de la niaiserie dans notre enthousiasme.

On accuse les philosophes d'avoir peint les grandeurs sous un aspect défavorable, pour se consoler de ne pas en jouir. C'est oublier leur histoire : tous ont vu de près la puissance; la plupart d'entre eux l'ont exercée, et lui ont dû l'infortune. Aristote instruisit le fils de Philippe, et Platon visita la cour des rois. Cicéron obtint le titre de père de la patrie; et le peuple qu'il avait tant de fois défendu par son éloquence, vit sa tête sanglante jetée sur la tribune aux harangues. Sénèque mourut par l'ordre de Néron, que ses soins avaient d'abord rendu l'espérance et l'amour des Romains. Boëce, trois fois revêtu de la pourpre consulaire, fut en cheveux blancs traîné dans les cachots; il écrivit les consolations qu'inspire la philosophie, et déposa son livre au pied de l'échafaud. Marc-Aurèle honora le trône du monde par les vertus modestes qui semblent ne rester pures que dans l'obscurité. Disciple de ces grands hommes, vertueux Fénelon, vous fûtes élevé

à de hautes dignités : elles causèrent les amertumes de votre vie ; et, comme les anciens, vous dûtes à la sagesse vos jours heureux et votre gloire !

La certitude d'être utile, certitude qu'on n'a presque jamais, peut déterminer un homme sensé à sortir de son obscurité. Mais si les émolumens d'un emploi fastueux nous séduisent, évaluons notre repos, évaluons notre indépendance ; et n'échangeons pas des trésors contre une somme légère.

Il était sage, ce Persan qui, sollicité par ses amis de quitter sa retraite pour accepter des honneurs et des richesses, leur répondit : « Lorsque j'étais enfant, mon père me fit « cadeau d'un sequin. Je vis devant la mai- « son, sur la boutique d'un petit marchand, « une feuille de clinquant très brillante ; et « pour l'avoir, je donnai mon sequin. C'est « un marché de même genre que vous me « proposez aujourd'hui ; je ne suis plus un « enfant, et je ne donnerai plus de l'or pour « du clinquant. »

Nous sommes libres de fuir toute action coupable, et de voir en pitié les chimères de l'ambition. Mais il est une autre cause de

faiblesse et de trouble à laquelle nous ne pouvons aussi facilement nous soustraire. Dans le malheur, peut-on garder la tranquillité d'âme ?

CHAPITRE IV.

DU MALHEUR.

Que nos principes n'aient rien d'exagéré, si nous voulons qu'on les suive. Il est des maux contre lesquels les secours de la raison et de l'amitié même sont impuissans. Laissons gémir l'infortuné qui vient de perdre un être dont la vie se confondait avec la sienne; le temps seul peut affaiblir ses souvenirs et sa douleur. Rendre l'homme impassible, ce serait changer sa nature; et quel avantage en résulterait-il? Stoïcien austère, qui vois avec dédain ma faiblesse, si tu rends mon âme indifférente aux coups les plus affreux du sort, quelle sensibilité lui laisseras-tu pour goûter les plaisirs? *

* Il suffit d'exagérer la morale, de la rendre impraticable, pour que beaucoup de gens s'écrient qu'elle est sublime. On

Rien de plus absurde que les discours par lesquels on veut consoler celui, qui regrette, ou son enfant, ou sa femme, ou son ami. Tous les raisonnemens échouent contre ces mots : Je l'ai perdu ! Votre malheur, me dit-on, est sans remède. — Eh ! s'il y avait un remède, au lieu de gémir, je l'emploierais ; c'est parce qu'il n'y en point que je verse des larmes. — Elles sont inutiles. — Elles servent à me soulager. — Votre enfant est heureux, il n'a pas connu les peines de la vie. — Je voulais lui en faire connaître les plaisirs. — Dans le cours d'une longue carrière, votre ami donna l'exemple de toutes les vertus. — C'est pour cela que je dois le regretter sans cesse.

La plupart des hommes exagérant leurs regrets, payant tribut aux bienséances plus

admire le disciple des Stoïciens, affirmant qu'il supporterait de sang froid les pertes les plus cruelles ; on ne s'aperçoit pas que ses discours sont précisément ceux du personnage qui dit, en parlant de Tartuffe :

De toute affection il détache mon âme ;
Et je verrais mourir, frère, enfans, mère et femme,
Que je m'en soucîrais autant que de cela.

qu'à la nature, de frivoles distractions leur suffisent. Mais souvent on fait subir des consolations tyranniques à ceux dont l'âme est profondément déchirée : ils ont besoin de gémir en liberté. La solitude exalte l'imagination, mais elle inspire des idées consolantes. En s'y réfugiant, un être désolé se rapproche de celui qu'il regrette ; il le voit, il lui parle, il l'invoque. Ainsi, une intelligence bienfaisante a su proportionner ses remèdes à nos maux ; et l'infortune extrême réveille les plus hautes espérances.

La douleur est, plus qu'on ne le suppose, ingénieuse à se consoler elle-même. Toujours nous essayons de calmer nos souffrances ; seulement nous employons des moyens différens, selon que nos blessures sont légères ou profondes. Deux personnes ont perdu leur ami ; l'une s'éloigne des lieux qu'il habitait, se distrait et cherche à l'oublier ; l'autre reste, et, par les monumens qu'elle érige, par les souvenirs dont elle s'environne, cherche, pour ainsi dire, à le faire revivre.

La mort d'une personne aimée est peut-être le seul malheur réel : qu'on l'éprouve après diverses infortunes, il en efface le sou-

venir ; et l'on sent qu'on ne connaissait pas encore la douleur. Mais s'il est un genre de malheur sous lequel nos forces succombent, qu'il obtienne seul ce funeste triomphe : dans les autres revers, on doit trouver en soi des ressources contre l'adversité ; on peut toujours s'y soustraire ou s'y résigner.

Les moralistes ont écrit sur la manière dont le sage doit considérer les peines de la vie. Sans me jeter dans les lieux communs pour développer leurs maximes, souvent plus imposantes que faciles à pratiquer, je vais offrir le précis de ma philosophie.

Il faut se dire chaque jour : Etre faible, que les périls environnent, ne rêve point un bonheur sans mélange. Hâte-toi de goûter les plaisirs ; les peines vont peut-être les suivre. Ignore celles qui n'existent que dans l'opinion ; lutte avec courage pour éloigner les autres ; mais s'il faut les subir, que la résignation, fermant tes yeux sur le passé, assure encore ton repos, lorsqu'il n'est plus de bonheur pour toi.

Je donnerai quelques développemens à ces idées, en les parcourant de nouveau. Si j'en crois nos sages, la tranquillité d'âme est

le résultat de l'organisation et des circonstances : on la doit bien plus encore à la réflexion.

Plaignons celui qui, s'abandonnant aux songes du plaisir, oublie de prévenir un funeste réveil. J'ai connu des femmes qui ne semblaient formées que pour respirer le bonheur. Aux avantages que donnent la jeunesse, l'esprit et la beauté, venaient s'unir pour elles ceux que procurent le rang et les richesses. Aux plaisirs dont une foule brillante les environnait dans l'âge de l'inexpérience, plusieurs savaient allier les plaisirs plus doux d'épouse et de mère. Rien ne les avait averties que leur sort pût jamais s'obscurcir. Tout-à-coup des cris épouvantables ont frappé leur oreille; des bourreaux ont paru, et leur ont dit: Montez à l'échafaud!

Ces grandes catastrophes, ces revers éclatans sont rares: mais quels que soient ceux qu'on éprouve, ils sont encore trop difficiles à supporter, s'ils n'ont jamais été prévus. Pensons quelquefois au malheur, comme on pense au caractère des personnes avec lesquelles on pourra se trouver obligé de vivre un jour.

C'est la nouveauté seule qui rend nos émotions très vives. Le Poussin, dans son tableau d'Eudamidas, a peint avec fidélité le cœur humain. La jeune fille s'abandonne au désespoir ; à demi couchée sur la terre, elle laisse tomber sa tête sur les genoux de la vieille mère du mourant. Celle-ci est assise : son attitude annonce la méditation ainsi que la douleur ; au travers de ses larmes, on aperçoit encore la fermeté sur son visage. De ces deux femmes, l'une est à son premier essai du malheur ; l'autre a fait un long apprentissage des peines de la vie.

La réflexion donne une expérience anticipée. Elle ôte au malheur cet air de nouveauté qui le rend effrayant. Quand le sage éprouve un revers, sa nouvelle situation lui est déjà connue ; il en a jugé les peines et prévu les consolations : quelque demeure qu'on lui donne, il n'aura dans aucune l'embarras d'un étranger.

Faibles combattans, jetés dans l'arène du monde, n'attendons pas que le sort ait porté ses coups; nos blessures seraient douloureuses et lentes à cicatriser. Émoussons d'avance les traits du malheur; s'ils nous

atteignent, ils ne pourront nous déchirer.

Mais, en songeant aux douleurs qui peut-être éprouveront un jour notre courage, que jamais les alarmes ne troublent le présent. De toutes les qualités, la prévoyance est la plus difficile à régler : qu'on en ait peu, on tombe dans quelque revers ; qu'on en ait trop, on est toujours misérable.

L'épicurien se prépare à des périls douteux, de manière à donner au plaisir un attrait plus vif. Il sent mieux le prix des momens que lui laisse le sort; il dissipe les craintes qui pourraient en altérer la paix. Je ne sais quelle sombre philosophie condamne les maximes qui nous invitent à tirer de l'incertitude de notre destinée, un motif pour embellir l'instant dont nous pouvons jouir. Etres passagers, autour desquels tout s'agite et tout change, adoptons ces maximes; aidons les hommes qui nous entourent à les mettre en pratique; rendons heureux ceux dont le sort est en notre pouvoir; demain, peut-être, il ne serait plus temps.

Comme si la nature n'avait pas semé d'assez de peines notre courte carrière, les hommes

en ont inventé de nouvelles. Nées de leurs préjugés, de leur vanité puérile, elles leur semblent quelquefois plus difficiles à supporter que les maux véritables. Tel qui montra du calme dans des situations périlleuses, ne dort plus parce qu'on a négligé de lui envoyer une invitation pour une fête, ou parce qu'on lui refuse un ruban qu'il voudrait ajouter à deux autres. La femme et le fils d'Edmond sont atteints d'une maladie grave : je le rencontre pâle, soucieux ; tandis que je cherche quelque espérance à lui donner, il m'apprend le sujet de ses inquiétudes : il sort de chez un grand seigneur, c'est la seconde fois, sans être reçu ! il ne peut plus douter d'un refroidissement, dont il se perd à démêler la cause.

Pour échapper à des angoisses ridicules, adoptons un principe qui ne sera pas moins vrai ,quoique je l'exprimerai d'une manière triviale : plus des trois quarts et demi des choses de ce bas monde ne valent pas la peine qu'on ait une volonté. J'ajoute que, même dans les affaires qui paraissent importantes, on doit peu craindre de se confier au hasard : il est souvent plus sage que nos calculs. S'il décide d'une manière qui nous sem-

ble fâcheuse, différons encore d'accuser la fortune. J'ai vu Gercour monter radieux au ministère, son élévation assurait le bonheur de sa vie : trois mois d'autorité lui valurent les longues persécutions dont s'indignèrent ceux même qui détestaient son insolence. J'ai vu Ferville désolé de ne pas obtenir la main d'une jeune personne à qui les entreprises de son père promettaient une fortune immense. Beaucoup d'activité, d'intelligence et de mauvaise foi n'ont pu soutenir ces vastes entreprises; et Ferville partagerait aujourd'hui la misère d'une famille déshonorée. Tel évènement nous enchante, tel autre nous désespère; l'avenir dira lequel est funeste.

Toutefois, il est des dangers réels; je ne suis point impassible, et ne sais pas attacher du mérite à me trouver par insouciance dupe des hommes ou du sort. La philosophie la plus simple est aussi la plus haute. Dans la plupart des circonstances, restons tranquilles, insoucians, et laissons au hasard le soin de nous conduire. Dès qu'un péril évident nous menace, réunissons nos forces; et pour le détourner, luttons avec courage. Si, mal-

gré nos efforts, l'adversité nous atteint, l'audace ne peut la vaincre; il est d'autres secours dont la sagesse doit enseigner l'usage.

Combien d'hommes ignorent le prix de la résignation, et la confondent avec la faiblesse! Elle est peut-être le genre de courage le plus rare. L'homme, cependant, la reçoit de la nature; ce sont les desirs, les inquiétudes, dignes fruits d'une éducation ambitieuse, qui font perdre à l'âme sa force première. Je lis toujours cette anecdote avec émotion : Un sauvage, voguant sur le fleuve de ses déserts, fut entraîné par la rapidité du courant vers un abîme. L'infortuné rama d'abord avec une incroyable vigueur pour échapper au danger; mais bientôt, jugeant que ses efforts étaient inutiles, il posa la rame, se coucha dans son canot, et quelques minutes après disparut sous les vagues. Dans tous les genres de dangers, essayons d'imiter le sauvage : tant qu'il conserve de l'espoir, il lutte avec ardeur; et dès qu'il n'en a plus, il s'endort sur le péril.

On nous dit follement de lutter contre les revers; il faudrait nous apprendre que la résignation a des charmes. Elle fait plus que

voiler l'image de nos pertes; hâtant l'ouvrage du temps consolateur, elle nous fait ouvrir les yeux sur les biens qui nous restent; elle précède l'espérance, comme le crépuscule paraît avant l'aurore.

C'est en examinant chaque jour quelques principes de conduite, qu'on donne un grand empire à sa raison, et qu'on apprend à tirer le parti le plus avantageux de toutes les situations de la vie. Les philosophes grecs possédaient l'art d'être heureux : mais aussi, la connaissance des vrais biens, les avantages de l'élévation d'âme, le danger des passions, tels étaient les sujets ordinaires de leurs méditations et de leurs entretiens. Ils ne cédaient moins que nous aux douleurs de la vie, que parce qu'ils avaient une plus longue habitude de la réflexion.

Parmi les hommes qui maintenant paraissent occupés du bonheur, les uns ne songent qu'à multiplier leurs jouissances physiques; bornés à des sensations grossières, ils différeraient peu des brutes s'ils ne parlaient de ce qu'ils mangent. D'autres, plus sensés, demandent des plaisirs aux lettres, aux beaux-arts : mais ils ne cultivent que leur

esprit ; et, pour s'être élevés au-dessus du vulgaire, ils ne sont pas toujours dans une situation plus douce que la sienne. De nos jours, les hommes les plus rares sont ceux qui veulent être véritablement hommes, qui s'étudient à perfectionner leur caractère, à développer les germes de modération et d'insouciance, de courage et de résignation, déposés dans leurs âmes par la main de la Divinité.

CHAPITRE V.

DE L'INDÉPENDANCE.

Il est plusieurs genres de liberté. Celui que nous devons à l'équité des lois, sans être indispensable au sage, rend son bonheur plus facile. Quelle que soit la divergence de leurs opinions politiques, tous les hommes ont le desir d'être libres : chacun d'eux craint de se voir soumis aux caprices de ceux qui l'entourent, et la soif du pouvoir est encore l'ardeur de l'indépendance.

Avec quel intérêt nous lisons dans les voyageurs quelques détails sur des peuplades presque ignorées, inconnues à l'histoire, et dont la liberté, les mœurs pures nous attendrissent et nous étonnent ! Lorsqu'on visite ces îles de la Grèce où le charme des sou-

venirs rend plus hideux l'esclavage, combien d'émotions on éprouve en parcourant la petite île de Casos qui n'a point subi le joug ottoman ! On y retrouve les usages des anciens Grecs ; on y retrouve leurs costumes, leur beauté, leur naturel aimable et fier : cette île n'est qu'un rocher, mais ses écueils l'ont défendue contre la tyrannie. En nous parlant d'une peuplade heureuse, on nous émeut, alors même que nos mœurs sont dépravées. Ainsi de riches citadins qui fuient la campagne, comme un lieu d'exil, se plaisent encore à voir les tableaux qui représentent des paysages et des fleurs.

Que notre imagination cependant ne soit pas trop prompte à s'enflammer aux récits des voyageurs. Si nous habitions un de ces coins de terre où la félicité semble avoir choisi son asile, des usages nouveaux, des mœurs et des plaisirs qui nous sont étrangers, nous y feraient peut-être périr de regret et d'ennui. Lorsque, dans notre enfance, on nous peignait les prodiges de Sparte et de Rome, chacun de nous ambitionnait d'être né dans ces républiques fameuses. Hélas ! sous leurs gouvernemens, peut-être eussions-nous

desiré moins de gloire et des jours plus tranquilles.

Insigne folie que celle de ces hommes qui vont, loin de leur patrie, à la recherche du bonheur ! Presque tous, trompés dans leurs espérances, après avoir long-temps erré à travers les dangers, meurent de misère et de regret sur une terre inhospitalière. Cet adage, bien différent d'un autre plus connu, cet adage, *ubi patria ibi bene*, doit être non-seulement celui des grandes âmes, mais encore celui des cœurs sensibles *. Quelques mœurs et quelques talens qu'on porte dans une autre contrée, on y est un étranger. Les usages qu'on adopte sont nouveaux pour soi; les sites ne réveillent point de souvenirs qui les embellissent, et l'on ne trouve dans le cœur d'aucun homme une vieille amitié. Toujours on regrette les lieux où l'on a connu les premiers plaisirs et les premières peines; lieux chéris où l'on a commencé d'aimer ! Si, ramené par un sentiment puissant, on les re-

* Une erreur très répandue, c'est qu'on n'a de patrie que sous tel ou tel gouvernement. Une mère souffrante et pauvre n'en est pas moins une mère : la patrie peut être opprimée, mais elle est toujours la patrie.

voit après une longue absence, quelles douleurs on s'est préparées! On revient étranger dans sa patrie. On demande ses parens, ses amis; tous les coups dont on aurait été frappé à de longs intervalles, on les reçoit en un instant: on n'est revenu que pour pleurer sur le tombeau de ses pères!

La retraite et la médiocrité peuvent donner partout au sage une véritable indépendance. Il obéirait à des lois rigoureuses, à des ordres injustes, comme il cède aux caprices du sort. Mais souvent il échappe à la puissance; il sait se garantir des relations qui multiplieraient ses devoirs et ses chaînes: vivant obscur, il serait libre près de Constantinople.

Un autre genre de liberté est celui dont on jouit lorsque, sans état, sans affaires, on dispose de tous ses momens. Ce genre de liberté vaut ce qu'on le fait valoir. Fatigant pour les hommes inoccupés, il a pour d'autres d'heureux avantages. Qu'il est doux de se dire au réveil: Cette journée est à moi! Avant de se lever, un épicurien passe une heure charmante, en rêvant aux plaisirs qui naissent de cette indépendance.

Mais, s'écrient les moralistes, il faut ac-

quitter sa dette, il faut se rendre utile à la société. Que de gens répètent cette phrase, et dans les places qu'ils sollicitent, ne considèrent que les émolumens et les honneurs! Pour être utile à ses semblables, je ne puis voir la nécessité d'exercer un état, d'occuper un emploi. Ne dites point que ma morale est dangereuse, qu'elle priverait la société des secours que lui doivent ceux qui la composent. Soyez sans alarmes, vous ne manquerez jamais de chefs pour vous maîtriser, de gens de finance et de gens de justice pour vous dépouiller, ni de médecins pour vous délivrer des ennuis répandus sur vos jours.

Cet homme qui s'empresse de servir ceux qu'il peut obliger, qui paraîtrait avec éclat sur les routes de l'ambition; mais qui, modeste et fier, studieux et libre, vit heureux au sein de la retraite, cet homme n'a-t-il rien fait pour acquitter sa dette? son exemple est-il donc inutile à la société?

Gardons-nous, toutefois, d'estimer trop un genre d'indépendance facile à perdre, et dont la plupart des hommes ne jouissent jamais. Si je suis contraint de sacrifier chaque jour quelques heures, je saurai me dédom-

mager en jouissant des autres ; et je conserverai beaucoup de temps, beaucoup de liberté d'esprit, parce que je chercherai à vivre, non à m'enrichir.

Je serais peu difficile sur le choix d'un état. J'exclurais seulement ces emplois lucratifs dont l'inquiétante responsabilité troublerait mon sommeil, et ces places brillantes où l'on est contraint d'ajouter au soin de les remplir, le travail plus difficile de les conserver.

Forcé de renoncer à mon heureuse indépendance, aux douces habitudes que je m'étais formées, je n'attacherais nul intérêt à choisir mes occupations. Ne faisant plus ce que je veux, il m'est indifférent de faire telle chose ou telle autre.

Je croirais cependant essentiel de considérer avec quels hommes une place oblige à vivre. Je ne voudrais, pour rien au monde, être avocat ou procureur. J'aurais des fonctions fort respectables sans doute; mais chacun parle de son état, surtout les gens de loi; je ne m'accoutumerais pas à vivre entouré d'hommes qui m'entretiendraient perpétuellement de procès, de débats, et de tout ce

qu'il y a sur la terre de plus affligeant et de plus ridicule.

Par épicuréisme, je voudrais une place obscure. Il me faudrait moins de temps pour l'obtenir, moins de peines pour la conserver. Exempt des inquiétudes qu'inspirent les vastes travaux, et des ennuis qui suivent l'importune étiquette, je retrouverais chaque soir mon indépendance absolue ; j'en jouirais sans nul souci du lendemain. Je me plairais quelquefois à lui donner un charme plus vif, en songeant à l'agitation, aux regrets, aux alarmes de ceux qu'emporte le tourbillon du monde ; et je croirais alors ressembler à ce Romain qui, pour s'endormir voluptueusement, faisait placer son lit sous une tente, et sommeillait au bruit des orages.

Oh! combien la frivolité blâmerait mes principes ! elle me prédirait un tardif repentir. Je me bornerais à répondre : Dans les premiers et dans les derniers rangs de la société, je n'ai vu que gens fatigués de leur sort. Si je dois être un jour mécontent du mien, j'aurai l'avantage encore de m'être donné peu de peines pour me trouver dans la situation où sont les autres hommes.

Dirigeons enfin nos regards vers le genre de liberté le plus utile, le seul peut-être qui nous soit nécessaire : il résulte de notre empire sur nous-mêmes. Tels sont ses avantages, qu'il fait oublier la perte des autres, et que jamais les autres ne le remplacent.

De quelle liberté pourrait jouir cet homme que l'ambition subjugue? Un geste, un coup-d'œil, un sourire l'effraient, et lui font chercher en tremblant ce que présagent ces signes, échappés sans intention à ses maîtres. Ce serait peu de bannir les passions tyranniques. Voyez ce riche qui sans cesse dépend d'une foule de valets et d'ouvriers auxquels il paraît commander. Il ne sait agir qu'à l'aide de plusieurs personnes; il est aux ordres de son coiffeur, plus que cet homme n'est aux siens; son tailleur le retarde; et quand son cocher est prêt, ses chevaux peuvent encore l'empêcher de sortir.

Quelque genre de liberté que nous considérions, le plus sûr moyen pour en jouir est d'avoir peu de besoins. Mais, comment les restreindre? Le vulgaire ne trouverait le bonheur que dans une contrée où cette question serait inutile, où les objets qui nous séduisent

étant ignorés, la médiocrité ne pourrait causer de regret ni la sagesse exiger d'effort. Parmi nous, il reste aux âmes élevées deux moyens de contracter peu de besoins.

D'austères philosophes ont repoussé les plaisirs qu'ils n'espéraient pas obtenir toujours. Réduits au nécessaire, ils se trouvaient dédommagés de quelques privations, par la certitude d'être à l'abri d'une foule de peines, et par le sentiment de leur indépendance. Ce moyen est le plus sûr sans doute; et presque tous les hommes qui tenteront d'employer l'autre différeront du vulgaire par leurs principes, plus que par leur conduite.

Mais combien d'objets dont l'attrait éveille les desirs n'ont rien de nuisible, si nous pouvons toujours en détacher notre âme! Il est donc une manière plus sage de borner ses besoins: elle exige une rare élévation d'âme, une philosophie parfaite: osons cependant l'adopter.

Tandis que les plaisirs nous environnent de leurs songes légers, que la raison nous dise: Un instant les dissipe! Soyez prêts, s'ils s'enfuient, à trouver une volupté nouvelle dans

le sentiment de votre fermeté, de votre mâle indépendance: Régnez sur les plaisirs: mon héros est celui qui les saisit avec ardeur, dès qu'il les voit briller, et qui dédaigne un vain desir, alors qu'ils disparaissent.

Alcibiade, reçois mon hommage! Disciple des grâces et de la sagesse, je t'admire en te voyant étonner tour-à-tour la Perse par ton faste, et Lacédémone par ton austérité. Tu changais sans cesse de caractère et de principes, disent tes détracteurs. Je te vois toujours le même, toujours supérieur aux hommes qui t'environnent. Une trempe d'âme telle que la tienne est la plus forte; ainsi que les tempéramens les plus robustes sont ceux que n'altèrent ni la violence de la chaleur ni l'âpreté du froid.

CHAPITRE VI.

DE LA SANTÉ.

La santé suit la modération, l'insouciance et la gaîté. L'éternelle sagesse a voulu que les émotions qui troublent nos jours fussent propres à les abréger; et que celles qui les rendent heureux fussent encore celles qui les prolongent.

Cependant, si la nature pouvait être injuste, je l'aurais accusée quelquefois de punir avec trop de sévérité les erreurs de l'inexpérience. Il en est de la vie comme de tous les biens, on les dissipe tant qu'on les croit inépuisables.

J'ai vu des jeunes gens d'un bon cœur et d'un esprit aimable, emportés par la fougue de l'âge, fiers de se croire disciples d'Épi-

cure, essayer de compter tous leurs instans par des plaisirs. Prodigues de la vie, ils répétaient souvent qu'ils la desiraient *courte et bonne* *. Jeune aussi, je trouvais séduisante cette espèce d'audace, cette insouciance absolue de l'avenir. Je les ai vus, avant trente ans, sur le lit de souffrances qu'ils ne devaient plus quitter, rappeler un reste de courage pour parler de leurs fautes, tendre à leurs amis une main défaillante, leur jeter un regard douloureux, soupirer et s'éteindre.

Aux erreurs de la jeunesse succèdent les vices de l'âge mûr. L'ambition, la cupidité, la haine usent la vie. Les orages qui bouleversent les facultés morales détruisent les forces physiques; et toute passion vile est un poison brûlant.

Quelle autre source de maux que ces inquiétudes, ces soucis puérils qui troublent la plupart des hommes! De petits intérêts les occupent, de vains débats les agitent; il veillent pour des futilités, et des chimères les désolent.

* Ce mot était celui d'une des femmes les plus spirituelles de la cour du régent. L'infortunée fut servie à souhait.

Les émotions douces entretiennent la vie, et produisent sur elle l'effet d'un souffle léger sur la flamme. Des pensées habituellement élevées, toujours sereines, et quelquefois rêveuses, donnent à l'âme la gaîté pure et vraie. Elle est parmi nous le trésor le plus rare; et je conçois ce paradoxe, que les trois quarts des hommes meurent de chagrin. *

Un médecin allemand a publié, sur l'art de prolonger la vie, un ouvrage rempli d'observations intéressantes. «Les philosophes, « dit-il, jouissent d'un doux loisir. Leurs « pensées, presque toujours étrangères aux in« térêts vulgaires, n'ont rien de commun avec « ces idées affligeantes dont les autres hom« mes sont perpétuellement agités et rongés; « elles sont agréables par leur variété, par « leur vague liberté, et quelquefois par leur « frivolité même. Ils disposent de leur temps, « livrés à des travaux de leur choix, à des « occupations de leur goût. Souvent, ils sont « entourés de jeunes gens dont la vivacité « naturelle se communique, et vient en quel-

* C'était l'opinion du médecin Elie de la Poterie, frère d'Elie de Beaumont.

« que sorte les rajeunir. Toutefois il est, par « rapport à la durée de la vie, une distinction « à faire entre les différentes espèces de phi- « losophie. Celles qui dirigent l'âme vers des « contemplations sublimes, fussent-elles un « peu superstitieuses, comme celles de Pytha- « gore et de Platon, sont les plus salutaires. « Je placerais ensuite celles dont l'étude, em- « brassant la nature, donne des idées gran- « des, élevées, sur l'infini, sur les astres, sur « les merveilles de l'univers, sur les vertus « héroïques, et sur d'autres sujets de ce « genre : telles étaient celles de Démocrite, « de Philolaüs, de Xenophane, des Stoïciens « et des anciens astronomes. Je dois citer en- « core celles qui, moins profondes, au lieu « d'exiger des recherches difficiles, semblent « destinées seulement à plaire à l'esprit, et « dont les sectateurs, s'éloignant peu des « opinions vulgaires, se contentaient de sou- « tenir paisiblement le pour et le contre : telle « était la philosophie de Carnéade et des Aca- « démiciens, auxquels on peut joindre les « grammairiens et les rhéteurs. Mais celles « qui ne roulent que sur de pénibles subti- « lités, qui sont affirmatives, dogmatiques,

« tranchantes, qui contournent tous les faits « et toutes les opinions, pour les ramener « et les ajuster à certains principes fixes, et « à certaines mesures invariables; enfin, qui « sont épineuses et arides, étroites et conten- « tieuses; celles-là sont funestes, et ne peuvent « qu'abréger la vie de ceux qui les cultivent: « de ce genre étaient la philosophie des Péri- « patéticiens et celle des Scolastiques. » *

Les passions tumultueuses et les soucis rongeurs sont deux sources de maux que la sagesse éloigne. Une autre encore est cette faiblesse d'esprit qui rend débiles, souffrans, ceux qu'elle inquiète sur leur santé. En s'imaginant qu'on est malade, bientôt on le devient; et la persuasion qu'on ne le sera point est peut-être le plus puissant préservatif.

J'ignore où s'arrête l'influence du moral sur le physique; elle est évidemment prodigieuse. Un homme lit une lettre qui lui annonce des évènemens sinistres; sa tête s'exalte, se perd, ses jours sont en danger: nulle contagion n'a cependant atteint ce malheu-

* *De l'Art de prolonger la vie*, par Huffeland.

reux; sa pensée a détruit ses forces en un instant. On a vu des hommes, d'un esprit faible et borné, tomber malades, parce qu'on s'était fait un jeu cruel de leur persuader qu'ils avaient les symptômes d'une maladie grave. Puisque l'imagination peut bouleverser nos forces physiques, pourquoi ne pourrait-elle dans certains cas les rétablir? Parmi des guérisons presque incroyables, que plusieurs personnes assurent avoir vues et citent comme miraculeuses, sans doute il en est de réelles, que l'exaltation d'une faculté puissante a suffi pour produire. *

* Il est facile de démontrer la possibilité de pareils prodiges. Lorsque rien ne vous distrait, dans la nuit, par exemple, si vous pensez que votre enfant s'approche d'un précipice, le regarde et chancelle, un mouvement violent vous échappe. Supposons qu'un paralytique dont la mysticité échauffe le cerveau, songe aux secours qu'il attend de la volonté divine; que dans un extase il voie descendre un ministre du ciel, qui l'environne de lumières; à ces mots : *Lève-toi !* il peut aussi tressaillir, il peut marcher.

Cet évènement devrait paraître d'autant moins incroyable, que plusieurs faits attestent qu'on peut, en un instant, recouvrer des forces perdues dès long-temps, si une cause puissante vient opérer une révolution salutaire. Pendant le siège de Lyon, lorsque des bombes tombèrent sur l'hôpital, des paralytiques épouvantés se levèrent et s'enfuirent.

Je suis loin de nier toutes les cures attribuées au magnétisme. Nous savons quel effet salutaire produit la vue d'un médecin en qui l'on a confiance : ses discours rassurans sont d'utiles remèdes. Si nous avions l'intime persuasion qu'il peut, par des attouchemens et des signes, dissiper notre mal, son geste aurait sur nous une influence morale et physique. Voilà le magnétisme qui fut, comme l'a dit Bailly, une véritable expérience sur le pouvoir de l'imagination. Au moment de sa plus grande vogue, tandis que les uns le regardaient comme un spécifique infaillible, et que d'autres le croyaient sans effet, de bons esprits l'appréciaient avec justesse. Je citerai ce fragment du rapport des commissaires de l'Académie des sciences.

« Nous avons cherché, disent-ils, à con-« naître la présence du fluide magnétique; « mais ce fluide échappe à tous les sens. On « nous a déclaré que son action sur les corps « animés était la seule preuve que l'on pût « administrer de son existence. Les expé-« riences que nous avons faites sur nous-mê-« mes, nous ont fait connaître que, dès qu'on « détourne son attention, il n'y a plus aucun

« effet. Les épreuves faites sur les malades « nous ont appris que l'enfance, qui n'est « pas susceptible de prévention, n'éprouve « rien; que l'aliénation d'esprit s'oppose à « l'action du magnétisme, même dans un « état habituel de mobilité de nerfs, où cette « action devrait être plus sensible. Les effets « qu'on attribue à un fluide que rien ne ma« nifeste, n'ont lieu que lorsque l'imagina« tion est avertie, et peut être frappée; l'i« magination semble donc en être le prin« cipe. Il faut voir si on reproduira ces effets « par le pouvoir de l'imagination seule: nous « l'avons tenté, et nous avons pleinement « réussi. Sans toucher, et sans employer au« cun signe, les sujets qui ont cru être ma« gnétisés ont senti de la douleur, de la cha« leur, et une chaleur très grande. Sur des « sujets doués de nerfs plus mobiles, nous « avons produit des convulsions, et ce qu'on « appelle des crises. Nous avons vu l'imagi« nation exaltée devenue assez puissante pour « faire perdre en un instant la parole. Nous « avons en même temps prouvé la nullité du « magnétisme, en le mettant en opposition « avec l'imagination. Le magnétisme seul,

« employé pendant trente minutes, n'a rien « produit ; et aussitôt l'imagination mise en « action a produit sur la même personne, « avec les mêmes moyens, dans des circon- « stances absolument semblables, une con- « vulsion très forte et très bien caractérisée. « Enfin, pour compléter la démonstration, « pour achever le tableau des effets de l'ima- « gination, également capables d'agiter et de « calmer, nous avons fait cesser la convul- « sion par le même charme qui l'avait pro- « duite, par le pouvoir de l'imagination.

« Ce que nous avons appris, ou du moins « ce qui nous a été confirmé d'une manière « démonstrative et évidente par l'examen des « procédés du magnétisme, c'est que l'hom- « me peut agir sur l'homme à tout moment, « et presque à volonté, en frappant son « imagination ; c'est que les gestes et les si- « gnes les plus simples peuvent avoir les plus « puissans effets, c'est que l'action que « l'homme a sur l'imagination peut être ré- « duite en art, et conduite par une méthode « sur des sujets qui ont la foi. » *

* *Exposé des expériences qui ont été faites pour l'examen du Magnétisme animal.*

Jamais ces vérités n'avaient acquis autant d'évidence ; mais on savait que des guérisons peuvent être produites par le seul secours de l'imagination. Ambroise Paré, Boerhaave, et beaucoup d'autres médecins en ont cité des exemples. *

Il serait digne de l'attention des moralistes et des physiologistes d'examiner jusqu'à quel point on pourrait obtenir des effets salutaires en excitant l'imagination. Mais, peut-être, aurait-on bientôt à craindre un art périlleux, cette faculté mobile et vive ne se laissant jamais plus facilement émouvoir, que lorsqu'on a recours aux prestiges du charlatanisme et de la superstition.

Nous possédons une autre faculté, qui s'exerce sans danger, et dont la puissance est capable aussi d'opérer des prodiges. L'éducation rendant lâches la plupart des hommes, ils ignorent ce que peut une volonté forte; elle peut nous garantir de quelques maladies, et hâter la guérison de celles qui nous atteignent.

* Ambroise Paré procura des sueurs abondantes à un malade, en lui faisant croire qu'une drogue fort innocente qu'il lui avait donnée était un sudorifique violent.

Dans les épidémies, les médecins qu'effraie le danger sont presque toujours les premiers qui succombent. La crainte nous plonge dans un état de faiblesse, qui nous rend plus susceptibles de recevoir les impressions funestes; tandis que la force du moral, se communiquant au physique, l'aide à repousser la contagion.

Des hommes, dont les noms paraîtraient d'un grand poids, si j'osais les citer, attribuent leurs guérisons, dans des maladies désespérées, au courage qui leur restait encore, aux efforts qu'ils ont faits pour retenir un souffle prêt à leur échapper, et pour se rattacher en quelque sorte à la vie. *

Pechlin, Barthès ** pensent que l'extrême desir de revoir une personne aimée peut retarder la mort. Cette idée est ravissante pour moi! Je sens avec quelle ardeur on peut souhaiter de vivre encore un jour, une heure, pour revoir un être chéri. La flamme de l'amour vient alimenter celle de la vie, la remplacer pour ainsi dire; le dernier vœu se

* Un d'eux disait plaisamment : *Je serais mort tout comme un autre, si je l'avais voulu.*

** Voyez *Nouveaux Elémens de la science de l'homme.*

réalise, et le plaisir consume une existence qui n'était prolongée que pour lui.

Ai-je besoin de dire qu'une volonté forte de guérir n'a point de rapport avec ce desir craintif que la plupart des malades éprouvent ? Produit par la faiblesse, il accroît l'inquiétude, aggrave le danger; et l'indifférence lui serait préférable.

Certes, vous ne parviendrez pas plus à donner une volonté forte aux hommes qui vous entourent, que vous ne réussirez à rendre leurs opinions sages ou leurs mœurs sévères : mais, si l'éducation nous pénétrait des avantages de la force d'âme, si dès l'enfance nous étions convaincus de son pouvoir, une volonté forte de guérir se confondrait avec le desir de vivre. *

La médecine est encore si conjecturale que la plus salutaire est, à mes yeux, celle qui ne contrarie pas physiquement la nature,

* Mais, dit-on, il est un instant où la volonté succombe. Eh! pensiez-vous que je venais enseigner à ne pas mourir? Tel secours n'est pas d'une utilité absolue, donc il est inutile; tel principe est impraticable dans telle circonstance, donc ses avantages sont illusoires : je ne puis trouver très concluante cette manière d'argumenter.

et qui la seconde par des moyens moraux. Peut-être même serait-il à desirer qu'on n'eût point l'ambition d'obtenir un jour des succès plus complets. Je veux croire que la médecine sera, dans quelques siècles, illustrée par d'étonnans progrès : mais, combien il faudra d'expériences! et, pauvres humains, qui fera les frais de ces expériences?

Indocile à l'opinion générale, j'estime beaucoup les médecins et fort peu la médecine. Le corps des médecins est celui où l'on trouve le plus d'hommes d'un esprit solide, d'une érudition variée, et, quoi qu'en disent les mauvais plaisans, de vrais amis de l'humanité. Mais on fait d'admirables raisonnemens sur les progrès futurs de leur science, et je vois qu'elle varie perpétuellement de principes, sans jamais changer de résultat. Le système de Boerhaave est aujourd'hui rejeté : pense-t-on que, dans la pratique, ce docteur était plus malheureux que ne le sont nos professeurs? Parmi les médecins qu'on peut actuellement consulter à Paris, il en est un qui purge à fortes doses, un autre qui s'obstine à saigner largement, un troisième qui dit : Il faut attendre. Chacun d'eux doit

trouver effrayans les systèmes de ses confrères ; et je ne crois pas cependant qu'à la fin de l'année, un d'eux ait à se faire plus de reproches que les autres. *

Alors même que l'agitation et la crainte n'auraient pas le funeste effet de nous rendre plus accessibles aux maladies, encore faudrait-il les bannir : la peur nous fait anticiper sur l'agonie. S'il pouvait exister une cause raisonnable d'inquiétudes continuelles, ce serait sans doute une frêle constitution : mais combien d'hommes d'une faible santé, survivent à ceux dont le tempérament était le plus robuste ? Les calculs sur la

* Les faits de ce genre doivent disposer beaucoup de personnes à penser qu'il serait au moins aussi prudent de se confier à la nature qu'à la médecine. Mais les médecins apportent un remède efficace, l'espérance ; ce n'est pas le physique, c'est le moral qui a besoin de leur secours. Aussi leurs plus gais antagonistes changent-ils presque tous de résolution, dès qu'ils éprouvent quelques douleurs ; semblables à ces enfans qui le jour sont de petits héros, et que leur courage abandonne aussitôt qu'il fait nuit.

On voit, cependant, quelques incrédules en médecine rester fidèles à leurs principes. L'ancien acteur Caillot a essuyé plusieurs maladies graves, sans jamais vouloir appeler de médecin ; et l'on est forcé d'avouer qu'à soixante-douze ou quinze ans, il conserve la santé et l'amabilité de la jeunesse.

durée de la vie sont tellement incertains, que nous pouvons toujours les faire en notre faveur.

Pour celui qui cultive une douce philosophie, la vieillesse même n'est point un sujet d'alarmes. Tous les hommes sont à-peu-près du même âge; à quatre-vingts ans, on est aussi sûr qu'à seize ans de voir encore le lendemain.

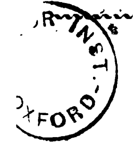
En général, on n'a point pour ceux qui souffrent les soins que devrait inspirer leur état. On les aborde avec une figure triste, on est plus empressé de leur montrer qu'on s'afflige que de chercher à les distraire : aux questions multipliées qu'on leur fait sur leur santé, il semble qu'on ait peur de leur laisser oublier qu'ils sont malades.

De tous les sujets de conversation mes douleurs sont le moins intéressant qu'on puisse trouver pour moi. Je ne veux pas que les personnes qui m'entourent s'occupent des apprêts de mon deuil, ni qu'en me parlant elles aient l'air de me demander l'heure de mon enterrement.

Eloignons les soins importuns, pour vivre en paix et pour mourir tranquilles. Si l'on

souffre peu, il faut réunir ses amis, se distraire, tromper la douleur qui est en soi, par les plaisirs dont on s'environne. Si l'on ressent des souffrances aiguës, il faut rassembler ses forces, rester seul; on guérit ou l'on meurt, et toujours la plainte est inutile.

En nous armant de courage pour supporter nos maux, conservons notre sensibilité pour les douleurs des autres. C'est parmi les malades que se trouvent les infortunés dignes de la plus profonde pitié. Il en est dont l'unique perspective est la mort, précédée de tortures cruelles, et qui souffrent moins encore pour eux que pour une famille en pleurs, qu'ils vont laisser sans appui. Ah! pendant le peu de jours qui leur restent à passer sur la terre, combien ne doit-on pas s'empresser d'apaiser leurs douleurs, de calmer leurs alarmes, de ranimer leurs faibles espérances! Béni soit l'être bienfaisant qui rappelle encore une fois le sourire sur des lèvres mourantes!



CHAPITRE VII.

DE L'AISANCE.

De prétendus sages au ton sentencieux nous annoncent que la vertu doit être l'unique objet de nos desirs, qu'affermi par elle on supporte sans peine les privations et la misère. Inutiles moralistes ! croirai-je à des principes que l'expérience dément tous les jours ? *

Il agit avec sagesse, celui qui, sans ambition, examine quelle fortune lui serait nécessaire pour jouir de l'aisance, et cherche à l'acquérir. Mais, quand il la possède, s'il

* *La vertu est le seul bien, le vice est le seul mal*, disent les Stoïciens. Ce principe est faux : je m'en rapporte à tout honnête homme qui s'est cassé la jambe, ou qui voit souffrir la faim à ses enfans.

veut l'accroître, s'il fait un pas au-delà du terme qu'il a fixé, le jour où, plus raisonnable, il ne voulait qu'être heureux, sacrifiant le bonheur, il l'échange contre un moyen incertain d'acheter des plaisirs.

Ainsi, l'aisance est inutile à la plupart de ceux qui l'ont reçue; victimes de la folie commune, ils perdent à s'enrichir le temps qu'ils devraient employer à jouir. Partout on voit des spéculateurs habiles, rarement trouve-t-on des hommes qui sachent user en épicuriens d'une fortune médiocre; ce n'est pas l'art d'acquérir, c'est l'art de dépenser qu'il faudrait nous apprendre.

Notre but dans la vie doit être le bonheur. Idée trop simple, qu'on dédaigne ou qu'on oublie! A voir tant de gens s'agiter, on croirait que l'homme fut placé sur la terre, non pour être heureux, mais pour devenir opulent.

Eh! pourquoi tant de soucis et de peines? Ce personnage, dit-on avec emphase, a cinq cent mille livres de rentes! Dans sa position rare, brillante, enviée, s'il ne végète pas sous le poids de l'ennui, je le tiens pour un homme d'un mérite étonnant.

On peut diviser les riches en deux classes. Les uns veillent à l'administration de leurs biens, les autres ne songent qu'à dissiper leurs revenus.

Pourrais-je détailler les soins et les ennuis qu'entraîne l'administration d'une grande fortune ? On cesse de discuter avec ses fermiers, pour réprimander des ouvriers, que l'on quitte pour disserter avec des procureurs. Jamais un ami du plaisir n'accepterait une fortune immense, à charge de l'administrer lui-même. Viens, honnête agent, fais mes affaires et les tiennes; je ne saurais trop acheter le repos et l'indépendance. Qu'on m'enlève une partie de mes richesses, et que je puisse disposer en paix des débris que m'auront laissés les fléaux du ciel et les soins de mon intendant !

Assurément, l'homme qui se voue à des travaux lucratifs n'est pas accablé d'ennuis perpétuels. Ce banquier respire, lorsqu'il a pâli sur ses livres de compte; le succès d'une opération l'enchante, et lui fait oublier ses alarmes, ses fatigues et son esclavage. Mais celui qui veut saisir dans la vie le plus d'instans heureux qu'il est possible, et qui voit

combien cet homme laisse échapper de plaisirs, refuserait sa fortune au prix dont il la paie.

D'autres riches, ai-je dit, ne songent qu'à dépenser. C'est bien pis encore : le travail laisse aux premiers quelques intervalles, l'oisiveté n'en laisse point à ceux-ci.

Quelques-uns sont victimes d'une éducation ridicule. Autrefois, surtout, on voyait des hommes qui, fatigués d'amusemens frivoles et sans ressource en eux-mêmes, tombaient dans cette situation désolante où l'on ne sait pas même desirer. Dès leur enfance, on avait prévenu leurs moindres souhaits : parens faibles, instituteurs dociles, valets avides, c'était à qui s'empresserait de blaser leur goût, et de les hébéter de plaisirs.

Je suppose le fils du riche élevé avec autant de soin que s'il n'eût pas fallu lui plaire. Le sort le place dans une étrange alternative. S'il résiste à ses desirs, que tout excite et favorise, quelles luttes pénibles! et, s'il leur cède, quel ressort conservera son âme? Il ne résistera point : tant d'amis le lui conseillent! La cause du présent contre l'avenir trouve en nous un si puissant défenseur!

Enfin, les plaisirs des sens ont ce dangereux avantage que, sans les avoir goûtés, on sait qu'on leur devra des émotions vives; au lieu qu'on n'est certain que les plaisirs d'un ordre plus élevé ont un charme enivrant, qu'après en avoir fait l'heureuse expérience. Ainsi tout prépare aux hommes opulens la triste satiété; dégoût moral, ennui sans fin, seule souffrance de la vie que n'adoucisse pas l'espérance.

Vous voyez quelquefois au théâtre des hommes qui, dans le fond de leurs loges, sommeillent, et ne donnent signe d'existence que par de longs bâillemens : ce sont des riches. Cherchez des yeux les spectateurs qu'agite le plus vif enthousiasme, vos regards s'arrêteront sur quelques jeunes gens studieux qui, pendant huit jours, économisent pour aller un soir au parterre.

C'est dans un petit ménage, bien dirigé, que tous les plaisirs sont vifs, parce qu'on ne les obtient qu'avec de l'ordre et des soins. On projette une fête, on veut réunir ses amis, on veut passer toute une journée à la campagne avec eux. De légères économies sont nécessaires pour subvenir aux modiques frais de la réunion; on calcule à quelle

époque elle peut avoir lieu, et l'on fait les invitations d'avance. Quand l'intervalle qui nous sépare du plaisir n'est pas trop long, cet intervalle même a des charmes.

Quels délicieux soupers Jean-Jacques faisait avec Condillac. Tous deux étaient pauvres, ils ne dépensaient que quinze sous par tête; mais la conversation prolongeait le frugal repas, et des heures enchanteresses s'écoulaient avec rapidité. Le génie, les vastes connaissances ne sont pas nécessaires pour jouir de soirées aussi douces; l'amitié et l'amour des lettres suffisent.

Dans un ménage où l'aisance est modeste, ceux qui le composent se quittent rarement; c'est pour eux que semblent créés tous les plaisirs qu'on trouve au sein d'une famille aimée. Donnez-leur des richesses; sans qu'elles changent leurs cœurs, ils goûteront moins ces plaisirs. Des devoirs et des amusemens nouveaux enleveront une partie du temps qu'ils leur consacraient. Plus répandus dans la société, ils seront moins ensemble; recevant plus de monde, ils verront moins leurs amis. Transportés dans une sphère nouvelle, où mille objets de comparaison exci-

tent les desirs, peut-être connaîtront-ils pour la première fois les privations et les regrets.

En général, les femmes, les jeunes gens ne peuvent goûter les avantages que leur offre une situation douce, mais peu brillante, qu'en évitant de comparer leur sort avec celui des personnes que la fortune favorise. Il faut porter dans le monde une haute philosophie, ou ne quitter jamais sa retraite. Celui-là même dont la raison exercée, le noble caractère, assurent l'indépendance, peut être un moment étourdi par l'éclat et je ne sais quel bruit dont l'opulence est accompagnée. Mais remontant aux causes d'un trouble dont il rougit, bientôt il le dissipe; bientôt il accroît le sentiment de son bonheur, en portant autour de lui ses regards. Il éprouve un légitime orgueil en se disant, au milieu d'une foule brillante: Que de soucis et de regrets je me suis épargnés! Que de futilités dont je n'ai pas besoin!

L'opulence, s'écrie-t-on, l'opulence a du moins cet avantage qu'elle attire la considération. Ah! sans doute, beaucoup de gens calculent sur vos richesses l'estime qu'ils vous doivent; on ne leur persuadera jamais

que le mérite va souvent à pied, et que la stupidité monte quelquefois en voiture : mais, un homme sensé peut-il s'informer de l'opinion que de tels sots ont de lui?

Lorsque dans un cercle, où l'on étale à l'envi l'opulence, vous éprouvez quelque honte en vous apercevant que la simplicité de votre habit est remarquée, demandez-vous si vous changeriez, avec ceux qui vous entourent, de genre de vie, de caractère, de talens; et reprenez la fierté qui sied à l'honnête homme.

Se contenter d'une fortune médiocre est la meilleure preuve de philosophie; toutes les autres me semblent douteuses. Celui qui sait vivre de peu donne seul une haute garantie de la probité et du courage qu'il saurait conserver dans les situations difficiles. Celui-là seul a mis, autant qu'il est possible, sa vertu, son repos, son bonheur à l'abri des vicissitudes du sort et des caprices de ses semblables.

Il est des instans où le desir des richesses pénètre dans la retraite du sage; non avec le puéril et dangereux projet d'éblouir les hommes, mais avec la séduisante espérance de

leur être utile. Quand l'imagination crée de riantes chimères, on pense quelquefois aux richesses; et l'emploi qu'on en fait dans ses rêves les rend dignes d'envie. Quel vaste champ est ouvert à ceux qui les possèdent! Ils peuvent hâter les progrès des sciences et concourir à la gloire des lettres. Qu'ils offrent un appui aux jeunes gens dont les premiers essais annoncent des dispositions heureuses, et dont le caractère, peu propre à réussir, se compose d'indépendance et de timidité. Qu'ils s'honorent en prenant soin d'embellir la retraite du vieillard qui consacra sa vie à l'étude, et qui négligea la fortune pour enrichir les hommes de quelques découvertes. Ils peuvent, sans même accroître leurs dépenses, donner aux arts une noble impulsion; un groupe qui perpétue le souvenir d'une action héroïque ne coûte pas plus qu'un groupe insignifiant de faunes et de bacchantes. Une carrière plus belle encore est ouverte à l'opulence. De combien de vices et de pleurs il est en son pouvoir de tarir la source! Ah! le riche pour être heureux, n'a besoin que de vouloir le devenir; il peut faire immortaliser son nom par les

arts ; et, ce qui vaut mieux, le faire bénir par les infortunés. De tels plaisirs sont durables ; et l'on doit se ranimer encore pour les goûter, même après s'être lassé de tous les autres.

Qu'un rêve séduisant ne nous laisse cependant au réveil aucun desir ambitieux. C'est dans la sphère où l'on est placé par le sort qu'il faut chercher les moyens d'être utile ; et, s'il en est qui n'appartiennent qu'à l'opulence, il en est aussi que la médiocrité fait mieux découvrir. Peut-être, en nous donnant des richesses, ne réaliserait-on que la moitié du songe. Il semble, dit Platon, que l'or et la vertu soient placés des deux côtés d'une balance ; et qu'on ne puisse ajouter au poids du premier, sans que l'autre devienne au même instant plus léger.

CHAPITRE VIII.

DE L'OPINION ET DE L'AFFECTION DES HOMMES.

En suivant la route où se presse et s'agite la foule, on s'éloigne du bonheur, puisque la plupart des hommes se plaignent de leur sort. Si l'on choisit un sentier différent, on ne peut se dérober aux traits de la censure, puisque la multitude suppose qu'on s'égare. C'est donc une insigne folie que d'espérer à-la-fois le bonheur et l'approbation des hommes.

Parmi les obstacles qui s'opposent à notre repos, le plus grand est un fatal besoin d'occuper les autres de nous. Enfans inquiets, toujours séduits par l'apparence, c'est peu que d'exister dans une situation heureuse,

nous voulons qu'elle excite l'envie; le bonheur ignoré semble n'être plus le bonheur.

Il y a les victimes et les dupes de l'opinion. Ceux que dévore la fièvre de l'intrigue, ceux qui pour briller dissipent leur fortune, sont de misérables victimes. Les dupes sont ces gens qui s'ennuient par air les trois quarts de leur vie, qui vous disent : Ces visites, ces cérémonies, ces veilles sont fatigantes; mais il faut voir la bonne compagnie. Eh! messieurs, que ne voyez-vous la meilleure?

Une vérité qu'il faudrait présenter sous mille formes à la jeunesse, c'est que le bonheur exige du courage. Tel homme a des qualités estimables, une famille intéressante, des amis éprouvés, une fortune égale à ses besoins; son sort vous paraît doux : que le public en juge différemment*! Cet homme, dit le public, a de l'intelligence; pourquoi n'a-t-il pas augmenté sa fortune? Il pouvait se distinguer, pourquoi n'a-t-il pas sollicité tel emploi? Il se pique d'une originalité ridicule, ou plutôt nous le jugions trop favora-

* *Le public!* disait Chamfort, *le public! combien faut-il de sots pour faire un public?*

blement; et puisqu'il est sans crédit, c'est qu'il ne peut en obtenir. Si cet homme n'a pas de courage, plaignez-le; ils finiront par le rendre honteux de son bonheur.

Entendre déraisonner la multitude n'est pas ce qui m'étonne. Que des sots, remplis d'estime pour eux-mêmes, tiennent de sots discours avec emphase, rien de plus naturel; mais que leurs maximes dirigent des gens d'esprit, c'est là ce que j'admire.

Bizarres contradictions! On juge ses idées avec complaisance, on prononce sur celles des autres avec sévérité; et cependant, chaque jour on sacrifie des principes qu'on estime, à la peur d'être blâmé par des gens qu'on méprise.

A l'instant où j'échappe au joug de l'opinion, quel horizon vaste et serein se développe à mes yeux! Les plaisirs de la vanité s'enfuient, j'acquiers ceux du repos et de l'indépendance. De combien d'heures je vois s'accroître mes journées! Je n'en sacrifierai plus au desir inquiet de conserver un protecteur, d'éclipser des rivaux; je n'en donnerai plus à la triste étiquette; c'est pour moi désormais que je prolongerai d'agréables veilles.

Les caprices des hommes ont perdu sur moi leur empire. Pauvre, j'ignorerai les douleurs qu'excitent la raillerie déchirante et l'accablant mépris : riche, d'oisifs importuns n'ordonneront point mes dépenses, et l'heureux choix de mes plaisirs multipliera mes richesses.

Les hommes se présentent au sage sous deux rapports opposés. Réclament-ils un service ? le plus tendre intérêt l'émeut. Veulent-ils le diriger ? un profond dédain est le sentiment qu'il éprouve.

Celui dont la raison est exercée, dont l'âme est courageuse, ne marche point sur la foi d'un guide incertain et faible, qui lui-même aurait besoin d'être conduit. L'opinion ! docile à ses lois bizarres, esclave de ses impérieux caprices, approuvez-la toujours, et vous serez enfin condamné par elle.

J'entends des hypocrites m'accuser; j'entends des hommes faibles demander s'il n'est point dangereux de prêcher ainsi le mépris de l'opinion. En ne suivant qu'une partie des idées que j'énonce, on pourra s'égarer; mais aura-t-on adopté mes principes ? Un

médecin avait choisi plusieurs plantes dont il voulait tirer un breuvage salutaire; le malade exprima le suc d'une seule, le prit et fut empoisonné.

Bannissons la timidité qui conduit au mensonge; et pour servir la morale, soyons fidèles à la vérité. Le méchant et le sage brisent tous deux le joug de l'opinion; l'un pour faire plus mal, l'autre pour faire mieux que le commun des hommes.

Qu'un être dépravé commette moins de fautes en cédant aux caprices de l'opinion, que s'il s'abandonnait à ses propres erreurs, je le conçois. Il est des passions cruelles et des vices honteux qu'elle réprouve, au milieu même de ses égaremens; mais elle donne à la fausseté le nom de politesse, à la lâcheté, le titre de prudence. Craignez le ridicule est sa maxime favorite; et, pour former des hommes, il faudrait que jusqu'au fond des cœurs on imprimât cette autre maxime: Ne crains que les remords!

Non, tu n'auras point à rougir de mes leçons, toi qu'une âme simple et généreuse rend digne du bonheur; mais suis avec courage la route que je trace. En brisant les

chaînes de l'opinion, fuis le joug plus honteux qu'imposent les passions. En méprisant la multitude, redoute ces funestes instituteurs qui traitent la morale de fable populaire, et prétendent à l'honneur de dissiper nos préjugés. Consulte les hommes instruits par les leçons des sages et de l'expérience; consulte ceux auxquels tu voudrais ressembler : ils t'apprendront surtout à descendre en toi-même. Interrogée de bonne foi, la conscience nous éclaire. Dans le tumulte de nos vices, malgré nous elle se fait entendre; et si nos passions l'altèrent, après l'orage elle fait reparaître encore la vérité : ainsi le fleuve que trouble la tempête, aussitôt qu'il se calme, réfléchit de nouveau l'azur du ciel et la verdure de ses rives.

Oh! chez un peuple formé par de sages lois, où la droiture régnerait dans les actions, et la franchise dans les discours, il faudrait écouter la voix de l'opinion dans un religieux silence, et suivre ses arrêts comme ceux de la Divinité même. Phocion demandait quelle sottise il avait dite, quand les Athéniens l'applaudissaient : heureux le

pays où cette question serait une plaisanterie criminelle, où les pages de ce chapitre devraient être déchirées!

J'ignore si je ne serai point accusé de contradiction. A peine je conçois qu'en cherchant le bonheur, on soit approuvé par la multitude; j'ai dit quel dédain doit inspirer l'opinion; et je sens cependant qu'il serait doux d'être aimé des hommes. On reçoit leurs services, on leur doit de connaître le plaisir d'obliger; on partage souvent les faiblesses qu'on leur reproche. Des rapports multipliés avec eux font souhaiter leur affection; elle n'est pas nécessaire pour être heureux, mais elle donnerait au bonheur un charme plus vif.

Puissions-nous, en suivant la route qu'indique la sagesse, obtenir l'estime et goûter même les délices d'un sentiment plus doux, plus précieux encore! L'amitié est à l'estime ce qu'une fleur est à la tige qui la soutient.

Mais je ne penserai jamais qu'on doive s'asservir aux caprices de l'opinion. Il faut d'abord être content de soi; et, s'il se peut, contenter les autres ensuite. Pour mériter

l'affection, je n'aperçois que deux moyens : aimer les hommes, et cultiver les vertus qui répandent des charmes sur leur vie.

CHAPITRE IX.

DU SENTIMENT QUE LES HOMMES DOIVENT INSPIRER.

Il n'y a point de misantrope : les hommes que ce nom désigne peuvent se diviser en plusieurs classes. Dans l'une, je vois des philosophes qui, révoltés de nos vices, choqués de nos travers, les censurent avec une brusque franchise. Leur courroux naît des maux dont nous semons imprudemment notre carrière; et, s'ils nous haïssaient, tenteraient-ils de nous corriger? Une autre classe est celle de ces infortunés qui n'espèrent trouver la paix que dans la solitude. Fuyant le monde, où leur cœur fut déchiré de blessures cruelles, peut-être, disent-ils qu'ils vouent à tous les hommes une haine implacable; mais leur sensibilité les dément,

et l'on apaise leur douleur si l'on réclame leurs services. Enfin, il est des gens qui cherchent à se singulariser : esprits faux, moins chagrins que bizarres, plus importuns qu'observateurs, ils nous fatigueraient de leur affection pour le genre humain, s'ils ne croyaient plus piquant de dire qu'ils le haïssent.

Qu'on s'indigne contre les préjugés, contre les travers et les vices; mais comment leurs victimes auraient-elles mérité la haine ou le mépris? L'homme est bon; tel est son premier caractère, qu'il ne peut entièrement effacer : bon, mais séduit, égaré, malheureux, il a droit au plus tendre intérêt.

Ce n'est point que j'adopte l'erreur séduisante de ceux qui supposent que l'homme apporte en naissant la bonté. Il naît sans vice et sans vertu; mais lorsqu'il arrive à la vie, la nature dispose tout autour de lui pour le rendre bon. Une mère est le premier objet qui s'offre à sa vue; les premiers mots qu'il entend expriment l'affection la plus douce; des caresses lui inspirent ses premiers sentimens, et ses premières occupations sont des jeux.

Trop tôt, il est vrai, des objets différens l'environnent. A mesure qu'il avance dans sa carrière, le spectacle de l'injustice le frappe, bouleverse ses idées, aigrit son caractère. C'est en vain cependant que la contagion l'atteint, c'est en vain que les passions et les préjugés le dégradent; quelques traits de sa bonté primitive se retrouvent toujours dans son cœur.

Ces enthousiastes redoutables qui se jettent en avant des partis, qui, pour faire triompher leur cause, soufflent le feu des discordes civiles, et lèvent d'une main hardie le glaive de la proscription, ces fanatiques ne sont pas étrangers à tout sentiment humain. Souvent on les a vus aimer avec tendresse leur femme, leurs enfans; et dans le sein de leur famille, conserver pour ainsi dire les goûts de l'innocence. Effroi de la société, les brigands s'honorent de quelques actes d'humanité; et les tyrans ont des jours de clémence.

Dans les grandes calamités, les sentimens naturels se développent, et forment un contraste touchant avec les scènes d'horreur dont on est environné. Lorsqu'un violent

incendie parcourt une ville, il n'y a plus de distinctions, plus de divisions parmi des malheureux qu'un même effroi poursuit. Les ennemis oublient leurs haines, les riches et les pauvres confondent leurs cris; tous s'aiment et s'entr'aident. L'infortune a brisé les barrières qui les séparaient, ils se retrouvent égaux et bons.

Sur le théâtre même de la guerre, où le spectacle de la destruction excite à détruire encore, l'humanité fait souvent apercevoir ses traces. Je me souviens qu'en 1795, au siège de Mayence, les gardes avancées de l'attaque de gauche occupaient un jardin anglais, près du village de Monback. Ce jardin était bouleversé : les pas des soldats avaient changé les sentiers et les labyrinthes en larges chemins; de distance en distance, des batteries s'élevaient sur des tertres autour desquels croissaient encore quelques arbustes; les feux de nos bivouacs détruisaient la verdure des boulingrins; et en avant, un kiosque à demi renversé servait de corps-de-garde aux Autrichiens. Les fontaines les plus voisines se trouvaient de leur côté, les forêts étaient du nôtre. Pour avoir de l'eau,

les Français jetaient leurs bidons aux Autrichiens, qui allaient les remplir et les leur rejetaient. Quand la nuit approchait, nos soldats coupaient du bois pour les postes ennemis, et traînaient des fagots entre les vedettes des deux armées. Ainsi, en attendant le signal de s'entr'égorger, les gardes vivaient en paix, et faisaient des échanges semblables à ceux que font entre elles des peuplades amies. Ce spectacle me causait une émotion profonde; et j'ai souvent eu peine à retenir mes larmes, en voyant les hommes encore bons sur un sol teint de sang.

Cette bonté primitive n'est pas la seule vertu qu'on retrouve toujours dans les hommes. Formée pour être généreuse et magnanime, jamais leur âme ne perd entièrement l'élévation qu'elle a reçue de la nature.

Sous l'oppression, dans l'avilissement, les hommes conservent encore quelques traits de leur dignité première. Les outrages qui les humilient sont une des causes les plus fréquentes des grandes révolutions; et peut-être les tyrans courent-ils moins de dangers en répandant le sang des citoyens, qu'en leur faisant une insulte. Un attentat contre

une femme fut le signal de la liberté de Rome. Un crime semblable entraîna la chute des successeurs de Pisistrate, qui n'avait point trouvé d'obstacle quand il renversa les lois de sa patrie. Les Suisses, les Danois supportaient en silence les rigueurs d'un joug tyrannique : ils se soulèvent le jour où leurs oppresseurs exigent d'eux un acte avilissant. Dans Gênes conquise *; un officier autrichien frappe un homme du peuple : les Génois s'indignent, courent aux armes, et chassent leurs vainqueurs.

Sous le plus violent despotisme, on voit quelquefois un sujet conserver des sentimens magnanimes ; et, ne pouvant leur donner une direction plus utile, déployer, pour servir son maître, un courage égal à celui dont les citoyens s'honorent en servant leur patrie. Parmi les faits que je pourrais citer, il en est un qui m'a vivement frappé.

Le roi de Siam envoyait à la cour de Portugal une ambassade, composée de plusieurs mandarins et d'une suite nombreuse. Ils firent naufrage sur les côtes d'Afrique. Aban-

* En 1746.

donnés par les Européens qui leur servaient de guides, manquant de vivres et d'eau, voyant chaque jour périr à leurs côtés quelques-uns de leurs compagnons, ne sachant si les sentiers dans lesquels ils se traînaient ne les conduiraient pas entre les mains des Cafres qui les auraient massacrés, ils souffrirent, pendant trente-et-un jours, tout ce que la fatigue, la faim et les anxiétés peuvent avoir de plus horrible. C'est dans cette situation que leur chef les réunit, et leur parla en ces mots : « Il est une chose que « nous devons préférer à tout le reste ; et je « ne sentirais plus mon malheur si mon es« prit était tranquille sur ce qui la concerne. « Vous êtes tous témoins du profond respect « que j'ai toujours eu pour la lettre du grand « roi dont nous sommes les sujets *. Mon « premier soin, dans notre naufrage, fut de « la sauver; je ne puis même attribuer ma « conservation qu'à la bonne fortune qui ac« compagne toujours ce qui appartient à « notre maître. Vous avez vu avec quelle « circonspection je l'ai portée. Quand nous

* C'était la lettre qu'il devait présenter au roi de Portugal.

« avons passé la nuit sur des montagnes, je
« l'ai toujours placée au sommet, ou du
« moins au-dessus de notre troupe. Quand
« nous nous sommes arrêtés dans les plai-
« nes, je l'ai toujours attachée à la cime de
« quelque arbre. Pendant le chemin, je l'ai
« portée sur mes épaules, aussi long-temps
« que je l'ai pu; et je ne l'ai confiée à d'au-
« tres qu'après l'épuisement de mes forces.
« Dans le doute où je suis si je pourrai vous
« suivre long-temps, j'ordonne, de la part
« du grand roi notre maître, au troisième
« ambassadeur, qui en usera de même à l'é-
« gard du premier mandarin, s'il meurt
« avant lui, de prendre après ma mort les
« mêmes soins de cette auguste lettre. Si,
« par le dernier des malheurs, aucun de
« nous ne pouvait arriver au cap de Bonne-
« Espérance, celui qui en sera chargé le der-
« nier ne manquera point de l'enterrer sur
« une montagne, ou dans le lieu le plus élevé
« qu'il pourra trouver, afin qu'ayant mis ce
« précieux dépôt à couvert de toute insulte,
« il meure prosterné dans le même lieu,
« avec autant de respect en mourant que
« nous en devons au roi pendant notre vie.

« Voilà ce que j'avais à vous recommander.
« Après cette explication, reprenons cou-
« rage; ne nous séparons jamais, allons à
« petites journées; la fortune du grand roi
« notre maître nous protégera toujours * ».
Quelle élévation dans ce discours! Quelle confiance et quel dévoûment! Un motif plus noble sans doute animait Léonidas et ses compagnons; mais, mourant pour leur patrie, mourant en un instant, et vengeant leur mort dans le sang ennemi, eurent-ils besoin d'autant de courage que ces Indiens périssant lentement pour leur maître, dans les sables ignorés de l'Afrique?

Une preuve frappante qu'un principe d'élévation existe dans nos âmes, est celle qui résulte de l'universalité des idées religieuses. En vain l'homme est averti de sa faiblesse par ses infirmités, par ses erreurs et par ses fautes, une voix intérieure lui parle de ses hautes destinées. Chétive créature, il appelle des dieux à sanctifier son union, il les fait présider à la naissance de ses enfans, il les

* *Voyage d'Occum Chamnam, mandarin siamois.* Voyez l'*Histoire générale des Voyages.*

invoque sur les tombeaux de ses pères. Quand la contemplation des œuvres de l'Eternel a porté d'humbles sentimens dans son âme, il se juge encore supérieur à tous les êtres qui l'environnent; il n'occupe qu'un point sur le globe, et sa vaste pensée embrasse l'univers; il voit le temps dévorer les objets de ses affections, briser ses monumens, bouleverser les ouvrages de la nature; et du milieu des ruines, il aspire à l'immortalité !

Ces sentimens élevés et bons, germes précieux, que ne produiraient-ils pas s'ils étaient développés par des circonstances heureuses? Ils existent, c'est assez pour qu'on doive un tendre intérêt à l'être qui les possède : aimons nos semblables, et cultivons les vertus qui rendent dignes de leur affection.

CHAPITRE X.

DE QUELQUES VERTUS.

Au milieu des hommes, la vertu la plus utile est l'indulgence. Devenir sévère, c'est oublier de combien de qualités on est dépourvu, et de quelles fautes on ne fut préservé que par le hasard; c'est oublier la faiblesse des hommes et l'empire qu'exercent sur eux les objets dont ils sont entourés. Pour rendre à nos semblables une exacte justice, il faudrait apprécier tous les secours, tous les obstacles qu'ils ont trouvés dans leur carrière : en jugeant ainsi, que d'actions célèbres deviendraient moins étonnantes, et que de fautes paraîtraient excusables!

C'est de l'indulgence qu'on apprend l'heureux secret d'être bien avec soi-même, et bien avec les hommes. Quelques-uns portent dans le monde une austère franchise: on les redoute, et les contrariétés qu'ils éprouvent accroissent chaque jour leur brusquerie fatigante et leur rudesse importune. Beaucoup d'autres, ne rougissant d'aucune complaisance; souples et faux, sourient à à ce qui leur déplaît, louent ce qu'ils trouvent ridicule, applaudissent ce qu'ils savent être vil. Soyez indulgent, vous ne sacrifierez point l'estime de vous-même; et, loin de vous nuire, la franchise rendra votre affabilité plus aimable.

Moins on s'occupe des vices et des travers des hommes, plus la vie paraît douce; et l'indulgence porte avec elle sa récompense, en nous faisant voir nos semblables tels à-peu-près qu'ils devraient être.

Que notre indulgence courageuse s'étende même sur les infortunés qui sont victimes de leurs longues erreurs. Assez d'autres se chargeront du soin de les accuser, prenons pour nous celui de leur tendre une main secourable. Mais, disent de prétendus mora-

listes, ces faciles principes encouragent les vices, flattent les passions, excusent leurs désordres. Ah! pour ramener sans peine les esprits égarés, croyons au repentir, et portons l'espérance dans le cœur du coupable!

Nés au milieu des discordes civiles, loin de suivre ces principes, trop souvent nous ne savons pas même tolérer de simples opinions. Eh! considérons la faiblesse, l'inanité de nos jugemens. Je dis : *Cet homme pense bien.* Qu'on traduise ces mots, ils signifient : *Cet homme pense comme moi.*

Observons quel hasard peut nous avoir donné les opinions qui nous sont chères. Cet ardent défenseur de tel parti, s'il fût né dans la maison la plus voisine de la sienne, aurait des préjugés tout différens de ceux qu'il révère; peut-être serait-il mort dans les rangs opposés à ceux où brille son courage.

Telle idée qui nous paraissait juste, nous semble aujourd'hui fausse; et peut-être reviendrons-nous à notre premier jugement. Accordons à nos antagonistes le droit de se tromper, dont nous usons fréquemment pour nous-mêmes. Durant les discordes publiques, souvent deux adversaires changent

presque au même instant de principes, en sorte que chacun d'eux remplace l'autre dans le parti qu'il a d'abord détesté. Cela m'étonne peu; mais ce qui me paraît étrange, c'est de voir ces deux hommes s'abhorrer plus que jamais. Il est impossible de les réconcilier, depuis que chacun d'eux a fait les sacrifices que l'autre demandait.

Une vérité essentielle à répandre, c'est que les opinions politiques et religieuses peuvent être sans influence sur les qualités du cœur. Aucune vérité ne m'est plus complètement démontrée. J'ai vu tous les partis; dans tous j'ai rencontré des hommes pleins de désintéressement et de loyauté. Pour les estimer, je n'avais pas même besoin de songer au noble courage avec lequel ils hasardaient leur vie pour la cause qui leur paraissait juste.

Je pourrais offrir sur l'indulgence, des réflexions plus nombreuses; mais je dois parcourir divers sujets. Il est une qualité qui nous touche vivement lorsque nous la trouvons dans nos semblables, parce qu'elle est aussi rare que ses effets sont utiles; et je m'étonne que nous n'ayons pas un mot pour

la nommer *. Parcourez tous les plaisirs, le plus doux est celui d'obliger : souvent il ne reste rien des services qu'on a reçus ; il reste toujours quelque chose de ceux qu'on a rendus.

Mais, les ingrats ! On nous annonce qu'ils peuplent la terre, on nous effraie de leur nombre et de leur audace. Les hommes ont imaginé de bizarres principes ! Ils permettent qu'on exige la reconnaissance, et veulent qu'on oublie ses bienfaits. Ma manière de voir est absolument différente : je pense qu'on a tort d'espérer la reconnaissance, puisqu'on sera presque toujours trompé ; et j'approuverais, au contraire, celui qui tiendrait une note exacte de ses bonnes actions. En la lisant, il goûterait une récompense légitime sans doute ; et quelle lecture lui serait plus utile ? se souvenir qu'on a toujours été bon, c'est s'engager à l'être encore.

On se plaît à répéter qu'il faut un sublime effort pour obliger ses ennemis : quel effort

* Le mot *obligeance*, qu'on entend prononcer quelquefois dans la société, n'est pas encore adopté. Ce mot est expressif et nécessaire.

est donc nécessaire pour goûter un plaisir très vif, et, en général, très difficile à se procurer? Des hommes, plus zélés qu'éclairés ont prétendu que la morale évangélique est la seule qui prescrive de rendre le bien pour le mal. Ils ont commis deux fautes: l'une, c'est d'énoncer une erreur; l'autre, c'est d'éloigner de la vertu qu'ils prêchaient, en faisant supposer qu'elle exige des forces plus qu'humaines. Je présume qu'on ne lira pas sans intérêt le morceau suivant. *

« La vérité de notre divine religion est as-
« sez fortement établie pour n'avoir pas be-
« soin de l'appui que veulent lui prêter cer-
« taines personnes, en affirmant que les plus
« sages et les plus éclairés des hommes, an-
« térieurement au christianisme, avaient
« ignoré ces deux maximes fondamentales:
« *Fais aux autres ce que tu voudrais qui te fût*
« *fait à toi-même, et rends le bien pour le mal.*

« La première de ces maximes est implici-
« tement dans un discours de Lysias; elle est

* Il est extrait d'un discours de feu William Jones, président de la société de Calcutta. Voyez les *Recherches asiatiques*, tome IV.

« énoncée d'une manière expresse dans Tha-
« lès et Pittacus, et je l'ai trouvée mot à mot
« dans l'original de Confucius. S'il arrivait
« que des missionnaires entreprissent dans
« l'Indostan la conversion des Pandits et des
« Maulavis, il faudrait que ces missionnaires
« se gardassent d'avancer des assertions dont
« les Pandits et les Maulavis pourraient dé-
« montrer la fausseté. Les premiers leur ci-
« teraient ce beau passage de l'*A'rya*, écrit
« plus de 300 ans avant notre ère, et dont le
« sens est que le devoir d'un homme bon,
« même à l'instant de sa mort, consiste non-
« seulement à pardonner à celui qui lui ôte
« la vie, mais encore à lui souhaiter du bien:
« *Semblable à l'arbre de Sandàl qui, dans le*
« *moment où il est abattu, couvre de parfums*
« *la hache qui le frappe*. Les Maulavis triom-
« pheraient des missionnaires, en leur réci-
« tant les vers de Sâdi où l'action de rendre
« le bien pour le bien est qualifiée de retour
« facile et peu méritoire; et où il est dit que
« l'homme vertueux fait du bien à celui qui
« l'a offensé. Ces vers ne sont que la répéti-
« tion d'une maxime des Arabes, et selon
« toute apparence, des anciens Arabes. Les

« musulmans ne manqueraient pas de citer « les quatre distiques de Hafiz, où la même « maxime se trouve développée sous des « images bizarres, mais ingénieuses : *Ap-« prends de la coquille des mers de l'Orient à « aimer ton ennemi, et à remplir de perles la « main tendue pour te nuire. Ne sois pas moins « généreux que le dur rocher; fais resplendir « de pierres précieuses le bras qui déchire tes « flancs. Vois-tu cet arbre assailli d'un nuage « de cailloux? il ne laisse tomber sur ceux qui « les lancent que des fruits délicieux ou des « fleurs parfumées. La voix de la nature entière « nous crie : L'homme sera-t-il le seul à refuser « de guérir la main qui s'est blessée en le frap-« pant, de bénir celui qui l'outrage ?* » *

* Ce mot *bénir* est susceptible de recevoir deux sens. Il doit signifier *faire plus que pardonner*, *appeler sur ses ennemis les lumières et la faveur du ciel;* s'il signifiait *s'humilier*, *rendre grâces*, il renfermerait un précepte absurde et funeste à la société. En disant à l'homme de rendre le bien pour le mal, on lui inspire l'élévation d'âme, source de toutes les vertus ; en lui prêchant l'abnégation de soi-même, on produit l'effet opposé. Trop souvent les moralistes ont dépassé le but qu'ils voulaient atteindre : mais les maximes qu'ils ont débitées alors, ne peuvent être sérieusement répétées que par quelques moines mendians, hébétés au profit de leur ordre. Socrate pardonne à ses accusateurs, et Jésus prie pour ses bourreaux :

Si telles sont nos obligations, quels devoirs n'avons-nous pas à remplir envers les hommes qui s'empressèrent de nous être utiles, de prévenir nos dangers ou de réparer nos malheurs? Cherchons sans cesse à nous acquitter, et ne croyons jamais avoir atteint le but de nos efforts; la reconnaissance prolonge le plaisir que le bienfait a causé.

L'indulgence et le desir d'obliger, voilà les deux premiers moyens de nous concilier l'affection de nos semblables. Une vertu qui commande au moins leur estime, c'est la loyauté. Non-seulement un homme loyal est fidèle à ses engagemens, et nulle promesse n'est légère pour lui; mais la droiture se fait sentir dans toutes ses actions, la franchise dans tous ses discours. S'il commet des fautes, prompt à les reconnaître, il les avoue sans faste, et ne songe pas plus à les exagérer qu'à les affaiblir. Dans les intérêts qui lui sont communs avec d'autres personnes, il décide pour la justice, et ne croit jamais se nuire en prononçant ainsi; le premier des

ils ne s'humilient pas devant eux, ils ne les bénissent pas, dans le sens abject qu'on peut donner à ce mot.

biens étant à ses yeux l'estime de soi-même. Sans me rendre de service positif, il m'oblige; il me procure un des plaisirs les plus vifs que je puisse goûter, celui de contempler un noble caractère.

Parmi les vertus qui doivent attirer la bienveillance, donnons à la modestie un rang éminent. L'homme simple et modeste vit ignoré, jusqu'au moment où des circonstances, qu'il ne prévoyait pas, révèlent ses qualités estimables, ses actions généreuses: on l'a comparé souvent à ces fleurs qui, nées sur d'humbles tiges, échappent à la vue, et que leur parfum seul fait découvrir. L'orgueil attire promptement les regards; mais qui fait toujours son éloge dispense de le louer jamais. Un jour l'homme modeste, sortant de son obscurité passagère, obtiendra ces douces louanges que le cœur prodigue sans effort. Sa supériorité, loin d'être importune, paraîtra séduisante: la modestie donne aux talens, aux vertus, un charme pareil à celui que la pudeur ajoute à la beauté.

Ne portons dans le monde ni curiosité ni indiscrétion. La curiosité est le défaut d'un petit esprit qui, ne sachant pas s'occuper, a

besoin de s'amuser des occupations des autres. Relative à des objets minutieux, elle est ridicule; dans les affaires importantes, elle devient odieuse. Ne cherchons à connaître que les débats et les chagrins qu'il est en notre pouvoir d'apaiser.

Une qualité si précieuse qu'à mes yeux elle devient une vertu, c'est la douce et constante égalité d'humeur. Elle exige non-seulement une âme pure, mais encore une force d'esprit qui résiste aux contrariétés légères qu'excite chaque jour une multitude d'objets. Quel attrait elle donne à la société de l'homme qui la possède! Comment ne pas chérir celui qu'on est certain de trouver toujours avec la sérénité sur le front, et le sourire sur les lèvres.

Mais, si je m'abusais, si je traçais une vaine théorie! Qu'un de nos brillans observateurs parcoure ce chapitre, il me dira : « Vous ressemblez à ces philosophes qui créent des plans de république, sans considérer les passions des hommes ni l'état de la société; mille fois plus déraisonnables que les romanciers qui, du moins, ne donnent leurs rêves que pour des rêves. Quelle pitié vos

maximes sur l'indulgence exciteraient dans le monde! Soyons habiles à saisir les défauts, à juger les faiblesses des hommes, afin de subjuguer ceux qui peuvent nous servir, et de livrer au ridicule ceux qui ne peuvent que nous amuser. Exprimez le desir d'obliger, prononcez avec grâce des phrases sentimentales, faites des dupes, et gardez-vous de le devenir en pratiquant vos maximes : le crédit n'est pas un revenu, c'est une somme qui s'épuise à mesure qu'on la dépense. Faut-il être modeste, lorsque tant d'exemples prouvent que les talens sont peu de chose, si l'on n'y joint l'heureux talent de les faire valoir? L'homme qui parle de lui-même avec modestie est cru sur sa parole; et, quand je cherche les causes de l'admiration qu'obtiennent certains personnages, je n'en trouve pas d'autres que la longue obstination et l'intrépidité qu'ils ont mises à se louer eux-mêmes. Il en est des éloges qu'on se donne ainsi que des calomnies qu'on essuie, quelques traces en restent toujours. Enfin, l'opinion seule rend nos qualités estimables; et celui qui, pour réussir, s'obstinerait à cultiver les fades vertus que vous célébrez, serait aussi

ridicule que s'il paraissait dans le monde avec le costume qu'on portait au siècle de Henri. »

Peut-être de tels principes conduisent-ils au but vers lequel se dirigent la plupart des hommes : que m'importe? ils éloignent du mien. Si l'intérêt que nous inspirent nos semblables, si quelques vertus ne peuvent nous garantir de leur injustice, dédaignons l'opinion; et, laissant le vulgaire, ne lui permettons pas de troubler notre bonheur. Parmi les biens essentiels, j'ai compté l'attachement de quelques personnes, mais non l'affection des hommes.

CHAPITRE XI.

DU MARIAGE.

Puisqu'on ne peut s'assurer de l'affection, ni même de la justice des hommes, il faut, au milieu de ce monde vulgaire, parvenir à se créer un monde au gré de sa raison. Oublions, dans une douce retraite, les chimères que la foule poursuit; et si les hommes s'en étonnent, que leurs murmures soient pour nous ce que le bruit lointain des flots est pour le voyageur, quand sous l'abri du toit hospitalier il n'a plus à redouter l'orage.

C'est d'une famille que doit se composer d'abord le nouvel univers. Une femme est le meilleur ami que nous destine la nature; celui-

là reste, quand la fortune a dispersé tous les autres. Combien d'hommes, rappelés à l'espérance par le dévoûment d'une compagne vertueuse, ont dit avec effusion : Je n'ai rien perdu, puisque ton cœur me reste. Mes revers me détrompent de vaines illusions ; je les bénis : ils m'ont ramené vers toi, et m'ont fait connaître tout ton amour. Mais, si nous voulons que l'héroïsme d'une femme brille de l'éclat le plus pur, supposons son époux au dernier degré du malheur; supposons-le coupable, rejeté de la société; le repentir n'a pu voiler ses fautes. Seule, elle ne l'accuse point, et lui prodigue des consolations. Embrassant des devoirs aussi grands que ses revers, elle va partager la captivité ou l'exil de celui qui l'a privée du bonheur : il trouve encore, sur le sein de l'innocence, un refuge où ses remords s'apaisent; comme autrefois les proscrits trouvaient au pied des autels un asile contre la fureur des hommes.

Le mariage est en général un moyen d'accroître son crédit, sa fortune, et d'assurer ses succès dans le monde : qu'il soit pour nous un moyen de vivre heureux loin du monde.

Je voudrais que, jeune encore, on eût as-

sez de raison et d'expérience pour choisir la femme dont un jour on deviendra l'époux. Je voudrais qu'épris de ses qualités naissantes, desirant son bonheur, obtenant sa tendresse, on se plût à l'élever soi-même.

Son jeune caractère appelle vos premiers soins. La femme, en naissant, reçoit d'heureux dons qui souvent tempèrent nos défauts. Elle corrige notre sévérité par sa douceur, notre impétuosité par sa patience, notre orgueil par sa modestie, quelquefois par sa légèreté. Ses grâces nous éloignent de la triste pédanterie, et ses exemples touchans nous rappellent aux vertus paisibles et douces. Il suffit, pour former le caractère d'une femme, de développer en elle les qualités qu'elle doit à la nature; et pour toujours on lui rend chères ces qualités aimables, si l'on réussit à lui faire considérer des mêmes yeux que soi les plaisirs du monde, leurs dangers et leur charme éphémère.

Cultivez la raison plus que l'esprit de votre jeune élève. Elle doit un jour, modeste, aimable et respectée, gouverner sa maison, diriger sa famille; que les romans et la métaphysique ne rendent pas à ses yeux de tels

soins importuns et vulgaires *. Ils ne peuvent exiger tous les instans. Quelques heures s'écoulent dans des réunions peu nombreuses qu'animent la gaîté, l'amitié, la franchise et les plaisirs inexplicables qui naissent du plaisir d'être ensemble. Il est aussi des amusemens frivoles que les femmes ne doivent point négliger. J'aime à les voir quelques momens occupées d'une toilette élégante et simple, essayer ce goût enchanteur qui sert à développer leurs grâces, et pour ainsi dire, à varier leur beauté. Enfin, les talens agréables multiplient pour elles les moyens d'échapper toujours à l'ennui; mais elles sortent d'une bibliothèque avec du pédantisme sans instruction et de la coquetterie sans amabilité. Je ne douterais point des forces de leur esprit, que je leur dirais encore : Préférez les grâces à la science; pour ceindre les lauriers, il faut quitter la couronne de roses.

* Une question moins ridicule que ne le croirait une académie, serait celle de savoir si une femme qui fait des livres peut être une honnête femme. Je soutiendrais l'affirmative, et j'aurais un ou deux exemples à citer en faveur de mon opinion. Ce qu'on ne peut révoquer en doute, c'est que les femmes les plus faciles à séduire sont les dévotes, après les femmes philosophes.

Quand deux époux, unis par la tendresse, ont un bon cœur et des goûts simples, tout leur présage un riant avenir. Qu'ils vivent loin du monde, qu'ils existent pour eux, qu'ils cachent leur bonheur, et leur vie sera le plus heureux des songes.

C'est peut-être de votre mariage que vous parlez, m'a-t-on dit; mais vous ne peignez point le mariage. Tandis que vous placez le bonheur dans la maison, les peines au-dehors, que de gens trouvent chez eux des ennuis sans fin, et ne saisissent des plaisirs qu'en fuyant leur demeure! *Il y a peu de femmes si parfaites*, dit La Bruyère, *qu'elles empêchent un mari de se repentir, du moins une fois le jour, d'avoir une femme, ou de trouver heureux celui qui n'en a point.*

Cette phrase ne renferme pas une observation, c'est une épigramme. Les bons ménages sont moins rares qu'on ne se l'imagine, en considérant un cercle d'individus, ridiculement appelé le monde. Ensuite, il serait injuste de compter parmi les unions malheureuses toutes celles qui ne sont pas exemptes d'orages passagers. Non-seulement la félicité parfaite est chimérique, mais on

rencontre des gens qui s'ennuieraient d'un calme absolu, et qui pensent qu'un peu de contrariété met de la variété dans la vie. Je ne me soucierais nullement de leur existence; mais il est des manières d'être singulières qui, sans donner le bonheur, procurent des plaisirs. Enfin, le nombre des mariages malheureux serait immense, que pourrait-on en conclure? Les hommes ayant pris une route opposée à la mienne, il ne faudrait s'étonner que s'ils arrivaient au but dont j'essaie de peindre les charmes.

L'intérêt décide la plupart des parens; et, ce qui doit révolter davantage encore, des jeunes gens savent aussi calculer. Quand un homme se marie par spéculation, s'il voit sa fortune s'accroître ou son rang s'élever, quelque désordre qui naisse dans sa maison, il est plus heureux encore qu'il ne le méritait. Nos mariages d'inclination garantissent aussi peu le bonheur que nos mariages d'intérêt. Je suis d'avis de n'épouser une femme qu'après avoir obtenu sa tendresse; car il serait douteux que l'amour lui fût inspiré par son mari, et il est hors de doute qu'un sentiment si naturel ne res-

terait pas toujours étranger à son cœur. Mais l'amour, tel qu'il passe des romans dans les mœurs du jeune âge, est une fièvre funeste. Des enfans ne se croient amoureux que lorsqu'ils sont en délire ; ils s'imaginent que la vie doit être une extase perpétuelle, et les songes des amans gâtent la réalité pour les époux. J'ai supposé l'homme plus âgé que la femme à laquelle il veut unir sa destinée, je l'ai supposé formant le caractère de sa jeune compagne, et pour ainsi dire, l'élevant lui-même ; alors un mélange de raison et d'amour leur assure, autant qu'il est possible, un heureux avenir.

L'infidélité des hommes est une cause fréquente de la désunion des époux. En voyant combien peu de maris sont fidèles, on est tenté de croire que le seul parti qu'il y aurait à prendre serait de prémunir les femmes contre la jalousie, et de leur persuader que nos plaisirs n'excèdent jamais nos droits ; mais je laisse à penser quelle morale leur donneraient de pareilles leçons. On a très bien prouvé que leur fidélité est plus importante que la nôtre : je ne répéterai point les vérités dites éloquemment à ce sujet ; je

ferai plutôt observer qu'on n'a pas assez montré le danger de l'infidélité des hommes. C'est celle qui reste le moins ignorée. En général, un bandeau couvre les yeux des maris trompés; ils vivent en repos, protégés par leur vanité ou par leur bonhomie. Les femmes, au contraire, sont ingénieuses à se tourmenter; elles saisissent des détails qui semblent fugitifs; et si l'on ajoute que nous mettons moins d'intérêt, ou moins d'adresse à cacher nos actions, on jugera que notre conduite est facilement dévoilée. Ne nous abusons pas sur l'influence de nos torts. Les femmes s'obstinent à croire notre infidélité aussi coupable que la leur. Elles jugent avec leur cœur plus qu'avec leur raison; et, comme il est un point où les délits se confondent et n'admettent pas de degrés entre eux, elles croient la violation de notre engagement équivalente à celle dont les suites sont cependant plus graves. Toutes n'emploient pas une vengeance aisée : elles se vengent, au moins, par leurs reproches, leurs plaintes, leur tristesse; et le bonheur s'enfuit.

Une autre cause de désunion est l'humeur

altière de quelques femmes : il en est de trop persuadées que la fidélité renferme tous leurs devoirs. Plus d'un homme tourmenté chaque jour par un être impérieux et bizarre, se sent près quelquefois d'envier le sort du mari bénin qu'endorment doucement de trompeuses caresses. De même qu'il ne suffit point, pour être un honnête homme, d'éviter les délits, on devrait réserver le nom d'honnêtes femmes à celles qui non-seulement sont chastes, mais qui savent encore, par des soins attentifs, répandre le bonheur autour d'elles.

J'ai pensé, d'abord, que l'humeur des femmes acariâtres était produite par la contrainte que nos lois sur la fidélité leur imposent. Je me trompais : plusieurs sont acariâtres et coquettes. S'il faut mépriser l'homme qui, plein d'amabilité chez les autres, devient maussade ou brusque chez lui, quel sentiment doit exciter la femme qui tyrannise impitoyablement un trop faible mari, et qui, charmante dans le monde, prodigue aux étrangers son enjouement et ses grâces ?

Je puis affirmer que des hommes, très sensés sur tout autre sujet, sont convaincus

que les Orientaux ont établi dans leurs maisons la seule police raisonnable. J'ai douté long-temps qu'une pareille idée fût sérieuse. Quand l'esclavage existe dans la famille, il existe aussi dans l'état. Le despote qui fait trembler ses femmes ne prendra pas d'autres habitudes avec des êtres moins dignes de l'intéresser. Les chaînes s'étendent de proche en proche, et le despotisme domestique enfante le despotisme politique. Mais des dangers non moins réels menacent la société, aux époques de galanterie et de mollesse, où l'opinion s'égare, et nous prescrit la soumission envers les femmes.

L'homme doit exercer l'autorité, et la femme doit obtenir sur lui de l'influence. Eclaircissons ces idées qui peuvent paraître contradictoires ou du moins obscures. La force de l'homme, son aptitude à la contention d'esprit, indiquent assez que la nature lui destine l'autorité. Pour l'en déposséder, il faudrait que l'être faible apprît à se livrer aux méditations politiques, à vaincre les fatigues, à manier des armes, et condamnât l'être fort aux soins paisibles du ménage. Il faudrait, en un mot, que la

femme devînt homme; ce qui démontre à quel sexe appartient le pouvoir.

Mais je vois les défauts de l'homme naître, en général, de l'abus de la force; et près de lui, je vois sa compagne douée de qualités qui peuvent tempérer ces défauts. Je desire qu'elle les adoucisse; et les moyens qu'elle a reçus pour y parvenir annoncent que telle est réellement sa destination. Pour nous captiver, la femme a ses charmes, son caractère, mélange heureux de sensibilité, de courage et de légèreté, enfin, son adresse qu'elle doit à la nature même, et qu'excite la réserve constante que l'éducation lui impose. Ainsi, les imperfections et les qualités des deux sexes concourent à les rapprocher; ainsi, pour leur bonheur mutuel, l'homme doit avoir l'autorité, et la femme doit exercer sur lui de l'influence.

Quand la femme ordonne, je cesse d'apercevoir deux époux; je vois un esclave ridicule et un tyran plus ridicule encore. Vainement supposerait-on ses ordres conformes à la sagesse, à la justice; ils sont absurdes, par cela même qu'ils sont des ordres. Les vertus que l'homme peut devoir à

sa compagne ont du rapport avec l'amour, qui veut être inspiré et qui fuit la contrainte. Dans une seule circonstance, la femme s'honore en prenant l'autorité. C'est celle où des revers désolent, accablent son époux. Il n'est plus son appui, elle devient le sien; mais, soit qu'elle réveille en lui l'espérance, soit qu'elle le fasse rougir de recevoir l'exemple du courage, elle doit aspirer toujours à lui rendre le rang d'où le malheur l'a fait descendre.

Une vérité peu contestable, c'est que souvent les époux s'aiment plus qu'ils ne le croient. S'ils paraissent indifférens ou près de se haïr, qu'un d'eux soit atteint d'une maladie grave, l'autre se livre à des alarmes sincères : l'habitude lui ferait regretter même les peines auxquelles il est accoutumé. Quand des époux commencent à se plaindre de leur sort, je conseillerais à chacun d'eux, au lieu de vouloir corriger l'autre, de lui donner l'exemple, et d'acquérir d'abord l'indulgence. Le mari peut n'être coupable que d'une erreur passagère, il peut se trouver infidèle sans être inconstant; et quel tort pour celle qui l'accuse, si les soupçons

étaient faux, si, tourmentée par des chimères, elle seule troublait la paix du ménage? La femme peut avoir une humeur inégale, sans mériter moins d'être chérie. La santé des femmes est faible; son influence sur leur caractère est sensible; leurs torts peuvent être indépendans de leur volonté. Oh! que deux époux, avant de renoncer au bonheur qu'ils avaient espéré et qu'ils s'étaient promis, épuisent tous leurs soins pour le réaliser, pour le fixer près d'eux! Le bonheur le plus pur est celui de deux êtres qu'unissent l'estime et l'amour. Quel tableau touchant présentent ces lignes! « J'ai vu, « pendant mon séjour en Angleterre, un « homme du plus rare mérite, uni depuis « vingt-cinq ans à une femme digne de lui. « Un jour, en nous promenant ensemble, « nous rencontrâmes ce qu'on appelle en « anglais des *gypsies*, des bohémiens, errant « souvent au milieu des bois, dans la situa- « tion la plus déplorable; je les plaignais de « réunir ainsi tous les maux physiques de la « nature. *Eh bien*, me dit alors M. L., *si*, « *pour passer ma vie avec elle, il avait fallu* « *me résigner à cet état, j'aurais mendié depuis*

« *trente ans, et nous aurions encore été bien*
« *heureux.* — *Ah ! oui,* s'écria sa femme, *nous*
« *aurions encore été les plus heureux des êtres !* »*

* *De l'Influence des passions*, par madame de Staël.

CHAPITRE XII.

DES ENFANS.

Un des beaux jours, et peut-être le plus beau de la vie, est celui où la naissance d'un enfant ouvre notre âme à des émotions qu'elle ignorait encore. Cependant, que de tourmens vont suivre cette époque! Pourrais-je peindre l'attention inquiète qu'on porte sur ses enfans, les angoisses qu'excitent leurs souffrances, l'anéantissement où l'on est plongé quand on craint de les perdre? Les alarmes ne finissent pas avec leur premier âge; il en est pour tous les instans, et c'est jusqu'au dernier soupir qu'on veille d'inquiétude, occupé de leur sort.

La satisfaction qu'ils procurent est bien vive, puisqu'elle surpasse tant de peines!

Nous n'avons pas besoin, pour les aimer, de songer qu'ils répondront à nos soins, qu'ils nous les rendront un jour; s'il est dans le cœur de l'homme un sentiment désintéressé, c'est l'amour paternel. Notre tendresse pour nos enfans est indépendante de la réflexion; nous les aimons, parce qu'ils sont nos enfans : leur existence fait partie de la nôtre, ou c'est plus que la nôtre. Le bonheur qu'on leur doit résulte de tout ce qui leur est utile, de tout ce qui les intéresse; il naît de leur santé, de leur gaîté, de leurs amusemens; on leur sait gré de leurs plaisirs.

Le but qu'il faut se proposer, en les élevant, est de leur apprendre à jouir sagement des jours qui leur seront accordés. Montaigne a vanté l'influence de la douceur sur l'esprit et sur les mœurs de la jeunesse; il empruntait au bon Plutarque une partie de ses idées qui, reproduites par Jean-Jacques, ont enfin opéré dans l'éducation un changement heureux. Que j'aime à trouver ainsi les mêmes idées énoncées, répétées, dans différens siècles, par des hommes pleins de lumières! C'est surtout une si noble per-

sévérance qui doit rendre probable quelque amélioration dans les destinées humaines.

Mais à peine un changement est-il obtenu, que des esprits superficiels ou chagrins voient seulement les inconvéniens qui l'accompagnent, et voudraient, au lieu de les corriger, retourner au point d'où l'on est parti. Quelques personnes regrettent la sévérité de l'ancienne éducation, et s'imaginent qu'il est sage de faire éprouver aux enfans des contrariétés, des ennuis, afin, disent-elles, de les accoutumer aux peines de la vie. Trouveraient-elles utile de se donner des contusions, pour se préparer à souffrir celles qu'on recevra par maladresse? Il est avantageux, dit-on, de placer l'apprentissage des douleurs à l'époque où les chagrins sont légers. Cette phrase, ainsi que beaucoup d'autres, offre un mélange de vérité et d'erreur. Les peines de l'enfance nous semblent faciles à supporter; elles sont loin de nous, et nous n'avons plus à les craindre: mais l'enfant qui passe une année sous la férule d'un maître sévère, est aussi malheureux qu'un homme privé pendant un an de sa liberté; encore ce dernier est-il moins à

plaindre, puisqu'il doit trouver des forces dans sa raison et dans son caractère. Imprudens ! vous voulez que des êtres, dont le sort est dans vos mains, sacrifient le présent à l'incertain avenir ! Dépendra-t-il de vous de leur rendre ce que vous leur ôtez ? L'instant où vous les éloignez du bonheur est peut-être le seul où ils devaient en jouir. Ah ! dans le malheur affreux d'être privé de ses enfans, s'il est une consolation, c'est de pouvoir se dire : Du moins, j'ai su les rendre heureux, pendant le peu de jours qu'ils m'ont été confiés !

Il n'appartient qu'à la nature de leur envoyer des peines ; notre tâche est de leur apprendre à les adoucir. Je vois avec intérêt un enfant regretter le jouet qu'il a brisé, ou pleurer l'oiseau qu'il élevait : la nature lui fait essayer ainsi la douleur, et le prépare à supporter un jour des pertes plus amères. Sachons la seconder avec prudence. Pour consoler cet enfant, ne nous empressons pas de changer le cours de ses idées fugitives, et d'effacer un chagrin par un plaisir. Il faut que son courage, que sa jeune raison s'exercent. Partageons d'abord ses regrets,

faisons-lui sentir ensuite l'inutilité des larmes; accoutumons-le à ne point lutter quand les efforts seraient vains; et formons-le à porter sans murmure le joug de la nécessité.*

* Notre éducation, toute dirigée vers l'ambition, produit un effet contraire. Un changement dans ses principes supposant un changement général dans nos idées, on ne doit de long-temps espérer que la raison dépassera les bornes de quelques éducations particulières; encore est-il bien peu d'hommes qui réfléchissent mûrement sur ce sujet, le plus important de tous. J'entends citer l'Emile comme un livre éloquent. C'est un admirable traité d'éducation! Demandera-t-on s'il faut en adopter tous les principes? Question niaise; je ne connais aucun ouvrage dont tous les principes doivent être suivis. Mais c'est un des traités où l'on peut recueillir le plus abondamment des idées utiles dans la pratique de l'éducation. Sur cent personnes qui d'un ton tranchant décident le contraire, quatre-vingt-dix-neuf n'ont pas lu l'Emile.

Je ne suis point un aveugle enthousiaste de Jean-Jacques. La liste de ses erreurs serait longue, depuis ses pernicieux conseils sur quelques points d'éducation physique, jusqu'à ses idées fausses sur les républiques de l'antiquité; mais les gens de bien lui devraient un hommage, alors même qu'il n'eût rendu d'autre service que celui d'offrir aux écrivains le modèle de la plus noble indépendance. Jean-Jacques blessa tous les partis, et tous sont d'accord dès qu'il s'agit de l'attaquer. L'hypocrisie ne parle de lui qu'avec horreur, et l'incrédulité le juge avec dédain. Il est à remarquer que son nom fut prononcé trois fois aux écoles normales, et que trois fois ce fut pour l'injurier. Dévoué à la vérité seule, et seul contre tous, il combattit, avec la même inflexibilité, ceux qui se disaient dévots, et ceux qui se disaient philoso-

Loin de confondre la faiblesse avec la douceur, j'improuve toutes les familiarités nuisibles à la subordination. Le tutoiement, que la mode a fait généralement adopter, introduit entre les pères et les enfans une égalité ridicule. Je vois avec douleur les progrès d'un luxe dangereux. Les cadeaux, les parures qui eussent fait autrefois le bonheur de dix enfans, suffisent à peine pour contenter les fantaisies d'un seul; et les folles complaisances des pères préparent aux maris une tâche difficile à remplir. Ne désapprenons point aux enfans à trouver eux-mêmes des plaisirs : leur âge les fait naître; et pour qu'ils les saisissent, c'est assez que nous brisions leurs chaînes.

Il est pour eux deux sources de tourmens : l'une est la politesse. Nous voulons qu'ils soient de petits personnages, nous les astreignons à recevoir d'ennuyeux compli-

phes. Vous qui, dans la noble simplicité de votre âme, croyez encore que les mots vérité et vertu ont un sens, restez libres, francs, désintéressés; professez pour les divers partis un mépris égal, et vouez une éternelle vénération à l'homme qui fut assez courageux pour dire : *Osez confesser Dieu chez les philosophes, osez prêcher l'humanité aux intolérans !*

mens, à répéter d'insignifiantes formules; ainsi la politesse, destinée à rendre la vie plus douce, commence par la tourmenter. Il semble que faire la révérence soit un art tellement difficile, qu'on l'ignorerait toujours, en ne l'étudiant pas dès l'enfance. Mais, ensuite, se flatte-t-on d'apprendre aux enfans à parler avec politesse, sans leur enseigner à mentir? On traite alors le mensonge de bagatelle : eh bien! si l'on voulait préparer ses élèves à devenir flatteurs et fourbes, je demande quelle méthode on emploierait.

Le travail est l'autre source de peines. L'extrême curiosité des enfans annonce leur désir de s'instruire; mais, au lieu d'en profiter, on l'étouffe. On rend l'étude ennuyeuse, et l'on dit : l'étude ennuie la jeunesse.

Lorsqu'un père est assez éclairé pour élever lui-même ses enfans, la plus sage méthode qu'il puisse employer est d'éloigner d'eux les rudimens, les dictionnaires, la contrainte, et de leur donner la première instruction en conversant avec eux. Alors, les idées que l'instituteur présente sont à la portée de son élève; il l'exerce à observer,

et l'accoutume à réfléchir ; il offre les sciences sous des rapports intéressans, il inspire l'ardeur de s'instruire ; et, de tous les résultats que l'enseignement peut avoir, c'est là le plus utile. A quinze ans, un jeune homme élevé d'après cette méthode, connaîtrait plus de vérités, aurait moins d'erreurs que la plupart des jeunes gens de son âge ; on le distinguerait à son desir de cultiver des sciences qui, loin d'avoir jamais fait naître sa tristesse, auraient éveillé pour lui chaque jour de nouvelles idées et de nouveaux plaisirs. Je serais peu surpris toutefois d'entendre les graves admirateurs de la routine affirmer qu'une telle méthode ne formerait que des hommes superficiels. Doctes panégyristes de nos écoles, cette méthode était celle des Grecs. Puisqu'ils ignoraient l'art de rendre l'étude ennuyeuse, afin de répandre ensuite les bienfaits de la contrainte, sans doute leurs philosophes n'étaient que des raisonneurs vulgaires, sans doute leurs poètes et leurs artistes n'ont produit que d'informes essais ? *

* Si l'on demande à quelle époque je placerais l'étude du

Au surplus, cette partie de l'éducation est d'une légère importance près des deux autres, qui doivent donner à l'élève une santé robuste, une âme forte. Honteux et tyrannique empire de l'opinion ! elle a plus de puissance que l'amour paternel. Au lieu d'enseigner gravement à son fils les futiles moyens de briller dans le monde, qu'un père ose lui dire : Echappe à la folie commune et sois heureux ! Oblige ceux de tes semblables dont tu pourras adoucir les peines, offre à tous l'exemple des bonnes mœurs, et ne t'impose aucun autre devoir. Libre de soins intéressés et de soucis ambitieux, ne forme chaque soir que les projets nécessaires pour jouir encore d'un heureux lendemain. Vois s'écouler ainsi tes paisibles

latin, à l'époque, répondrai je, où l'élève peut en apprécier l'utilité ; et l'on éviterait ainsi des inconvéniens assez graves : 1° Celui de perdre beaucoup de temps pour apprendre une langue qu'il faut étudier de nouveau, après en avoir été fatigué pendant plusieurs années dans son enfance ; 2° Celui de s'occuper très jeune d'un genre de travail tellement aride, quand on n'en voit pas les avantages, qu'il étouffe le desir de s'instruire ; 3° Celui de commencer par une étude qui, ne mettant que des mots dans la tête d'un enfant, est la moins propre à développer son intelligence.

journées, arrive doucement à leur terme, et qu'au dernier moment tu puisses dire : Je n'ai connu que les douleurs dont il était impossible à la sagesse de repousser l'atteinte. O pouvoir des préjugés! pour donner de tels conseils à son fils, il faudrait, dans notre siècle, un courage héroïque.

Mais l'ingratitude si générale, dont se plaignent les pères, n'est-elle point le fruit amer de leurs propres leçons ? Vos fils vous abandonnent, ils livrent à des mains mercenaires votre importune caducité : dans leur jeunesse, vous avez ri de leur insouciance pour la fortune, et vous vantiez alors l'ambition qui les emporte aujourd'hui loin de vous. Puisque l'objet de tous vos soins fut de leur enseigner à briller, n'attendez de leur vanité que de pompeuses funérailles.

J'admire la sagesse infinie, en voyant l'amour paternel plus inquiet et plus tendre que l'amour filial; l'intensité des affections devait se proportionner aux besoins des êtres qui les excitent. Mais l'ingratitude n'est point dans la nature, et d'autres institutions produiraient d'autres mœurs. En élevant nos enfans avec soin, en leur inspirant la mo-

dération des desirs, la crainte de l'éclat et du bruit, nous les rendrons heureux; et peut-être viendront-ils adoucir nos derniers instans, comme nous aurons embelli leurs premiers jours.

CHAPITRE XIII.

DE L'AMITIÉ.

Unissons à la famille quelques personnes dont les mœurs soient aimables et les goûts simples; et nous aurons achevé de peupler notre univers. S'il est rare de trouver des amis, il est presque aussi rare qu'on en cherche réellement. Je vois l'intérêt ou le plaisir rompre des nœuds légers, formés pour un seul jour; et j'entends accuser l'amitié qui cependant leur était étrangère !

On aime son ami sans intérêt vulgaire, on l'aime pour en être aimé; il fait partie de notre famille : un ami est un frère que nous avons choisi.

Qu'il devient précieux dans ces jours difficiles où l'on affligerait inutilement sa femme, ses enfans, en leur ouvrant son âme! On

lui confie ses craintes; et tandis qu'on s'efforce avec lui d'éloigner les périls qui menacent d'accabler la famille, elle repose dans une douce sécurité.

On ne fait que des échanges avantageux avec un être qu'on aime et dont on est aimé. S'il souffre, on partage ses peines; mais la douleur qu'on ressent est adoucie par la certitude d'alléger la sienne, et par cette émotion qui naît dans notre âme aussitôt que nous remplissons un devoir. Lorsqu'à son tour, on éprouve un revers, au lieu de se trouver seul avec le malheur, on reçoit des consolations si tendres, si touchantes, qu'on cesse d'accuser le sort, pour bénir l'amitié.

Mais ne voyons d'un sentiment si pur, que ses plaisirs les plus simples, ces entretiens de deux hommes qui sont unis par les mêmes opinions, par les mêmes desirs, qui tous deux ont cultivé les lettres, les arts et la sagesse. Avec quelle rapidité les instans disparaissent dans ces entretiens pleins de charmes! Les heures consacrées à l'étude sont moins douces, et peut-être moins instructives.

Un ami est, pour ainsi dire, d'une autre nature que le reste des hommes. Ceux-ci nous dissimulent nos défauts, ou nous en font apercevoir avec malignité : un ami nous en parle sans nous blesser ; il nous reproche nos fautes, et dans le monde, il sait les excuser.

On ne sent à quel point un ami peut être cher qu'après avoir été long-temps le compagnon fidèle de sa bonne et de sa mauvaise fortune. Que d'émotions on éprouve en se livrant au souvenir des périls communs, si l'on a traversé avec lui les orages d'une longue révolution! Ce n'est jamais sans attendrissement qu'on se dit : Nous avions mêmes pensées, et mêmes espérances; tel évènement nous pénétra de joie, tel autre nous fit gémir. Unissant nos efforts, un jour nous parvînmes à sauver un infortuné; il nous pressa tous deux ensemble dans ses bras. Bientôt des dangers nous menacèrent : il fallut fuir, le sort nous sépara, mais nous étions toujours présens l'un à l'autre. Il craignait pour moi, je craignais pour lui. Je lisais encore dans son âme, je disais : Telle frayeur l'agite, il forme tel projet, il

conçoit telle espérance. Enfin, nos peines ont disparu, et combien le repos a de charmes! nous le goûtons ensemble.

C'est une absurdité puérile que de s'enorgueillir de la réputation d'un homme à qui l'on est uni par les liens du sang; mais on peut être fier des rares qualités de son ami. Les nœuds qu'il a formés ne sont point l'ouvrage du hasard; et puisqu'on a mérité son estime, on lui ressemble au moins par les qualités du cœur.

Je prends une haute opinion de l'homme à qui j'entends exagérer ou les talens ou les vertus de ses amis. Il possède les qualités dont il parle, puisqu'il a besoin de les supposer à ceux qu'il aime.

Noble et pur sentiment, l'amitié eut ses paisibles héros. Des noms que célébrait la Grèce antique s'offrent à la mémoire; mais, dans nos temps modernes, il est encore des amis dont le souvenir peut-être sera cher à la postérité. Tous les hommes qui connurent Dubreuil et Pechméja, parlent avec respect de leur tendresse mutuelle. On demandait à Pechméja quelle était sa fortune. Aussi bon, aussi simple que La Fontaine,

il répondit : *Je n'ai que douze cents livres, mais Dubreuil est riche.* Celui-ci, peu de jours avant de mourir, lui disait : *Pourquoi laisse-t-on entrer tant de personnes dans ma chambre? Ma maladie est contagieuse, il ne devrait y avoir ici que toi.* C'est ainsi qu'ils étaient unis, et savaient peu se distinguer l'un de l'autre.

En révérant l'amitié, ne craignons point d'assigner le rang qu'elle doit occuper dans nos cœurs. Une femme est la véritable compagne de notre destinée, et l'amitié ne doit être que l'auxiliaire de l'amour. *

Je pense même que les moralistes ont voulu rendre trop exclusif un sentiment paisible, une passion douce, la seule qui soit exempte d'orages. Je sais combien nos

* L'affectation de sensibilité me choque plus dans les auteurs qui parlent d'amitié que dans ceux qui parlent d'amour. Les premiers ont moins d'excuses. Sterne dit dans un sermon : « J'ai besoin d'un ami, d'un compagnon de voyage, quand « ce ne serait que pour lui montrer combien nos ombres « grandissent à mesure que le soleil baisse, quand ce ne se« rait que pour lui dire : Oh ! comme la face de la nature est « fraîche et colorée ! combien les fleurs des champs sont « belles ! combien les fruits des arbres sont délicieux ! » Quelles puérilités, quelles niaiseries sentimentales !

affections, en se multipliant, s'affaiblissent, et je goûte cette pensée d'un vieil auteur : *La nature d'amour est telle que des gros fleuves qui portent de grosses charges ; s'ils sont divisés n'en portent plus* *. Toutefois on ne profane point le nom d'ami, en le donnant à plusieurs hommes, s'ils inspirent une haute estime, un tendre intérêt, si l'on ressent toutes leurs peines, tous leurs plaisirs **, et si l'on est capable de dévoûment envers eux.

Un sentiment plein de délices est l'amitié inspirée par une femme. On a demandé s'il peut exister, ou du moins s'il peut être toujours pur ? Oui, quand le trouble de la jeunesse n'agite plus notre âme. On goûte alors un sentiment d'autant plus enchanteur que la différence des sexes, qu'on ne peut entièrement oublier, rend l'amitié plus tendre, lui donne quelque chose de touchant

* Charron.

** Il est pour bien des gens moins difficile de partager les peines que les plaisirs de ceux avec lesquels ils sont liés. Tel n'avait point abandonné dans le malheur un autre homme, qui, le voyant tout-à-coup dans la prospérité, murmure et le regarde avec un œil d'envie.

et de vague, et, pour ainsi dire, un charme idéal.

Oh! pourquoi l'amour et l'amitié peuvent-ils cesser d'exister? Pourquoi ne sont-ils pas éternels dans tous les cœurs? Si l'on est cruellement trompé dans ses affections, le plus sûr moyen d'adoucir ses souffrances est de former encore des résolutions généreuses, afin de conserver, d'exalter l'estime de soi-même. Si ton ami t'abandonne, si ta femme se rend indigne de ton amour, n'ajoute pas au poids de tes chagrins le fardeau de la haine; qu'elle ne prenne jamais la place des sentimens qui faisaient ton bonheur: pardonne aux êtres dont tu fus aimé les peines qu'ils te causent, en te souvenant des jours qu'ils ont embellis pour toi.

Les trahisons, les perfidies ne sont fréquentes que dans le tourbillon du monde, où tant d'intérêts opposés, tant de plaisirs trompeurs étourdissent et divisent les hommes. Des êtres simples et bons, dont la vie s'écoule dans une douce retraite, sentent mieux chaque jour le prix des nœuds qui les unissent; une obscurité tutélaire voile et conserve leur bonheur.

Je ne me fais point illusion sur les hommes ; les erreurs, les travers, les vices qu'on leur reproche existent ; et la plupart des satires sont des tableaux fidèles. Mais on trouve encore quelques personnes dont les mœurs sont franches, le cœur droit et l'esprit aimable ; c'est assez pour former ce monde nouveau dont j'ai parlé. On déclame contre les hommes ; j'ai mieux fait, je me suis éloigné d'eux ; et, renfermé dans le cercle d'une société peu nombreuse, il n'est plus pour moi ni sot ni méchant sur la terre.

Nous avons examiné les biens essentiels ; la tranquillité d'âme, l'indépendance, la santé, l'aisance et l'affection de quelques-uns de nos semblables. Je vais offrir encore diverses observations ; mais, lecteur, souvenez-vous que je trace un essai, et n'ai point la prétention de composer un traité. Je desire qu'on élève un temple au bonheur ; des mains plus habiles le construiront un jour : c'est assez pour moi de montrer les sites rians au milieu desquels on pourrait l'ériger.

CHAPITRE XIV.

DES PLAISIRS DES SENS.

La nature a voulu que chacun de nos sens fût une source de plaisirs ; mais, si nous ne cherchons que des sensations physiques, nous épuiserons les jouissances vulgaires, nous mourrons sans avoir connu la volupté.

Moins les plaisirs s'adressent directement à l'âme, moins ils ont de puissance pour nous intéresser ; plus au contraire ils réveillent d'idées, plus ils sont vifs et durables ; ils deviennent célestes quand ils inspirent de vagues et douces rêveries. Observons quelques plaisirs des sens ; toujours nous verrons leur charme s'accroître, à mesure que, s'épurant et perdant pour ainsi dire ce qu'ils ont de physique, ils se transformeront en jouissances morales.

Je regarde un tableau : il représente un vieillard, un enfant, une femme qui fait l'aumône, un soldat dont l'attitude exprime l'étonnement. J'admire la pureté du dessin, la vérité du coloris; ma vue est flattée; cependant j'oublierai bientôt cet ouvrage, si j'ignore quel en est le sujet. Tout-à-coup une inscription me flatte : *Date obolum Belisario.* Je m'attendris alors, les idées se pressent en foule dans mon esprit, et j'entends les hautes leçons que l'artiste me donne. Je veux souvent revoir ce tableau, contempler Bélisaire et l'enfant qui le guide tendant un casque pour recevoir l'aumône.

Les points de vue qui, dans la campagne, arrêtent long-temps nos regards, sont ceux qui réveillent des idées d'innocence et de paix dont le cœur est ému, ou des idées de puissance et d'immensité qui remuent l'âme et l'élèvent. Les tableaux de la nature sont, aussi bien que ceux des hommes, susceptibles d'être embellis par des idées morales. J'aperçois, en voyageant, une île riante, environnée d'un lac paisible. Tandis que je me plais à la considérer, j'apprends que c'est l'île de Saint-Pierre, qui fut habitée

par Jean-Jacques. Combien alors l'intérêt que j'éprouvais s'accroît ! C'est là que l'instituteur d'Emile et le peintre de Julie desirait d'achever sa carrière, c'est là qu'il fut heureux ! Je cherche à retrouver ses traces dans ces lieux qu'il aimait : je crois le voir, sans soin, sans regret, à l'abri des regards importuns, contempler en rêvant la nature, et s'élever à son divin auteur.

Les sites qui par eux-mêmes n'ont aucun charme, deviennent les plus beaux, dès qu'ils réveillent de touchans souvenirs. Supposez-vous jeté chez l'étranger par le malheur; on essaie de dissiper vos peines, on vous dit : « Ces contrées sont hospitalières ; et la nature y déploie ses richesses ; venez en jouir avec nous ; une patrie agitée et des frères ingrats valent-ils un asile heureux et des amis fidèles » ? Les campagnes riantes qui s'offrent à vos regards ont peu d'attrait pour vous; mais, tandis que vous les parcourez avec indifférence, vous entrevoyez dans le lointain des collines grisâtres que personne ne vous fait remarquer. Elle ressemblent à des monts agrestes de votre pays ; aussitôt vous avez peine à cacher votre émo-

tion, et vos yeux se remplissent de larmes. Ils quittent à regret ces collines; au milieu d'un riche paysage, elles seules vous intéressent : chaque jour vous irez les revoir, leur demander des souvenirs et des illusions, seuls plaisirs qu'on goûte dans l'exil.

Tous les sens peuvent offrir des exemples à l'appui de la théorie que j'expose. Le toucher veille à notre conservation, et donne moins de sensations agréables que d'utiles secours. C'est dans l'union des sexes qu'il fait éprouver ses plaisirs les plus vifs. Lorsqu'un homme célèbre a dit que l'amour physique est le seul qui mérite d'exciter le desir, loin de répandre son étrange système, il n'a prouvé que la sécheresse de son âme. Dépouiller les plaisirs de l'amour des *idées* qui flattent notre cœur, c'est leur enlever ce qu'ils ont de plus séduisant. Si ce principe est faux, pourquoi la pudeur, l'innocence et les grâces naïves sont-elles enchanteresses? Cette vérité, qu'il existe un attrait plus puissant que l'attrait physique, n'est pas même ignorée des femmes perdues de mœurs; et les plus dangereuses sont celles qui, pour ajouter à leurs charmes, feignent d'avoir

encore ou de regretter les vertus qu'elles ont dédaignées.

Il est des détails difficiles à présenter dans notre langue : à mesure que les mœurs d'un peuple se corrompent, ses paroles deviennent chastes ; c'est un dernier et stérile hommage qu'il rend à la pudeur. Je dirai cependant que, si l'on veut concevoir l'idée la plus voluptueuse des plaisirs de l'amour, il ne faut point égarer sa vue sur les cyniques tableaux que présentent ces lieux où le libertinage est un art ; qu'il faut supposer deux époux qui, dans l'âge de l'innocence, ardemment épris et confondant leurs âmes, goûtent pour la première fois une ivresse dont leurs jeux et leurs vagues desirs ne leur avaient offert qu'une image confuse.

Les hommes qui ne cherchent dans les plaisirs du goût que des sensations physiques, dégradent leur âme, et finissent leur inutile existence dans les infirmités et l'abrutissement. Il faut que les plaisirs du goût servent à rendre plus vifs d'autres plaisirs. Des amis qu'un souper délicat non somptueux réunit, jouissent mieux du plaisir d'être ensemble ; ils le prolongent, et les

momens qui s'écoulent voient croître l'abandon. Nous n'avons pas de mot pour désigner cet état éloigné de l'ivresse, où cependant on éprouve une effervescence légère, qui rend la gaîté plus vive, l'imagination plus brillante, la philosophie plus douce et plus facile. Tous les objets se présentent sous un aspect riant; un voile heureux s'étend sur les peines qu'on a souffertes, sur celles qui s'approchent : le vin, plus puissant que les eaux du Léthé, ne fait pas seulement oublier le passé, il embellit l'avenir. Mais sans doute Horace, Anacréon, Chaulieu goûtaient avec modération des plaisirs que l'habitude eût affaiblis, et que l'excès eût rendus dangereux.

Les plaisirs de l'odorat ne sont vifs que lorsqu'ils donnent à l'esprit une exaltation légère et vague. Si les Orientaux aiment avec passion à respirer des parfums, ce n'est pas seulement pour éprouver des sensations physiques : une atmosphère embaumée enivre leurs sens, dispose leur esprit aux douces rêveries, et nourrit de chimères leur imagination paresseuse.

Si j'écrivais un traité sur le sujet qui nous

occupe, le sens de l'ouïe m'offrirait une foule d'exemples. Le rossignol aux accens variés et brillans nous ravit; mais quelle différence de l'entendre lorsqu'il est emprisonné dans une cage, ou de l'écouter la nuit sous des bosquets, tandis qu'un air frais et pur délasse de la chaleur du jour, et que la faible lumière, répandue sur tous les objets, dispose à la mélancolie qu'exprime le chant de l'oiseau solitaire!

Une symphonie dont les sons ne flattent que l'oreille, paraît bientôt fastidieuse à la plupart de ceux qui l'écoutent. Quand la musique n'a point d'expression déterminée, il faut qu'elle inspire la rêverie, et produise sur nous un effet semblable à celui des parfums sur les Orientaux.

On déploie dans un opéra tout le luxe des arts; il étonne, il séduit; les impressions se succèdent avec rapidité, et nous croyons ne pouvoir en éprouver de nouvelles. Peut-être, en sortant du théâtre, recevrons-nous des émotions plus vives, si le hasard nous fait entendre un air que chantait, dans notre enfance, une voix qui nous est chère. Si l'on fut élevé dans les montagnes de l'Auvergne

ou de la Savoie, une chanson rustique fait oublier le spectacle pompeux qu'on vient d'admirer; les merveilles dont on était ravi s'effacent de la mémoire, et l'on s'abandonne avec attendrissement aux doux souvenirs de l'enfance et de la patrie.

Il serait facile de multiplier ces observations; mais peut-être suffisent-elles pour jeter du jour sur la théorie que j'esquisse. Si vous desirez des plaisirs féconds en heureux souvenirs, si vous voulez conserver de l'élévation à votre âme, de la fraîcheur à votre imagination, choisissez parmi les plaisirs des sens ceux qui s'allient à des idées morales. Faibles, quand ils sont privés du secours de ces idées, ils deviennent funestes, quand ils les excluent. Oser alors les goûter c'est sacrifier le bonheur aux plaisirs éphémères, c'est ressembler à l'imprudent qui dépouille un arbre de ses fleurs, pour jouir de leur éclat : il perd les fruits qu'il devait recueillir, et bientôt il voit les fleurs se faner.

CHAPITRE XV.

DES PLAISIRS DU COEUR.

Le Créateur déploie dans ses dons une magnificence qui doit toucher notre âme. Quelle variété dans les sentimens affectueux dont l'homme est appelé à goûter les délices ! Sans sortir du cercle de la famille, je vois s'offrir la piété filiale, l'amitié, l'amour et la tendresse paternelle. Ces divers sentimens peuvent exister à-la-fois dans nos cœurs; loin de se nuire, chacun d'eux semble donner une vie nouvelle à tous les autres ! Ah ! sans doute, le besoin de tant d'affections et d'appuis atteste notre faiblesse et notre dépendance. Mais je conçois à peine le bonheur qu'un être moins imparfait trouverait en lui-même ; et je bénis ma faiblesse, puisqu'elle est la source d'affections si tendres et de plaisirs si purs.

Gardons-nous de confondre la sensibilité qu'exigent les plaisirs du cœur, avec celle qui produit les caractères passionnés : elles diffèrent autant que la chaleur de la vie et l'ardeur de la fièvre. L'oisiveté, les objets propres à frapper fortement l'imagination, les maximes qui corrompent l'esprit, développent une sensibilité vague et brûlante, qui conduit quelquefois au crime et toujours au malheur. Il en est une autre que la raison approuve, que la vertu conserve ; on lui doit ces émotions pures qui donnent sur la terre un sentiment confus des voluptés du ciel.

Quelques hommes cependant la redoutent, et, supposant qu'elle multiplierait leurs peines, s'étudient à l'étouffer dans leur âme. On les présenterait facilement sous un aspect odieux ; jugeons-les sans partialité.

Le célèbre Hume, dont je pourrais citer plusieurs traits honorables, disait à quelqu'un qui lui confiait des chagrins secrets : « Vous avez une ennemie qui vous empêchera d'être heureux ; c'est votre âme sensible. — Eh quoi ! lui répondit-on avec une sorte d'effroi, n'avez-vous pas de sensibilité ? — Non.

— Vous ne souffrez pas, quand vous voyez souffrir? — Non. Ma raison seule me dit qu'il est bien d'apaiser la douleur. » *

Si l'on réfléchit sur les réponses de Hume, on est frappé d'abord par cette idée que la plupart de ceux qui voudront adopter ses principes ne s'arrêteront pas au même point que leur modèle. Ils tomberont dans la classe des êtres abrutis qui voient toutes les calamités d'un œil sec, pourvu qu'elles ne retranchent rien de leurs jouissances.

Je suppose qu'ils suivent mieux les leçons du philosophe anglais, et que sans émotion, sans trouble, ils tendent à ceux qui souffrent une main secourable. C'est assez peut-être aux yeux de la raison; mais l'instinct social repoussera toujours une morale austère qui dénature le cœur humain, et le

* Si nous étions plus familiarisés avec les divers systèmes de philosophie, nous trouverions moins étranges ces paroles. Elles sont conformes aux principes des Stoïciens. Juste Lipse qui, dans un siècle moderne, a reproduit leur doctrine, veut qu'on secoure les malheureux sans s'attendrir : « C'est « la preuve, dit-il, qu'on a de mauvais yeux, que de lou- « cher en regardant ceux qui louchent; c'est de même la « marque d'un esprit faible, que de s'affliger à l'aspect de « ceux qui s'affligent ». *De la Constance*, livre 1er.

prive, pour ainsi dire, de ses faiblesses. Nous ne voulons pas même qu'un homme oppose trop de courage à ses propres malheurs; et les larmes qu'il verse, en éprouvant une perte cruelle, sont une garantie qu'il nous donne de la part qu'il prendrait à nos peines.

De deux conditions qu'un vil proverbe exige pour être heureux, l'une est d'avoir un mauvais cœur. L'adage de l'égoïsme est vrai sous ce rapport, qu'étouffer sa sensibilité est un moyen d'éviter des souffrances. Cyniques philosophes, s'il ne s'agit que d'échapper à la douleur, mourir est un moyen plus sûr encore.

Le secret d'être heureux n'est pas celui d'éviter tous les maux, car il faudrait alors ne rien aimer. S'il est un sort digne d'envie, c'est celui du mortel sensible et bon qui voit son ouvrage dans la félicité de tous ceux qui l'entourent. Cherche à t'environner d'êtres heureux. Que le bonheur de ta famille soit sans cesse l'objet de tes pensées; préviens les desirs de tes amis, et devine leurs peines. Inspire la fidélité à tes domestiques, en leur assurant une douce vieillesse. Conserve

les mêmes ouvriers, et donne-leur au besoin tes secours et tes conseils. Enfin, dans la maison du père de famille, que tous les êtres ressentent le bonheur : oui, tous; et les animaux mêmes, soignés avec vigilance, traités avec douceur, doivent y recevoir le prix de leurs services. *

* Je n'aime point ces charlatans de sensibilité qui vouent aux animaux leur tendresse ; on ne vante de prétendus devoirs que pour se singulariser, et rarement on se les impose sans négliger les devoirs véritables. Mais, ne confondons point l'humanité avec une sensibilité factice. Cruel envers les animaux, on peut le devenir envers les hommes. Souvent des amis de la morale publique ont demandé qu'on défendît ces jeux barbares, encore usités dans quelques villages, où les paysans prennent pour but un pauvre animal qui souffre, pendant plusieurs heures, avant que d'expirer, meurtri, mutilé par les bâtons et par les pierres qu'on lui lance. J'ai peine à concevoir que dans les villes on permette de donner en spectacle des combats d'animaux : c'est laisser ouvrir de véritables écoles de férocité. Je crois que je préférerais encore ces combats auxquels les Espagnols se portent avec tant de fureur. Là, des hommes hasardent leur vie, on voit du moins des exemples de courage ; mais dans un cirque où des dogues qu'on excite, déchirent, mettent en pièces un malheureux taureau épuisé par la faim, on n'a devant les yeux qu'un exemple de la plus lâche barbarie. Sans se repaître de pareils spectacles, c'est bien assez d'être si souvent témoin de l'inhumanité avec laquelle on traite les animaux, de voir frapper sans relâche de misérables chevaux, qui succombent sous les fardeaux dont on les a chargés, ou de voir conduire à la boucherie, à

Mon dessein n'est point de peindre les plaisirs de la bienfaisance. Lecteur, de tels sujets vous sont familiers sans doute; j'offrirai, presque sans suite, des réflexions rapides.

Pour conserver purs ces plaisirs, évitons que l'orgueil les altère. La bienfaisance ressemble à l'amour; pour enivrer l'âme de ses faveurs les plus douces, elle a besoin, comme lui, de l'ombre et du mystère.

Chercher quel est l'emploi le plus utile à faire de ses dons c'est multiplier ses richesses. Mais gardons-nous d'imiter ces hommes qui craignent toujours qu'on ne les trompe en sollicitant leur pitié : dans l'incertitude qu'un secours soit mérité, donnez-le; c'est vous exposer à l'erreur la moins sujette au repentir.

Offrez d'utiles conseils et d'indulgentes consolations. Sauvez du découragement l'infortuné qui gémit sous le poids d'une première faute. Renouez les liens que son imprudence a brisés, réveillez pour lui l'a-

grands coups de bâton, ces troupeaux autour desquels courent en aboyant des chiens aussi féroces que leurs maîtres.

mour de ses proches, en lui disant : On ne recouvre pas l'innocence ; mais le repentir peut rendre la vertu.

Si l'on a quelque accès près des grands, on doit remplir une tâche honorable, mais difficile. Pour solliciter fréquemment, sans perdre la considération nécessaire au succès, il faut du discernement, de l'esprit et de la dignité. Surtout il faut du zèle. En voulant obliger du fond de son cabinet, on voit bientôt disparaître son faible crédit : les lettres de recommandation ressemblent aux assignats, qui valent de l'argent quand ils sont peu nombreux, mais qui ne sont que du papier quand on les multiplie.

Tel est l'attrait de la bienfaisance, que, si nous refusons de la pratiquer, nous aimons encore ce qui peut en retracer l'image. Un roman nous émeut, des scènes pathétiques nous attendrissent ; mais, laissant la réalité pour l'apparence, nous n'embrassons que l'ombre du plaisir.

La bienfaisance a des charmes si vifs qu'il suffit, pour être ému, de songer à ceux qui l'exercent. Les cœurs les plus froids paient un tribut de vénération à ces femmes qui,

se consacrant au service des pauvres et des malades, supportent les fatigues, les dégoûts et même les injures, pour épargner une souffrance à celui qui va mourir. Elles savent employer la patience pour guérir les maladies du corps, et l'espérance pour adoucir celles de l'âme. Etres faibles, qui pratiquez des vertus si touchantes, vous avez raison d'espérer les récompenses du ciel; elles seules sont dignes de vos âmes pures : vous ne semblez descendus un instant sur la terre que pour y remplir une mission céleste, et retourner ensuite dans votre patrie.

CHAPITRE XVI.

DES PLAISIRS DE L'ESPRIT.

DANS l'homme sauvage, les facultés intellectuelles dorment. Dès que ses appétits sont satisfaits, il n'aperçoit ni plaisir qu'il puisse desirer, ni peine qu'il doive craindre; il se couche et sommeille. Ce bonheur négatif désolerait l'homme civilisé. Toutes ses facultés ont pris l'essor; il éprouve un besoin nouveau, que des occupations graves ou futiles, mais promptement renaissantes, peuvent seules apaiser. S'il est entre elles des intervalles qui ne soient remplis ni par un repos nécessaire, ni par les souvenirs, l'ennui vient, et fait tristement mesurer la longueur de ces lacunes de la vie.

Après le vice, ce qu'il faut éviter avec le plus de soin c'est l'ennui. Quelques hom-

mes l'éloignent sans beaucoup de calculs. Mon voisin lit chaque matin vingt gazetiers qui se sont copiés. Prolongeant à plaisir sa lecture, prenant gravement du repos, il communique tantôt avec finesse, tantôt avec emphase, ses réflexions à ceux qui l'entourent, et sort enfin du café, avec autant d'importance que s'il venait de payer sa dette à la société.

Aux théâtres du boulevard, ce n'est pas la scène qu'il faut regarder, c'est le parterre. Quels transports, quand un coup de poignard, précédé d'une pompeuse maxime, renverse le tyran! et, dans tout le cours de la pièce, quelles anxiétés! quelles larmes sincères! Se défend-on d'envier le sort de cet honnête bourgeois qui ni l'invraisemblance des situations ni l'absurdité du dialogue ne sauraient distraire du plaisir qu'il prend à pleurer sur les dangers de l'innocence?

On pourrait écrire des observations nombreuses sur les plaisirs des sots. N'a pas qui veut ces plaisirs : examinons des moyens moins simples, mais plus sûrs d'échapper à l'ennui.

Dès qu'un homme se plaît à cultiver son esprit, il ne craint plus le poids du temps; ses plaisirs sont à ses ordres; et ceux dont il jouit au sein de la retraite sont, en quelque sorte, magiques. Il vit dans le siècle qu'il préfère; il franchit la distance qui le sépare des lieux qu'il veut connaître; il interroge les grands hommes de tous les âges, de toutes les contrées; et ses entretiens avec eux cessent ou changent d'objet aussitôt qu'il le veut. Combien il doit rendre grâces à la nature d'imprimer au génie tant d'impulsions différentes! Avec Platon, il est parmi les sages de la Grèce, il entend leurs leçons, il s'associe à leurs vœux pour le bonheur des hommes. Desire-t-il du repos? les poètes s'empressent de le distraire, Horace l'environne d'épicuriens aimables; et, partageant leurs douces rêveries, il applaudit aux chantres de l'insouciance et du plaisir.

C'est grande pitié qu'un homme, parce qu'il a des connaissances, fatigue les autres de son amour-propre! Si l'on pouvait compter tout ce qu'ignore le plus savant, on verrait qu'entre un ignorant et lui la différence est de bien peu de chose. Mais faut-il s'é-

tonner si les amis des muses fuient les petits débats, les tristes fêtes et les ennuyeuses cérémonies de nos sociétés bruyantes? Celle qui les attend a des charmes si doux.

Parvenir à la vérité est le but de l'étude. Dans une telle recherche tout enflamme, tout enchante l'esprit. La volonté d'y réussir suffit pour qu'on éprouve cette noble émotion que donnent un zèle ardent et des intentions pures. Le succès, alors même qu'on ne songerait point aux résultats qu'il peut avoir, inspirerait une sorte de volupté, parce que la vérité convient à notre esprit, comme une couleur brillante et douce convient à notre vue, comme un son flatteur convient à notre oreille. Mais ce plaisir est accompagné d'un autre plus vif : la vérité doit produire des effets salutaires; et chaque fois que notre intelligence en découvre quelques étincelles, notre âme s'élève, pénétrée de hautes espérances.

Un des principaux avantages de l'étude est d'affranchir l'esprit des préjugés qui troublent la vie. Que de tourmens ont causés ceux qui se mêlent aux idées religieuses! Après ces grandes calamités qui firent per-

dre la trace des sciences et des arts, les hommes, poursuivis par la terreur, croyaient voir des génies malfaisans voler sur les nuages, d'autres errer dans la profondeur des bois. Le bruit des vents et du tonnerre leur paraissait être la voix des divinités infernales; et prosternés avec effroi, ils cherchaient, par de sanglans sacrifices, à satisfaire leurs dieux courroucés. Un petit nombre d'hommes éclairés par l'observation dissipèrent enfin l'épouvante, en révélant quelques-unes des lois les plus simples de la physique : les fantômes s'évanouirent, un Dieu juste régna sur la nature consolée. On croit qu'un intervalle immense nous sépare de ces temps de désastres et d'alarmes. Combien d'êtres malheureux par leurs faiblesses supposent encore un Dieu jaloux, implacable, qui commande la haine, et punit des fautes légères par d'horribles supplices? L'homme exempt de préjugés est le seul qui se prosterne avec amour, et dont la prière, soumise et confiante, s'adresse aux nobles attributs du pouvoir, la justice et la clémence.

Il est d'autres erreurs que dissipe l'étude. L'homme épris du commerce des muses ne

consume point ses belles années dans de tristes intrigues; on ne le rencontre pas sur les routes que l'ambition a tracées. Aussi les Grecs, féconds en ingénieuses allégories, faisaient-ils présider la même divinité aux sciences et à la sagesse.

L'habitude de vivre au milieu des chefs-d'œuvre produit l'élévation d'âme; et celui dont l'âme est élevée est heureux et bon. Exempt de vaines faiblesses, libre de turbulentes passions, il cultive les vertus *nobles et* généreuses, pour le plaisir de les pratiquer. Dédaignant une foule d'objets qui troublent le vulgaire, il offre peu de prise au malheur; et si cependant l'adversité le frappe, il a contre elle des ressources d'autant plus sûres qu'il les trouve en lui-même.

Toutefois on ne s'enivre du charme heureux des lettres et des arts qu'au sein de la retraite. Si c'est pour occuper la renommée qu'on lit et qu'on médite, les amusemens se changent en travaux. Si l'on veut parcourir une lice, devancer des émules, diriger un parti, on est bientôt agité de petites passions, de grandes inquiétudes. Le ciel, voulant qu'aucun bien ne fût parfait sur la terre,

près de l'amour de l'étude plaça la soif de la célébrité.

Mais la noble ambition d'être utile, l'ardeur de rendre d'immortels services, faut-il donc l'étouffer? n'est-elle plus la source de plaisirs aussi purs qu'enivrans?.... Je vois une république immense, indestructible, composée de tous les hommes qui se dévouent au bonheur de l'humanité. Occupés sans relâche de continuer l'ouvrage que leurs prédécesseurs ont commencé, ils légueront à leurs successeurs le soin de poursuivre et d'achever leurs travaux. Les hommes de génie sont les chefs de cette république. Comme ils ont des talens qui les séparent du reste des humains, ils ont aussi des peines et des plaisirs réservés pour eux seuls. O Newton! quel sentiment sublime s'éleva dans votre âme, alors que vous découvrîtes une partie des mystérieuses lois de l'univers? Fénelon! quel sentiment plus doux encore vous animait, lorsque vous méditiez les plus belles leçons que la sagesse ait fait entendre aux rois! C'est à ces êtres privilégiés qu'il appartient d'imprimer une grande impulsion aux esprits, et de tracer une route nou-

velle aux générations qu'ils étonnent. Pour nous, hommes vulgaires, bornons-nous à la suivre. Ce n'est point par d'ambitieux écrits, c'est par de modestes vertus que nous pouvons nous associer aux travaux du génie. Si, dociles à la voix des sages, nous mettons leurs leçons en pratique, nous ne vivrons pas inutiles; nous aurons aussi, malgré notre faiblesse, contribué à dissiper la nuit des préjugés et des vices.

CHAPITRE XVII.

DES PLAISIRS DE L'IMAGINATION.

Si les mots *plaisir imaginaire* signifient un plaisir qui n'a rien de réel, gardons-nous de les employer jamais. Le pauvre qui tous les jours, pendant douze heures, dormait et se croyait revêtu de l'autorité royale, avait un sort exactement semblable à celui du roi qui, rêvant pendant le même nombre d'heures, croyait souffrir le froid, la faim, et solliciter dans les rues la pitié des passans.

Tous nos plaisirs sont fugitifs, et tous sont réels. Faculté merveilleuse, l'imagination réveille les plaisirs passés, charme l'instant qui s'écoule, et voile l'avenir ou l'embellit d'espérances.

Bannissons ce préjugé vulgaire qui nous représente la raison et l'imagination comme

deux ennemies, dont l'une doit étouffer l'autre. La raison ne dédaigne aucun plaisir facile et pur. L'erreur même d'un songe peut avoir du prix à ses yeux; et quels avantages les rêves de l'imagination n'ont-ils pas sur ceux du sommeil! Ma volonté fait naître les premiers; je les prolonge, les dissipe et les renouvelle à mon gré. Tous les hommes qui s'étudient à multiplier les instans heureux, savent jouir d'aimables chimères, et peignent avec enchantement les heures d'ivresse qu'ils doivent à l'effervescence d'une imagination riante.

Il est des circonstances où la raison n'a plus à nous donner d'autre conseil que celui de nous livrer aux illusions, qui peuvent mêler encore quelques plaisirs à nos douleurs. Un homme de mérite qui, dans nos temps orageux, a passé vingt mois en prison, me disait qu'une nuit il rêva que sa femme et ses enfans lui apportaient la *liberté*. Ce rêve lui laissait un souvenir si profond, une émotion si vive, qu'il forma le projet de le renouveler, par la pensée, chaque jour. Tous les soirs, excitant son imagination, il cherchait à se persuader qu'il

était au moment de la réunion desirée; il se représentait les transports de sa femme, les caresses de ses enfans, et ne laissait que des chimères occuper son esprit, jusqu'à l'instant où le sommeil lui faisait tout oublier. L'habitude, me disait-il, avait rendu mes illusions plus fortes qu'on ne pourrait le croire: j'attendais la nuit avec impatience; et la certitude que le jour finirait par quelques instans heureux me faisait constamment éprouver je ne sais quelle exaltation qui m'étourdissait sur mes peines.

Dans l'infortune, les douces illusions ressemblent à ces feux brillans et colorés qui, durant les tristes hivers du pôle, présentent au milieu des nuits l'image de l'aurore. Une faculté mobile et vive, qui trompe le malheur, doit embellir le bonheur même. Aux avantages qu'on possède, elle unit ceux qu'on desire. Par sa magie, nous renouvelons les heures dont le souvenir nous est cher, nous goûtons les plaisirs que promet un avenir lointain, et nous voyons du moins l'ombre légère de ceux qui nous fuiront.

Les illusions, a dit un sombre philosophe, sont l'effet d'une démence passagère.

Ah! les idées folles sont celles d'où naissent les ennuis, et les idées raisonnables sont celles qui charment la vie. Si vous rejetez ces principes, n'adoptez pas du moins une fausse et lugubre sagesse; croyez plutôt que tout est folie sur la terre. Mais alors, je distingue des folies tristes, des folies gaies, des folies effrayantes, des folies aimables, et je veux choisir celles dont les prestiges sont rians et les erreurs consolantes.

Comment cet être morose, qui n'aperçoit sur la terre que des méchans, et dans l'avenir que des malheurs, accuse-t-il de se laisser tromper par l'imagination celui qui se berce d'espérances flatteuses? Tous deux s'abusent; mais l'un souffre de ses erreurs, l'autre vit de ses illusions.

Ils ont des idées étranges, ces prétendus sages qui voient, dans les secours de l'imagination, la ressource des âmes faibles! L'inquiétude, la tristesse, l'ennui, voilà les véritables signes de faiblesse. Il reçut une âme élevée celui qui, poursuivi par l'injustice, sourit encore à des illusions, et, n'apercevant que des misères dans le monde réel, l'abandonne et fuit vers un monde idéal.

La sagesse ne dédaigne point une faculté brillante; et pour goûter tous les plaisirs de l'imagination, il importe que la raison soit exercée. L'imagination ressemble tantôt à ces magiciennes qui transportaient sur des bords enchantés le héros objet de leur amour, tantôt à leurs ennemies qui multipliaient autour de lui les périls. Livrée à ses caprices, peut-être nous ferait-elle redouter mille maux chimériques, aussi féconde pour enfanter des tourmens, qu'elle est ingénieuse à créer des plaisirs. La raison, qui ne peut la suivre toujours, doit lui montrer quels sentiers le bonheur l'invite à parcourir.

La raison est nécessaire encore à l'instant où les chimères disparaissent. Cet instant nous afflige; mais je serais dans la situation dont un rêve enchanteur me faisait concevoir les délices, que je pourrais encore et desirer et m'attrister. Tout homme dont l'esprit est élevé, le cœur bon, s'est plu à supposer que, loin des sots, à l'abri des méchans, seul avec quelques amis, il vivait dans une contrée riante, séparée du reste du monde. Que ce rêve se réalise, demain l'asile paisible, ignoré, nous verra donner

des regrets aux lieux que nous aurons quittés, et former des desirs pour échapper aux ennuis de la nouvelle patrie. Puisque notre sort changerait vainement, étudions l'art d'en adoucir les peines, apprenons à jouir de tous ses avantages, et qu'ils soient embellis par les heureux prestiges d'une imagination féconde.

Nos regrets naîtraient-ils de la rapidité avec laquelle les illusions disparaissent ? Eh quoi ! j'ai vu des riches et des grands dépouillés en un instant de leur fortune, de leur pouvoir ; et je m'affligerais lorsqu'un songe s'évanouit pour moi ! Mais encore, ces infortunés ont perdu pour jamais les biens qui leur étaient si chers ; et moi, je renouvelle à mon gré mes illusions et mes plaisirs.

Loin de sacrifier aucune de nos facultés, exerçons-les toutes ; et qu'elles se prêtent mutuellement des secours. Il faut, lorsqu'on avance dans la vie, que la raison acquière le calme de l'âge mûr ; mais que le cœur et l'imagination conservent encore des étincelles du feu de la jeunesse.

CHAPITRE XVIII.

DE LA MÉLANCOLIE.

L'ATTENDRISSEMENT se mêle à nos plaisirs dès qu'ils sont très vifs. La naissance d'un enfant, la convalescence d'un père, le retour d'un ami, humectent de pleurs notre paupière. La nature donne à la joie quelques-uns des signes de la tristesse; il semble que nous destinant à éprouver tout-à-tour ces deux genres d'émotions, elle ait voulu rendre moins sensible le passage de l'un à l'autre.

Les souvenirs les plus chers sont ceux que l'attendrissement accompagne, ceux des jeux de l'enfance, des premières amours, des périls qu'on n'a plus à craindre, et des fautes qu'on a su réparer. Lecteur, rappe-

lez-vous l'instant le plus heureux de votre vie : dans cet instant vous étiez attendri.

Mais il est deux sortes de mélancolie, ou plutôt il faudrait ne pas confondre les idées mélancoliques avec les idées sombres. L'attendrissement léger qui donne un nouveau charme aux plaisirs fugitifs sera-t-il jamais inspiré par ces ouvrages lugubres qu'on a voulu mettre à la mode ; par ces romans effrayans et ces drames bizarres, dans lesquels des personnages hideux *représentent* des scènes révoltantes ? Eh quoi ! cette grande figure hâve et décharnée qui s'enveloppe d'un linceul, c'est là, selon vous, la mélancolie ? Détrompez-vous, les traits de la mélancolie sont ceux de l'innocence ; de douces rêveries l'occupent ; elle a des larmes dans les yeux, et le sourire est sur ses lèvres.

Ces hommes qui cherchent à rendre les tombeaux même plus sinistres, en attendant la nuit pour les visiter, en tourmentant leur imagination pour les peupler de fantômes, ces hommes ont une âme froide : s'ils étaient sensibles, auraient-ils besoin de tant d'efforts pour s'émouvoir ?

J'entrai l'année dernière * dans un des cimetières de Paris; je vis beaucoup de monumens, dont je parcourus les touchantes inscriptions. Dans l'une, un père dit qu'il avait cinq enfans, et que la tombe sur laquelle on lit ces mots renferme le dernier qui restait pour sa consolation. Dans une autre, un père et une mère disent que leur fille unique est morte, à l'âge de dix-sept ans, victime de leur faiblesse et de nos modes imprudentes. Ce séjour du repos et des pleurs, ces paroles écrites dans le lieu du silence, ces souvenirs qui font aimer ceux qui n'existent plus et ceux qui les regrettent, pénétraient mon âme d'une émotion qui n'était pas sans charmes. A la vue des tombeaux, on pense bientôt à soi-même. Je marquais ma place dans ces paisibles demeures; mon imagination me transportait au jour que je ne verrai pas, et me faisait entendre quelques adieux de l'amitié prononcés sur ma tombe. Je m'éloignai trop tard; une observation changea le cours de mes rêveries, et je n'emportai qu'un sentiment douloureux. Je re-

* 1805.

marquai que beaucoup de tombes étaient érigées par des parens à leurs enfans, par des maris à leurs femmes, par des femmes à leurs époux, mais qu'il n'y en avait que deux élevées par des enfans à leurs pères.

On peut goûter quelquefois la mélancolie près des ruines et des tombeaux; mais l'habitude de voir des objets lugubres est dangereuse; elle émousse la sensibilité, elle oblige à chercher des émotions toujours plus fortes, et nourrit l'âme d'idées sombres qui ne s'allient point avec le bonheur. Ah! sans doute, il est des malheureux qui, n'aspirant plus qu'à la mort, trouvent quelque soulagement dans un spectacle sinistre. Young, après avoir perdu sa fille unique, après avoir inutilement sollicité un peu de terre pour cette infortunée, après s'être vu réduit à l'enterrer lui-même, Young dut fuir ses semblables, et ne plus aimer que la nuit, la solitude et les tombeaux. Ainsi quelques hommes sont condamnés par leurs revers à nourrir une éternelle et noire mélancolie; mais leurs froids imitateurs, en voulant se singulariser, ne deviennent que des êtres fatigans et ridicules.

Je vois, avec douleur, consacrer des talens distingués à célébrer la mélancolie; non celle qui sourit et donne au plaisir un charme plus doux ; mais celle qui naît des tombeaux, et nous abreuve de tristesse. Les scènes déchirantes et les tableaux lugubres ont, dans ce siècle, je ne sais quel attrait qui les fait rechercher avec avidité. Un homme, dont le génie doit rendre les erreurs séduisantes, s'est plu à considérer la religion chrétienne comme une source intarissable de mélancolie; c'est surtout quand elle s'offre à lui sous un aspect funèbre qu'elle exalte son âme.

Il peint cette religion, née dans les bois d'Oreb et de Sinaï, entourée d'une tristesse formidable, offrant à nos adorations un Dieu qui mourut pour les hommes. Il peint l'invasion des barbares, les persécutions des premiers fidèles, les cloîtres s'élevant de toutes parts, et la mélancolie s'accroissant encore par les règles imposées aux pieux cénobites.

« Là, dit-il, des religieux béchaient leurs « tombeaux, à la lueur de la lune, dans les « cimetières des cloîtres; ici ils n'avaient

« pour lit qu'un cercueil. Plusieurs erraient « sur les débris de Memphis et de Babylone, « accompagnés par des lions qu'ils avaient « apprivoisés au son de la harpe de David. « Les uns se condamnaient à un perpétuel « silence; les autres répétaient dans un éter- « nel cantique, ou les soupirs de Job, ou les « plaintes de Jérémie, ou les pénitences du « roi-prophète. Enfin les monastères étaient « bâtis dans les sites les plus sauvages : on « les trouvait dispersés sur les cimes du Li- « ban, dans l'épaisseur des forêts des Gau- « les, et sur les grèves des mers britanni- « ques. Oh! comme ils devaient être tristes, « les tintemens de la cloche religieuse qui, « dans le calme des nuits, appelaient les ves- « tales aux veilles et aux prières, et se mê- « laient sous les voûtes du temple, aux der- « niers sons des cantiques, et aux faibles bruis- « semens des flots lointains! Combien elles « devaient être profondes, les méditations du « solitaire qui, à travers les barreaux de la « fenêtre, rêvait à l'aspect de la mer, peut- « être agitée par l'orage! La tempête sur les « flots, le calme dans sa retraite! Des hom- « mes brisés sur des écueils, au pied de

« l'asile de la paix ! L'infini de l'autre côté « d'une cellule, de même qu'il n'y a que la « pierre du tombeau entre l'éternité et la « vie.... Toutes ces diverses puissances du « malheur, de la religion, des souvenirs, « des mœurs, des scènes de la nature, se « réunirent pour faire du génie chrétien le « génie même de la mélancolie. » *

Eh quoi ! des gémissemens sans fin, l'amour des déserts, l'espérance du tombeau, serait-ce là tout ce qu'une religion divine apporterait à l'homme sur la terre ? Votre imagination s'égare et vous abuse. La religion des chrétiens n'est pas triste, elle est sérieuse ; moins brillante que l'ingénieux paganisme, elle est moins amie du plaisir, mais elle est plus favorable au bonheur.

Nos opinions ne sont pas seulement différentes, elles sont opposées. Une religion pure fait éclore les douces joies, la confiance et la sérénité ; c'est l'oubli des idées religieuses qui produit, avec le découragement, une vague tristesse, une sombre mélancolie.

* J'extrais ce morceau d'une lettre publiée dans le *Mercure*, il y a quelques années.

Des tableaux lugubres, tracés avec enthousiasme, ne peuvent que grossir le nombre des hommes atrabilaires, las du monde et fatigués d'eux-mêmes. Si la religion inspirait un insatiable besoin de rêveries funèbres, loin d'être divine elle serait antisociale. Oh! peignez-la, plus active que le malheur, donnant un vêtement au pauvre, un lit au malade, une mère à l'orphelin, essuyant d'une main céleste les pleurs de l'innocence, et faisant verser au coupable des larmes consolantes. Qu'une pieuse reconnaissance environne ses modestes héros, ce Vincent de Paul, apôtre et martyr de la charité, ce Jean Hennuyer *, dont le palais s'ouvrit aux protestans, quand des ordres impies commandaient leur massacre, et cette âme si pure, ce divin Fénelon qu'inspirait le génie même de la vertu. Voilà les hommes dont il faut multiplier les disciples et les émules; mais craignez de répandre de mélancoliques erreurs et de sombres folies: l'éloquence vous fut donnée pour un plus digne usage!

* Évêque de Lisieux, en 1572.

CHAPITRE XIX.

DES SENTIMENS RELIGIEUX.

C'est dans les espérances religieuses qu'il faut chercher le complément de la philosophie du bonheur. L'homme persuadé qu'une Providence éternelle veille sur l'univers, s'abandonne doucement à ses lois; comme, dans un sentier ténébreux, on suit avec confiance un guide dont la prudence est connue.

Au milieu du tumulte de nos plaisirs bruyans, la voix de la sagesse est à peine entendue; et peut-être faut-il avoir connu le malheur pour sentir tout le charme des pensées religieuses. Semblables à ces amis que nos fêtes éloignent, et que rappelle notre infortune, c'est dans les jours d'adversité qu'elles viennent offrir leurs secours

les plus doux. Ah! cependant, les plaisirs funestes sont les seuls qui ne puissent s'unir à ces idées augustes : dans le bonheur, on se recueille, et l'on a besoin d'immortalité.

Toutes les affections généreuses et tendres acquièrent un nouveau charme en s'alliant aux idées religieuses; ainsi que des objets, beaux par eux-mêmes, reçoivent un nouvel éclat lorsqu'une lumière pure les éclaire. La piété filiale devient plus touchante dans ces enfans qui prient avec ferveur pour conserver les jours de leur mère. Qu'un pieux courage guide une femme charitable, c'est l'ange des consolations visitant les demeures de la misère et des souffrances. La vertu même ne reçoit son plus grand caractère que de son alliance avec les sentimens religieux. Socrate, Platon, Marc-Aurèle, Fénelon, Franklin contemplaient dans la divinité le modèle infini de la perfection; ils essayaient de seconder ses vues d'ordre et d'harmonie, en dirigeant constamment vers le bien leurs actions, leurs pensées, et c'est ainsi qu'ils s'élevèrent à la plus haute sagesse dont l'humanité s'honore. Des sentimens qui donnent à toutes nos facultés une direction

si noble, fécondent le génie ainsi que la vertu. Les chefs-d'œuvre cesseraient d'éclore sur une terre où l'on n'apercevrait que la matière, les combinaisons fortuites, et la dissolution des êtres. Laissons un instant les considérations morales : apôtres de l'athéisme, vos froids calculs attristent la vie, et font disparaître le beau idéal!

On doit, disent-ils, répandre la vérité. Si les espérances religieuses sont fausses, ne parlons plus de chercher, d'aimer, de propager la vérité. C'est à son utile influence que, dans toutes les contrées, dans tous les siècles, les sages voulurent la reconnaître : si nos idées les plus élevées et les plus consolantes sont d'absurdes chimères, l'erreur et la vérité se confondent; il ne reste aucun signe pour les distinguer.

Les athées se vantent d'être seuls les antagonistes francs et hardis de la superstition : ils la servent. Les superstitieux enfantent des athées, et les athées enfantent des superstitieux; comme dans les révolutions, la résistance produit l'exagération, et l'exagération centuple la résistance.

Il est des hommes intéressans qui, paisi-

bles et de bonne foi, cherchent en vain à se former une conviction qu'ils souhaitent. Leur cœur la desire, leur esprit s'y refuse. Ils voudraient embrasser une opinion consolante, et s'affligeraient en nous ôtant des espérances qu'ils regrettent de n'avoir pas pour eux-mêmes.

Que ne puis-je porter une heureuse persuasion dans leur âme! Je ne connais que des argumens très simples; mais je pense, avec Bacon, qu'il faut autant de crédulité pour adopter l'opinion des athées, que pour ajouter foi aux rêveries du Coran ou du Talmud. Plus j'essaie d'éclaircir cette opinion, de voir dans les êtres qui m'environnent le résultat des combinaisons du hasard, des efforts de la matière, du jeu des atomes, plus les ténèbres s'accroissent. Je veux en vain donner à cette hypothèse une apparence de probabilité. La matière n'a pu réfléchir sur l'ordre qu'exigeaient ces diverses parties; elles n'ont pu raisonner, discuter entre elles; un atome, un globe n'a pu dire aux autres : Voilà les routes qu'il faut suivre. Simplifions les difficultés autant qu'il est possible; admettons que la matière a toujours

existé, supposons que le mouvement lui est essentiel; une suprême intelligence est encore nécessaire à l'harmonie de l'univers, et sans un régulateur des mondes, je ne conçois que le néant ou le chaos.

De cette pensée qu'il existe un Dieu, je vois naître toutes les vérités que mon cœur espérait. Le système le plus absurde est celui des déistes qui rejettent le dogme de l'immortalité; et les opinions des athées sont moins inconséquentes. Des divers argumens contre l'existence de Dieu, le seul frappant est celui qu'on a tiré des maux répandus sur la terre. J'en appelle à tout homme sensible et bon, s'il avait le pouvoir de créer un monde, n'en bannirait-il pas le malheur? L'existence y serait une douce succession d'instans marqués par un bonheur sans mélange. Cependant les infirmités, les vices, les préjugés et la misère nous poursuivent! Comment concilier l'infortune des créatures avec le pouvoir du Créateur? Comment résoudre cet étrange problème, expliquer cette contradiction révoltante? Ah! l'immortalité est le mot de l'énigme de la vie.

Un bizarre mélange de déisme et de ma-

térialisme forme, cependant, aujourd'hui le système le plus répandu parmi les incrédules. Leur dieu semble n'avoir qu'une puissance physique : au milieu des mondes qu'il anime, il reste indifférent au crime, à la vertu ; sous son œil immobile, les générations passent, et les héros tombent confondus avec les tyrans. Ainsi, les pensées de l'homme pieux auraient une sublimité que n'ont point les vues de l'Eternel ? Socrate à ses derniers momens rassure ses disciples; il leur montre au-delà du tombeau les lieux où le sage respire, où l'infortune se répare. S'il fait briller un vain espoir à leurs yeux, il surpasse en équité, dans ses rêves, la puissance infinie. Osons soutenir que de faibles créatures peuvent avoir des idées d'ordre plus justes que celles de leur auteur, ou reconnaissons qu'il est une autre vie, puisque l'homme en conçoit l'espérance.

La destinée de tous les êtres qui nous entourent se termine évidemment sur la terre ; la nôtre seule n'y paraît point accomplie. L'arbuste, sans réfléchir sur l'existence, naît, s'élève et périt. L'animal, exempt de vice, incapable de vertu, n'éprouve en ces-

sant de vivre ni les regrets ni l'espérance; il meurt tout entier, mais il meurt sans voir la mort. L'homme, dans le cours d'une vie agitée, s'avilit par des fautes ou s'honore par d'utiles actions; à ses derniers momens, il se sépare avec douleur des êtres qui lui promettent un éternel amour : persécuté pour sa vertu, proscrit pour son courage, il tourne vers le ciel un long regard de confiance et d'espoir. N'a-t-il donc plus qu'à mourir? La nature n'aurait-elle oublié sa justice qu'envers son plus parfait ouvrage?

Notre immortalité est une conséquence nécessaire de l'existence de Dieu. Qu'on ne s'égare point en vaines discussions sur l'impénétrable nature de notre âme : mes espérances ne dépendent point d'une obscure métaphysique; l'orgueilleux traité d'un sophiste ne peut les affaiblir, ni la puérile dialectique d'un pédant les accroître. C'est assez qu'il existe un Dieu, tout ne finit pas au tombeau pour la vertu malheureuse.

Un des mots les plus sublimes qui soient sortis de la bouche des sages est ce mot de Socrate : *Prenez confiance dans la mort.* Mais les récompenses supposent du mérite, et le

mérite exige la liberté; l'homme est-il libre? On peut ramener à des termes simples cette question tant de fois obscurcie; et voici le grand argument contre la liberté*. Deux objets nous attirent en sens contraires; aussi long-temps qu'ils produisent des impressions à-peu-près égales, notre esprit incertain flotte de l'un à l'autre, et nous croyons délibérer. Enfin, un des objets nous frappe d'une impression plus forte; nous sommes entraînés, et nous croyons vouloir. Ainsi l'homme, toujours passif, cède toujours à la sensation la plus vive; et comme l'enseignait une secte fameuse, les actions libres seraient des effets sans cause. Ce roman n'est point notre histoire. Lorsqu'il faut me déterminer entre deux objets dont chacun offre des avantages, à moins que les passions ne troublent ma raison et ne subjuguent ma volonté, j'examine, je discute, je juge. Si j'ai le sentiment de ces différens actes, je ne puis douter de ma liberté; et

* Hobbes l'a présenté avec force dans sa logique. Vil apôtre du despotisme et de l'athéisme, Hobbes semble avoir voulu propager toutes les doctrines pernicieuses, et réunir en lui tout ce qui mérite l'exécration des hommes.

j'ai ce sentiment d'une manière aussi nette que celui de mon existence même. Par un dernier acte, j'agis ainsi que le commande mon jugement : est-ce cesser d'être libre? non, c'est à moi que j'obéis.

Oh! combien les discussions métaphysiques, arides et scolastiques sont puériles, quand il s'agit de vérités morales! Quel monstre pourrait être conséquent au système des fatalistes, et qu'est-ce qu'un système auquel on ne peut être conséquent? Toi qui le préconises, si l'on n'agit que sous l'inévitable empire de la fatalité, pourquoi le crime t'indigne-t-il? Vois du même œil Socrate et ses bourreaux, Antonin dictant de pieuses leçons à son fils, et Néron assassinant sa mère. Ce rapprochement te révolte? Homme pusillanime! Dans ton système, les gens de bien doivent nous inspirer moins d'intérêt que les méchans. L'aveugle fatalité donne aux premiers cette volupté pure qui suit les actions vertueuses; sans avoir eu de mérite, ils sont récompensés; tandis que les autres sont en proie aux remords, en butte à la haine publique : puisqu'ils sont innocens, combien tu dois les plaindre et les

chérir ! Mais à quoi te servent ta doctrine et tes lumières ? Tu cherches à faire le bien, tu délibères sur le parti qu'il convient à ton honneur de prendre ; tes principes sont démentis par la voix de ton cœur ; quand tu as fait le mal, elle te dit que tu pouvais choisir le parti contraire, et quand tu as fait une bonne action, elle t'assure que tu en es l'auteur.

D'intarissables émotions naissent des espérances religieuses. Ranimé par elles, je ne vois plus de larmes sans consolation, je n'entends plus d'éternel adieu. La tombe est la faible barrière qui sépare les voluptés réelles des ombres de plaisirs que nous offre une vie fugitive.

Jamais, non jamais des hommes n'auraient échangé leurs lumières naturelles contre les vaines lueurs que jettent de funestes doctrines, si l'on n'eût altéré les idées religieuses en y mêlant des préjugés. Il en est deux qu'on doit s'attacher à détruire, et dont il faut purger la terre.

L'un est celui qui nous fait voir dans le ciel un juge menaçant, implacable, avide d'exercer la vengeance. Chimère atroce !

vision ridicule ! La vieillesse, l'enfance, les deux âges dont la faiblesse appelle nos soins les plus tendres, sont ceux qu'on persécute avec ce préjugé barbare ! Souvent une ineptie cruelle choisit des idées effrayantes pour les présenter au mourant, l'obsède d'images épouvantables, s'empare du lit funèbre, et voudrait l'éclairer avec les flammes de l'enfer. La même indignation fait battre mon cœur, lorsque je vois troubler par des idées sinistres la faible raison d'un enfant. Poursuivi jusque dans ses rêves par des menaces terribles, il ne sait ce que c'est que le crime, et déjà il en a senti les tourmens. O démence des hommes ! avec les idées qui devraient être les plus douces et les plus consolantes, ils sont parvenus à donner des remords à l'innocence !

L'autre préjugé est celui qui nous fait trouver des coupables dans les personnes dont la croyance diffère de la nôtre. Tandis que la religion nous enseigne à couvrir du voile de l'indulgence les fautes de nos semblables, l'intolérance nous apprend à transformer leurs opinions en crimes ; la religion élève des asiles au malheur, l'intolé-

rance dresse des échafauds; l'une veut pour ministres des hommes charitables, et l'autre des bourreaux; l'une essuie les larmes, et l'autre verse le sang.

L'intolérant sans puissance n'est que ridicule; mais il devient l'être le plus odieux, quand il est armé du pouvoir. Le cri de l'humanité est paix avec tous les hommes, hors les intolérans. Toutefois, ils se punissent par leurs propres fureurs. Ils peuvent dans leur délire ignorer les remords, et compter même leurs vertus par leurs forfaits; mais cette étrange exaltation, cette horrible ivresse repousse le bonheur; il fuit l'âme, aussitôt que les sentimens haineux y pénètrent.

Ah! dans une autre vie, la mesure de notre félicité sera celle du bonheur que nous aurons donné, dans cette vie passagère, aux êtres qui nous entourent. L'homme religieux essaie de rendre le séjour de la terre moins différent de celui vers lequel s'élèvent ses pensées. Il s'occupe sans cesse d'adoucir nos maux, d'éloigner les préventions et les haines, de calmer les fureurs des partis; toutes ses relations sont de paix et d'amour. Hom-

mes intolérans! quel est celui de vous dont on pourra dire : *On lui a beaucoup remis, parce qu'il a beaucoup aimé ?*

CHAPITRE XX.

DE LA RAPIDITÉ DE LA VIE.

Lorsque je songe aux différens âges, le premier sentiment que j'éprouve est de reconnaissance pour la variété des plaisirs que nous destine la nature. Oh! si l'homme savait goûter les charmes de toutes les situations qu'il parcourt! Mais, il regrette l'enfance, puis la jeunesse, puis l'âge mûr; le temps heureux est toujours celui qui n'est plus.

C'est grande folie que d'attrister le présent, en supposant que le passé n'offrait point de nuage. Les douleurs que la nature nous envoie dans l'enfance ressemblent aux pluies du printemps, dont un souffle léger suffit pour effacer la trace. Mais les hommes ont multiplié, pour chaque âge, les peines

et les alarmes. Je me souviens encore de la violence avec laquelle je sentais battre mon cœur, quand j'allais au collège sans avoir composé ma version ou mon thème. J'ai vu depuis des situations périlleuses; aucune, je l'atteste, ne m'a jamais fait éprouver autant de trouble. Le bel âge, pour un être frivole, est la jeunesse; pour l'ambitieux, l'âge mûr; pour un cénobite dont la tête s'exalte, c'est la vieillesse; et pour l'homme raisonnable, c'est l'âge dont il peut goûter les plaisirs.

En considérant la vie, le second sentiment que j'éprouve est le regret de voir les instans si prompts à disparaître. Le temps fuit, les jours et les années s'envolent aussi rapidement que les heures. Quelques hommes disent que la vie est longue : ils souffrent donc des douleurs cruelles, ou ne savent pas s'occuper.

Pour prolonger mes jours, je ne demanderai ni des secrets aux alchimistes ni des ordonnances aux médecins. Un régime sévère peut abréger la vie. Les privations multipliées donnent à l'âme une tristesse plus nuisible que les remèdes ne sont utiles. Eh! d'ailleurs, qu'est-ce que la vie physique

sans la vie morale? Des docteurs ont vanté la patience d'un certain Vénitien qui, né mourant, parvint à végéter un siècle *. Il pesait ses alimens, et de minutieuses précautions marquaient pour lui chaque heure de la journée. Bacon le cite, mais en plaisantant sur cet homme qui croyait vivre, parce qu'en effet il n'était pas mort.

La modération, la gaîté, l'emploi du temps, sont les moyens de vivre autant de jours que le permet la Providence; et le régime des moralistes a des effets plus sûrs que celui des médecins.

Chacun a fait cette observation qu'une année, dans la jeunesse, présente à l'imagination une longue perspective; mais que plus on avance dans sa carrière, plus la course du temps paraît redoubler de vitesse. Cherchons à connaître les causes qui modifient ainsi nos jugemens, afin de leur échapper autant qu'il est possible.

Il en est une inévitable, l'expérience. A seize ans, quel espace présentent les seize années qui vont suivre? La fin de celles-ci

* Il se nommait Louis Cornaro.

se perd dans l'avenir, ainsi que le commencement des premières s'efface dans le passé. Mais en arrivant à des termes qu'on jugeait éloignés, on voit comment on atteindra tous les autres. Ensuite, la jeunesse brûlant de franchir l'intervalle qui la sépare du but de ses desirs, voudrait hâter les heures trop lentes à son gré. Dans l'âge mûr, au contraire, l'homme voyant chaque jour l'approcher du terme de sa carrière, regrette de ne pouvoir arrêter la marche du temps. Ainsi notre faiblesse l'accélère : craignons moins l'incertain avenir, et les heures perdront leur rapidité désolante. Enfin tous les objets, étant nouveaux pour la jeunesse, lui causent quelque surprise ; elle remarque chaque instant, parce que chaque instant lui procure une sensation. Dans un âge plus avancé, peu d'objets excitent la curiosité ; on passe, sans les voir, près des chefs-d'œuvre qu'on admirait avec transport ; on retourne machinalement aux occupations de la veille, et l'on distingue à peine des journées monotones que ni les plaisirs ni l'ennui n'ont rendues remarquables. Prévenons cette disposition funeste : amis des arts et

du plaisir, conservons à notre âme sa sensibilité, à notre imagination sa fraîcheur; arrêtons-nous en épicuriens sur les instans heureux; et vouons à tout ce qui est beau l'enthousiasme de la jeunesse, éclairé par le goût de l'âge mûr.

Pour ne point abréger ses journées, il faut aimer la retraite. D'abord, on s'y garantit d'une foule d'importuns et d'oisifs. Des gens qui ne vous déroberaient pas une pièce de monnaie, vous volent sans scrupule une heure, un jour : ils ne savent donc pas ce que c'est que le temps? c'est la vie.

Mais on nous dérobe des minutes, et nous sacrifions des années! Beaucoup d'hommes, étourdis par le bruit des passions, agités par des rêves, s'aperçoivent à peine qu'ils existent, et meurent en regrettant de n'avoir pas vécu. Quelques autres, long-temps entraînés par le torrent, résistent, abordent le rivage, et goûtent enfin, loin du tumulte, le plaisir d'exister. Mais pourquoi ne prolonger que ses dernières heures? Si l'on ne peut vivre indépendant, il faut du moins consacrer chaque soir quelques momens à la retraite, pour revoir le passé, et s'arrêter

sur le présent. Comptant ainsi chaque jour qu'on ajoute à d'autres jours, on ne laisse plus la vie s'évanouir comme un songe.

C'est surtout dans ces entretiens avec soi-même qu'on donne à son esprit de la justesse, à son âme de l'élévation, à son caractère de la douceur et de la fermeté. La vie est un livre dont on lit chaque jour une page ; il faut noter ce qu'on y trouve d'instructif.

Le divin Marc-Aurèle se plaisait à s'entretenir avec lui-même, et savait jouir du présent, en cherchant dans le passé des leçons pour l'avenir. Je lis toujours avec attendrissement ce compte qu'il se rend de toutes les personnes dont les soins avaient formé son caractère et ses mœurs.

« J'ai appris, dit-il, de mon aïeul Verus « à avoir de la douceur et de la complaisance.

« La réputation que mon père a laissée, « et la mémoire que l'on conserve de ses « bonnes actions, m'ont enseigné la modes-« tie.

« Ma mère m'a formé à la piété. Elle m'a « enseigné à être libéral, et non-seulement à « ne faire de mal à personne, mais à n'en « avoir pas même la pensée.

« Je dois à mon gouverneur d'être patient « dans mes travaux, d'avoir peu de besoins, « de savoir travailler de mes mains, de ne « point me mêler des affaires qui me sont « étrangères, et de ne donner aucun accès « aux délateurs.

« Diognetus m'a appris à ne point m'amu- « ser à des choses frivoles, à ne pas ajouter « foi aux charlatans et aux enchanteurs, à « ne rien croire de ce qu'on dit des conjura- « tions des démons, et de tous les sortilèges « de cette espèce. J'ai appris de lui à souffrir « qu'on parlé de moi en toute liberté, et à « m'appliquer entièrement à la philosophie.

« Rusticus m'a fait voir que j'avais besoin « de corriger mes mœurs, que je devais évi- « ter l'orgueil des sophistes, ne pas cher- « cher à faire admirer au peuple la patience « et l'austérité de ma vie, être toujours prêt « à pardonner à ceux qui m'auraient offensé, « et à les recevoir toutes les fois qu'ils vou- « draient revenir à moi.

« J'ai appris d'Apollonius à être libre et « ferme dans mes desseins; à ne suivre que « la raison, même dans les plus petites cho- « ses; à être toujours égal, même dans les

« douleurs les plus aiguës. J'ai connu par son « exemple qu'on peut être à-la-fois sévère et « doux.

« Sextus m'a enseigné à gouverner ma « maison en bon père de famille, à avoir « une gravité simple, sans affectation ; à tâ- « cher de deviner et de prévenir les souhaits « et les besoins de mes amis, à souffrir les « ignorans et les présomptueux qui parlent « sans penser à ce qu'ils disent, et à me met- « tre à la portée de tout le monde.

« J'ai appris d'Alexandre le grammairien « à ne pas dire d'injures dans la dispute.

« Fronton m'a fait connaître que les rois « sont environnés d'envieux, de fourbes et « d'hypocrites.

« Alexandre le platonicien m'a appris que, « sans une extrême nécessité, on ne doit « dire, ni écrire à personne : Je n'ai pas le « temps de m'occuper de telle ou telle chose; « ni alléguer les affaires dont on est accablé, « pour se dispenser de rendre tous les bons « offices qu'exige de nous le lien de la so- « ciété.

« Je dois aux instructions de mon frère « Severus l'amour que j'ai pour la vérité et

« la justice. C'est lui qui m'a donné le desir « de gouverner mes états par des lois égales « pour tout le monde, et de régner de ma- « nière à ce que mes sujets aient une entière « liberté.

« Je remercie les dieux de m'avoir donné « de bons aïeux, un bon père, une bonne « mère, une bonne sœur, de bons précep- « teurs, de bons domestiques, de bons amis, « en un mot, tout ce qu'on peut souhaiter « de bon. »

Une foule de sujets intéressans peuvent remplir les entretiens avec soi-même. Ayez chaque jour un de ces entretiens solitaires. C'est surtout ainsi qu'on peut jouir de l'existence, la rendre plus utile et plus douce, la prolonger, et, pour ainsi dire, jeter l'ancre dans le fleuve de la vie.

CHAPITRE XXI.

DE LA MORT.

Si nous formons le souhait de ne jamais mourir, souhait absurde que tout homme a laissé quelquefois échapper, les moralistes nous disent : Où serait le terme des dissensions et des haines ? où se reposerait-il, l'infortuné que poursuit l'injustice ? Vains sophismes ! Si l'on accuse la nature de nous avoir soumis à la mort, on ne l'accuse pas moins de l'avoir rendue quelquefois desirable : au lieu de se montrer avare d'instans heureux, que n'épargnait-elle à la faible humanité le dernier des maux et ceux qui le précèdent ? Il est, je crois, pour la justifier, des raisons plus solides. Lorsque, dans mes songes, réformant l'univers, je rends notre existence éternelle, mon imagination fait aisément disparaître les maux qui nous affligent ; mais elle est impuissante pour créer

des plaisirs qui remplacent ceux que ne peut admettre cet ordre nouveau. Que la mort soit bannie du globe, il ne faut plus que des générations s'élèvent pour succéder à d'autres générations. Les mêmes êtres couvrent à jamais la terre : plus d'amour, de tendresse paternelle, de piété filiale! Espérances flatteuses, souvenirs enchanteurs, voluptés enivrantes, vous avez disparu; toutes les affections qui donnent un prix à la vie doivent leur existence à la mort.

Nos préjugés la transforment en un spectre qu'accompagnent des songes effrayans. Ces sombres pensées que ce monde est un lieu d'exil, et qu'il faut sans cesse attacher ses regards sur la tombe; cette doctrine bizarre, sinistre, antisociale, fut imaginée par des fourbes qui, pour s'approprier la terre, en prêchaient le dédain. Le sage ne sacrifie point le don de l'existence, et c'est en apprenant à vivre qu'il s'instruit à mourir.

Il faut quelquefois envisager la mort pour juger comment on soutiendra son approche; mais renouvelons rarement un examen qui présente des idées sombres même aux meilleurs esprits. Une autre manière de songer

au dernier moment offre les résultats utiles de la première, et n'a rien d'affligeant. Elle consiste à voir quelle influence la mort doit exercer sur la vie. Ce terme inconnu, mais prochain, doit rendre nos devoirs plus sacrés, nos affections plus tendres et nos plaisirs plus vifs. En voyant la rapidité du temps qui s'enfuit, le sage saisit les idées qui troublent les heures du vulgaire, pour ajouter aux charmes des siennes. Ainsi les disciples d'une ingénieuse philosophie plaçaient dans la salle du festin une tête de mort, sur laquelle ils effeuillaient des roses.

Ceux qui disent : la mort n'est rien, paraissent affecter du courage; et cependant ils disent la vérité la plus simple. La mort est un instant impossible à mesurer, elle n'est pas encore, ou elle n'est plus.

Sans doute les circonstances qui la précèdent peuvent être cruelles; et les morts promptes devraient, moins que les autres, nous coûter des larmes. J'entends dire en gémissant : cet infortuné n'a souffert que trois jours. Que cet espace est long, quand la douleur en fait compter les minutes! Ne mettons pas d'égoïsme dans nos plaintes,

nous sentirons qu'un motif de consolation, c'est que l'être qu'on regrette n'ait pas vu la mort s'approcher, et qu'il l'ait reçue sans douleur.

Une telle fin est digne d'envie, c'est le dernier bienfait du ciel. Ces mots dirigent vers vous ma pensée, ô mon père! Tous les fils reconnaissans disent qu'ils ont eu le meilleur des pères; mais à peine quelques amis complaisans répètent-ils avec eux une hyperbole commune, et j'entends toutes les personnes qui connaissaient mon père en parler comme moi. Cette supériorité remarquable que le talent ou la force de caractère donne à quelques hommes, il l'obtenait par sa douceur et sa sérénité. Ces qualités avaient en lui quelque chose d'idéal, que l'imagination concevra difficilement, et que la langue ne peut exprimer. Quiconque passait un quart-d'heure avec lui gardait toujours son souvenir. Il ne vous avait ébloui ni par la vivacité de son esprit ni par la variété de ses connaissances; mais en vous disant les choses les plus simples, il vous avait rendu meilleur. Pendant soixante-cinq ans il partagea les peines des autres, et ne leur en fit

jamais. Un jour, éprouvant une fatigue inaccoutumée, il se coucha de bonne heure; et quelques momens après, s'endormit pour toujours. O mon père! je ne devrais pleurer que sur moi! Votre mort sans alarmes fut digne de votre vie, de cette vie si pure que, pour vous rendre heureux dans un monde nouveau, il suffit peut-être de vous laisser le souvenir de ce que vous avez été sur la terre!

Un fait recueilli par tous les médecins observateurs, c'est qu'il est rare que l'agonie de l'homme de bien soit violente. Peut-être même avons-nous de très fausses idées sur les momens qui terminent la vie. Le vulgaire, embrassant les opinions qui l'effraient, croit que tous les tourmens accompagnent la dissolution de notre être physique. Il est plus probable au contraire qu'en touchant à l'éternel repos, on goûte des sensations analogues à celles d'un homme fatigué qui sent couler dans ses veines le calme et le sommeil.*

* « Lorsque l'âme conserve jusqu'à sa fin ses forces dans un « assez haut degré, elle peut sans doute quelquefois éprouver

Ces sensations, il est vrai, n'appartiennent qu'aux derniers instans, et des maladies cruelles peuvent les précéder; mais il semble que la nature ait toujours quelque moyen d'adoucir les maux qu'elle envoie. Parmi les maladies mortelles, celles qui sont aiguës sont rapides; celles qui sont lentes sont, en général, peu douloureuses: elles laissent le temps de s'accoutumer à l'idée qu'il faut sortir de la vie; et souvent les hommes qui la perdent ainsi finissent au milieu des rêves d'une philosophie mélancolique, bercés tantôt par la résignation, tantôt par l'espérance.

Un spectacle déchirant, et malheureusement trop commun dans la province où je suis né, est celui que présente une jeune personne atteinte d'une maladie de poitrine.

« dans l'agonie des sentimens de douleur et d'angoisse que la « cause de la mort peut produire, ou se livrer elle-même à « des affections tristes et inquiètes. Mais cette sorte d'agonie « est la plus rare, et elle est toujours séparée de la mort ab- « solue par quelques instans qui peuvent être heureux.

« Il me paraît très vraisemblable qu'en général, dans les « momens qui précèdent immédiatement la mort, lorsqu'elle « n'est pas subite, l'homme goûte un certain plaisir à mourir. » BARTHÈS, *Nouveaux Elémens de la Science de l'homme.*

L'ignorance absolue du danger peut accompagner la malade jusqu'à son dernier moment. On sait que l'hiver la verra périr; on l'entend parler des projets qu'elle veut exécuter, avec ses compagnes, au retour de sa santé et du printemps. Le contraste de sa faiblesse et de ses espérances, de sa douce gaîté et des approches de la mort, font saigner le cœur. Chacun gémit sur elle, excepté elle-même. La nature, pour s'absoudre de la faire mourir si jeune, lui donne la sécurité, l'endort sur la terre et ne l'éveille que dans le ciel.

Sans doute les douleurs physiques ne sont pas celles qui peuvent répandre le plus d'amertume sur la mort; et les sensations qu'elle fait éprouver dépendent surtout des affections qui nous attachent à la terre. Méprisons ces êtres ambitieux qui s'écrient qu'ils allaient exécuter leurs vastes projets, que leurs instans eussent ensuite coulé paisibles et sereins. Toujours la mort les eût surpris se tourmentant à poursuivre des ombres. D'autres, moins insensés, gémissent parce qu'ils sont frappés au sein des plaisirs. Ils oubliaient la rapidité de ces heureuses

chimères, ils ne savaient pas leur donner un charme plus vif, en se disant : nous les possédons pour un jour! Mais, si l'on ne regrette ni projet ambitieux ni plaisir frivole; si c'est pour ses enfans qu'on voudrait vivre encore? Je n'essaie point de soutenir un vain système; dans cette situation, la mort peut être affreuse. Il est un âge où l'on devrait ne pas mourir! il commence quand on est père, et finit quand on n'est plus nécessaire à sa famille.

S'il faut la quitter avant cette époque, les consolations ressemblent aux remèdes qui pallient les maux des mourans sans pouvoir les guérir. Toutefois, ne faisons pas à la Providence cet outrage de croire qu'il existe une situation où l'homme de bien ne trouve plus d'adoucissement à ses peines. En quittant une vie qu'il voudrait conserver encore pour le bonheur des autres, il puise des forces dans la pensée qu'il doit donner l'exemple du courage, dans de pieuses espérances, et dans l'habitude de cette haute philosophie qui lui apprit à ne jamais lutter contre la destinée.

La mort a quelque chose de sinistre,

quand elle vient, avant l'âge, détruire de tendres affections. Plus tard, elle est un acte aussi simple que les actes ordinaires de la vie. Hélas! pour peu que nos jours se prolongent, nous voyons tomber autour de nous des êtres qui nous sont chers. Bientôt nous en conservons moins ici-bas qu'il n'en existe dans un autre univers. La famille est divisée : je serais peu surpris qu'il devînt indifférent au sage de rester avec les amis présens ou d'aller rejoindre les amis absens.

Aussi long-temps que nos enfans ont besoin d'un appui, nous ressemblons au voyageur chargé d'affaires d'une extrême importance; dès que nos soins leur sont devenus inutiles, nous ressemblons à celui qui peut marcher au hasard, et s'arrêter où le surprend le coucher du soleil. Je vois la seconde époque approcher pour moi; si je l'atteins, je bénirai le ciel de m'avoir donné des années assez longues, et semées de si peu de douleurs.

Nous n'accusons point de faiblesse un homme qui part pour des contrées lointaines, s'il laisse voir dans ses adieux quelque attendrissement; doit-on exiger davantage

de celui que la mort va conduire dans un monde inconnu ? Je n'affecterai point un austère courage : mais, libre de la seule inquiétude déchirante, j'espère garder assez de tranquillité d'esprit pour faire sentir aux êtres que j'aime qu'il faut nous soumettre à des lois immuables ; que la plainte serait inutile et le murmure injuste ; qu'il faut, avec l'attendrissement léger de la résignation, nous embrasser et nous dire : *Au revoir.*

CHAPITRE XXII.

CONCLUSION.

J'AURAIS atteint mon but, si cet Essai faisait penser que l'homme, en exerçant ses facultés, peut adoucir ses peines, multiplier ses plaisirs, et, par conséquent, se créer un art d'être heureux. Nulle opinion, je le sais, n'est plus contraire aux idées reçues parmi nous : les êtres moroses et les êtres frivoles sont d'accord, quand il faut l'attaquer : cette opinion leur paraît absurde, et les plus indulgens doutent de la bonne foi de celui qui l'énonce.

A de si graves, à de si doctes autorités, j'oserais en opposer d'autres. Depuis Socrate jusqu'à Franklin, je vois des philosophes qui tous ont jugé que l'homme peut diriger, perfectionner ses facultés, et s'instruire dans

la science du bonheur. Quels hommes ont ainsi pensé? ceux qui forment l'élite de l'espèce humaine. Chacun d'eux était-il environné d'heureuses circonstances qui dussent inspirer la même philosophie? Ils connurent toutes les situations de la vie; et comme si la nature eût voulu, par de grands exemples, prouver que notre bonheur dépend de notre raison plus que des circonstances, Epictète vécut dans les fers et Marc-Aurèle sur le trône.

On rend hommage aux philosophes de la Grèce. Leur gloire est-elle fondée sur leur physique pleine d'erreurs, ou sur leur métaphysique souvent puérile? Non; ils ont mérité la vénération des siècles, en traçant des principes dont la pratique nous rendrait meilleurs et plus heureux. Quelles sciences estimait le divin Socrate? une seule, celle qui peut nous apprendre à bien vivre. Qu'on ne dise point que je substitue une science à une autre science; que Socrate enseignait la morale, non cet art prétendu, ce vain art d'être heureux. Chez les Grecs, la morale avait un but parfaitement déterminé, et c'était au bonheur que les sages conduisaient

leurs disciples. Hommes illustres, dont nous dédaignons les maximes, mais dont nous révérons encore les noms, quel résultat nous avons obtenu du progrès des lumières! Nous parlons avec enthousiasme des sciences que vous jugiez frivoles, et nous traitons de chimérique la seule qui vous parût vraiment digne de l'homme.

Oh! si l'on eût dit à ces philosophes qu'ils ne réformeraient pas le genre humain, qu'au lieu de rêver à la sagesse, au bonheur, ils devaient quitter des sujets si futiles, et consacrer leurs veilles à des sciences plus dignes de nous occuper, ne pensez-vous pas que la pitié les eût fait sourire, et que, s'ils eussent daigné répondre, ils auraient dit? « Nos traités ne réformeront point le genre humain; nous n'arracherons du cœur des méchans, ni l'orgueil, ni la cupidité, ni l'envie; mais n'aurons-nous pas la gloire d'affermir l'homme de bien dans sa carrière? Au milieu des orages, il sentira ses forces renaître, en voyant que nos âmes étaient d'accord avec la sienne. Quelque faible que soit l'influence des écrits, ne faites pas cet affront à l'humanité de croire que les nôtres, partout

répandus, ne trouveront nulle part des hommes dignes d'en profiter. Peut-être enflammeront-ils d'un saint amour pour la vertu quelques-uns de ceux qui les liront dans l'âge des résolutions généreuses. Peu de lecteurs pratiqueront notre doctrine dans toute son étendue, presque tous lui devront quelques principes salutaires. Il est possible que nous n'ayons jamais des disciples nombreux; mais nous en aurons dans toutes les contrées et dans tous les siècles ». Je me fais sans doute illusion, car je n'aperçois ni exagération ni rêveries dans ce discours.

La science du bonheur est chimérique, si l'on veut qu'elle donne des charmes à toutes les situations où l'on peut être jeté par le sort. Mais au lieu de vouloir nous conduire au bonheur idéal, si l'on dissipe les erreurs qui voilent à nos yeux les vrais biens, si l'on nous apprend à réunir de faciles plaisirs, à rendre plus rapides les instans douloureux, on nous enseigne un art qu'il est possible de démontrer et de perfectionner.

Cet art paraît-il encore difficile? qu'on me nomme celui qui n'exige aucun effort. Pense-t-on qu'il ne peut être d'une utilité générale?

vos habiles instituteurs cessent-ils d'enseigner l'éloquence parce qu'ils ne forment pas autant d'orateurs qu'ils ont d'élèves? Plus je réfléchis sur l'art d'être heureux, plus je vois qu'on peut l'assimiler aux autres arts. Toutefois il en diffère par son extrême importance; c'est d'après leurs rapports plus ou moins directs avec ce premier des arts qu'on devrait juger le degré d'intérêt qu'ils méritent. Pour apprécier une science, une loi, une entreprise, une action, je ne connais d'autre moyen que d'observer leur influence sur le bonheur des hommes.

Si les leçons de morale ne laissent qu'une impression fugitive, il le faut attribuer sans doute à deux causes principales : la faiblesse de notre nature, et la contagion de l'exemple. Mais une autre cause appartient à ceux qui nous enseignent la morale : c'est l'exagération de leur doctrine. Ils élèvent sur des monts escarpés l'autel de la sagesse : eh! pourquoi tenterait-on, pour y parvenir, de pénibles efforts? A la tristesse des ministres, on juge que leur divinité n'est pas celle qui dispense les douces joies, l'oubli des peines et l'espérance.

Croire qu'il est utile d'exagérer la morale est une des plus funestes erreurs. C'est ainsi qu'on excite la répugnance pour la sagesse, et qu'on fait repousser la vérité. A l'époque où les hommes jugent par eux-mêmes, reconnaissant qu'ils ont été trompés, impatiens de secouer un joug qui leur pèse, ils rejettent, avec des préjugés ridicules, les plus sages principes. Pour être écoutés, soyons vrais : présentons avec force les maux que l'homme, en abusant de ses facultés, appelle sur sa courte carrière ; mais disons, avec une égale franchise, qu'il commet une faute, s'il refuse ou néglige de tirer de ses facultés autant de parti qu'il est possible pour embellir sa vie.

Morale est un mot qu'on a trop souvent employé pour propager des principes exagérés et faux. A ce mot usé, et d'un sens équivoque, on devrait substituer une dénomination qui montrât nettement le but vers lequel il faut se diriger. La morale est l'art d'être heureux, ou la morale n'est qu'une science de convention, tantôt inutile et tantôt dangereuse.

Oui, c'est l'art d'être heureux qu'il faut

enseigner; et l'austérité doit être bannie de la forme des discours, ainsi que du fond des pensées. Ils sont les plus utiles précepteurs du genre humain, ces hommes dont l'âme tendre veut bien moins commander qu'inspirer la vertu, et dont l'imagination brillante sait offrir de sages principes sous des formes qui charment l'esprit et flattent la curiosité. Savez-vous quel est le meilleur ouvrage de morale qui soit jamais sorti de la main des hommes? C'est *le Ministre de Wakefield*. Montrer un père de famille en butte à tous les genres d'infortune, leur opposant toujours son courage ou sa résignation, c'est présenter un tableau sublime : le génie et la vertu réunis ont pu seuls en concevoir l'idée. Tous les hommes de bien doivent à son auteur un tribut de vénération et de reconnaissance. On demande quelquefois, si vous ne pouviez avoir qu'un livre, quel est celui que vous conserveriez? Je conserverais *le Ministre de Wakefield*.

La puissance de l'éducation, celle des institutions publiques seraient nécessaires pour rendre générales les habitudes conformes au bonheur : mais les livres, dont je n'ai point

exagéré l'influence, sont utiles, surtout à l'homme que sa raison élève au-dessus du vulgaire. Heureux celui qui sait ajouter de bons livres au petit nombre de ses amis! qui souvent s'éloigne du monde, pour jouir de leur paisible entretien; et toujours en rapporte plus de sérénité, de courage et d'espoir.

En soutenant qu'il est impossible d'accroître la somme des biens, de diminuer celle des maux, on ne remarque pas que, cette opinion fût-elle vraie, il faudrait suivre encore mes principes. Prêchez à l'homme de bien votre doctrine décourageante, vous l'affligerez; mais vous n'obtiendrez sur ses mœurs aucune influence. Il cherchera toujours à se perfectionner; il essaiera toujours de calmer les peines de ceux qui l'entourent, de nous rendre plus humains et plus heureux. Ses nobles efforts ne sauraient être entièrement perdus : les intentions pures, les vœux sincères qu'on forme pour ses semblables, donnent à l'âme une douce sérénité; et c'est assurer son bonheur que de rêver à celui des autres.

FIN DE L'ESSAI SUR L'ART D'ÊTRE HEUREUX.

ÉLOGE

DE

MONTAIGNE.

La Classe de Littérature de l'Institut proposa pour sujet de prix, en 1811, l'*Eloge de Montaigne*. Ce discours obtint une médaille : je le place à la suite de l'*Essai sur l'art d'être heureux*, dont il forme, pour ainsi dire, un appendice.

ÉLOGE



DE

MONTAIGNE.

« Il désenseigne la sottise. »
Préface de Mlle de Gournay.

Observateur sans préjugé, moraliste aimable et franc, écrivain toujours original, Michel Montaigne fait oublier qu'il est auteur ; il cause, et l'on est attentif à ses discours, qui réunissent la profondeur et la gaîté, la bonhomie et la finesse ; on ne le quitte point sans desirer le revoir, et bientôt on devient son ami. Pour espérer de lui rendre un digne hommage, quels sont mes titres ? Je n'en ai qu'un, Messieurs, c'est d'avoir vécu beaucoup avec lui.

L'éclat de ces solennités littéraires, où vous appelez des élèves à couronner les bustes de leurs maîtres, exige sans doute que la pompe des paroles vienne s'allier à la dignité des pensées. Mais je me représente Montaigne esquissant un chapitre sur les Eloges. Dans le sien, il voudrait reconnaître sa physionomie. Il serait moins blessé d'une phrase familière que d'un mot ambitieux, lui qui dut sa force à son abandon, sa grâce à sa négligence, et qui se montra toujours simple, piquant et vrai. Docile à ses leçons, je craindrai surtout d'être un rhéteur; je n'essaierai point d'éblouir par des couleurs brillantes; et vous serez indulgens, si mes tableaux sont fidèles.

Je rejette les divisions qui s'offrent à mon esprit: un plan méthodique pourrait-il convenir à l'éloge d'un écrivain qui dédaigna la méthode? Je retracerai presque à-la-fois sa vie, son caractère et ses opinions. Il y aura cependant de l'ordre dans ce discours: ne ressemblant pas à Montaigne par ses heureuses qualités, je veux du moins éviter ses défauts.

La plus douce éducation forma son ca-

ractère et sa raison. Modèle de bonté, son père, en l'élevant, éloignait la contrainte, et le garantissait avec soin de la tristesse et des ennuis. Seul enfant à qui le latin n'ait point coûté de larmes, Montaigne parlait cette langue avant de savoir comment il l'avait apprise. Quand ses études interrompaient les amusemens de son âge, on voulait qu'il crût changer de jeux et de plaisirs. Un fait suffit pour montrer quelle ingénieuse tendresse dirigeait son éducation : dans la crainte d'altérer, par un brusque réveil, ses facultés naissantes, on l'éveillait au son des instrumens.

Je ne puis méconnaître l'influence de ses premières années sur sa philosophie. Tant de soins et d'amour le disposent à fuir la dépendance, à suivre sa raison plus que l'opinion, à se plaire au sein du repos et de l'insouciance. Je vois même une éducation, quelquefois singulière, préparer la teinte originale et le charme piquant des Essais.

Quel contraste frappa Montaigne aussitôt que la société s'offrit à ses regards! Ce philosophe a vécu sous six rois (1). L'aurore des lettres que François I[er] fit briller pour nos

pères éclaira son berceau ; avant sa mort, la valeur et la clémence de Henri promirent à la patrie un heureux avenir : mais des temps de calamité, de superstition et de honte, remplissent l'intervalle qui sépare ces deux époques. Montaigne sortait à peine de l'enfance, lors de l'extermination des Vaudois ; et durant sa vie presque entière, la France désolée vit, avec épouvante, disputer de fureurs et de crimes les soldats, les assassins et les bourreaux. Ah ! combien il dut sentir le besoin de se replier sur lui-même ! Combien les tempêtes du monde lui rendirent plus chère cette philosophie qui, loin des routes de l'ambition, tient école de plaisirs vrais, et dédaignant les rôles fastueux que briguent l'orgueil et l'imprudence, réserve à ses disciples celui d'observateur !

L'amour du repos et de l'indépendance est le sentiment qui dominait le nonchalant Montaigne. Il est deux sortes de nonchalance. L'une engourdit, attriste de petites âmes, et les fait végéter sous le poids d'un ennui perpétuel. L'autre se nourrit dans quelques âmes privilégiées, dont les pensées, les desirs sont étrangers aux intérêts

vulgaires. Evitant la contrainte importune des travaux commandés, elles sont ingénieuses à se créer des occupations libres, sereines, élevées comme elles; et s'y livrant, ou les interrompant chaque jour à leur choix, elles allient, avec délices, les charmes d'une utile insouciance aux plaisirs d'une riante et douce activité.

Craignant les ennuis d'une existence oisive et les chagrins d'une vie dépendante, desirant une occupation qui ne vînt jamais l'assujétir, et qui fût toujours à ses ordres, Montaigne, au sein de la retraite (2), imagina de composer un livre dont il serait lui-même le sujet. Son but, en écrivant ses pensées, est de rendre plus doux son loisir; il ne fatigue point son esprit à méditer un plan: Montaigne philosophe est encore cet heureux enfant dont les travaux se changeaient en plaisirs.

Le hasard semble avoir décidé l'ordre de ses chapitres; ils sont incomplets, les idées qu'ils renferment sont dépourvues de liaison entre elles; mais ces idées, justes, neuves, spirituelles ou profondes, excitent plus à la réflexion qu'un traité méthodique. Du mé-

lange, quelquefois bizarre, de tant de pensées, de faits et de citations, de tant de phrases pittoresques, naïves, énergiques, résulte un livre singulier, qui plaît aux gens du monde et qu'étudient les sages. Sa forme permet de le parcourir, comme un de ces recueils destinés à d'oisifs lecteurs; et c'est un des plus attachans ouvrages que la philosophie ait offerts à la méditation des hommes. La négligence même, en ajoutant au naturel de cet ouvrage unique, lui donne un charme nouveau. Que dis-je? le livre disparaît, Montaigne est près de vous. Quand je le lis, je le vois! La candeur et la rêverie se peignent sur son front, son œil est à-la-fois doux et vif; j'entends son accent animé; je vois jusqu'à son costume, dans lequel on l'accusait d'affecter un peu de singularité. Souvent nous contestons; je lui reproche quelques sophismes, quelques opinions fausses, dangereuses en morale; mais je veux le condamner; sa bonne foi est son excuse. Me semble-t-il un peu long et diffus? je lui prête encore toute mon attention, certain que bientôt une idée juste, vivement exprimée, me fera reconnaître le Montaigne que j'aime,

Il me dit une foule de ces secrets du cœur que l'on sait vaguement, et qu'on a seulement assez aperçus pour sentir le mérite de l'observateur ingénieux et vrai qui les met au grand jour. Il m'enseigne une utile et riante philosophie, il devient mon guide : je lui dois les sages réflexions que je puise dans ses discours, et celles que je fais lorsque, après l'entretien, je pense à mes erreurs ou je rêve aux bizarreries du monde !

Pour le vulgaire des lecteurs, il n'existe dans Montaigne que des idées éparses. Mais je suppose qu'on voie chaque jour un poète, qui se plaît à parler des charmes et des secrets de son art. Dans la liberté de la conversation, il traite, il effleure le premier sujet qui s'offre à son esprit; il l'abandonne pour un autre, qu'une circonstance peut-être légère lui présente. Toutefois, après de nombreux entretiens, on peut donner de l'ordre aux idées qu'on a recueillies; et, pour ainsi dire, en former une poétique. De même, si l'on a conversé fréquemment avec l'auteur des Essais, il est facile de réunir ses idées principales, et de juger son système de philosophie.

Mon mestier et mon art, dit-il, *c'est vivre.* Cette pensée, qu'il reproduit fréquemment sous des formes diverses, indique le but de sa philosophie. S'il est un principe usé, une vérité triviale, c'est que nous devons consacrer des soins assidus aux fonctions qui nous sont confiées. Les hommes proclament et négligent ce principe. Mais ce qu'ils semblent ignorer, c'est que notre première et constante fonction sur la terre est de vivre : faute de le savoir, chacun d'eux est dupe de soi-même plus encore que de tout autre. Montaigne connut ces vérités; elles réglèrent ses opinions et sa vie. Parmi les arts, il veut que d'abord on choisisse celui qui nous fait libres. Les seuls ouvrages qui lui plaisent sont ceux qui peuvent nous amuser ou nous instruire à bien vivre. Ne demandez point d'autre science à cet apôtre de l'ignorance, à cet homme qui se vante d'être *extresmement oysif, extresmement libre, et par nature et par art ;* il se complaît dans sa philosophie : il vous dira que *c'est un doux et mol chevet, et sain, que l'ignorance et l'incuriosité, à reposer une teste bien faite.* Sa profession en cette vie est de la vivre mollement,

Je la jouis, dit-il, *au double des autres; j'arreste la promptitude de sa fuite par la promptitude de ma saisie. Le glorieux chef-d'œuvre de l'homme c'est vivre à propos. Toutes autres choses, regner, thesauriser, bastir ne sont qu'appendicules et adminicules pour le plus.*

Oh! que j'aime ce philosophe dénigrant la tristesse, blâmant le monde d'avoir entrepris d'en habiller, comme à prix fait, la sagesse. *Qui me l'a masquée*, s'écrie-t-il, *de ce faux visage pasle et hideux? il n'est rien plus gay, plus enjoué, à peu que je die folastre.... Elle a pour son but la vertu, qui n'est pas, comme dit l'escole, plantée à la teste d'un mont coupé, rabotteux et inaccessible. Qui sçait son addresse y peut arriver par des routes ombrageuses, gazonnées et doux fleurantes.*

La sagesse qui plaît à Montaigne, et qu'il regarde comme *la mère nourrice dès plaisirs humains*, sait être riche et puissante; elle aime la vie, la beauté, la gloire et la santé; mais son office particulier est d'user de tous les biens réglément, et d'en supporter la perte avec constance. Toujours il part de ces principes que *la raison se moque ou ne doit viser qu'à notre contentement*, qu'en la

vertu même notre but est la volupté : *il me plaist*, ajoute-t-il, *de battre leurs oreilles de ce mot qui leur est si fort à contrecœur.* Gémissant de ce qu'on s'étudie à multiplier nos misères, célébrant la modération, non l'austérité, il fait plus que s'éloigner des principes des moralistes rigides; il refuse à leurs actions le prix de la difficulté.

Montaigne rit de ces prétendus sages qui *veulent disjoindre les deux pièces de notre être*, les uns pour ne soigner que le corps, les autres pour ne songer qu'à l'âme. S'il éprouve une sensation agréable, il ne la laisse point *friponer aux sens*, il s'y repose; il appelle l'âme pour en jouir, il *l'emploie à se mirer en ce prospère estat, à en estimer le bonheur et l'amplifier.* Si le corps souffre, il cherche à garantir l'âme de la contagion; il la distrait, l'élève, essaie d'échapper à la douleur, et de lui faire perdre sa trace.

Que d'autres anticipent sur les accidens de la vie, et se privent des biens dont ils pourraient jouir; il lui suffit, sous la faveur de la fortune, de se préparer aux revers qu'elle peut lui garder. Embrassant curieusement les plaisirs, sans se dissimuler leur inanité,

ce philosophe dédaigne les faux biens qui tourmentent les hommes. Dégoûté de *maitrise active et passive*, par ambition il refuse l'ambition, et ne la permet qu'à ceux qui n'ont rien à perdre.

Souvent la sagesse même l'inspire ; quelquefois, cependant, il cède avec tant de mollesse au charme des maximes épicuriennes, ou se livre avec tant de hardiesse à son dédain pour l'opinion, que de jeunes lecteurs abuseraient peut-être de quelques-unes de ses pensées. Je placerais la première lecture des Essais à cet âge qui n'est plus la jeunesse, et qui n'est pas encore l'âge mûr, à cette époque où l'âme conserve assez de chaleur pour adopter les résolutions généreuses, où l'esprit est assez exercé pour discerner les erreurs. Il est possible que Montaigne ne soit pas un excellent instituteur, mais c'est un bon ami.

Quand un philosophe nous plaît, en donnant les leçons d'une indulgente sagesse, nous souhaitons qu'à l'abri des revers, il puisse toujours goûter le bonheur dont il trace l'image.... Des souffrances aiguës atteignirent Montaigne, éprouvèrent la con-

stance de cet homme qui, long-temps heureux, semblait formé pour ne connaître sur la terre que la rêverie, l'insouciance et la gaîté. Il est une philosophie théâtrale et verbeuse, qui se tait dans le danger; les coups du sort brisent ses échasses. Il en est une qui nous reste fidèle; modeste dans ses promesses, elle sait les réaliser toujours. Montaigne en fit l'épreuve : elle avait modéré les plaisirs de son jeune âge, elle vint tempérer les douleurs de sa vieillesse. Quel touchant intérêt il inspire dans cette situation! Non, je ne pense pas qu'aucun vieillard, aucun être souffrant lise, sans éprouver de consolation, les pages dans lesquelles il s'entretient des motifs qui le rendent patient au milieu des douleurs. La plupart des moralistes qui veulent nous armer contre les maux de la vie, raisonnent tristement, nous offrent des idées vraies, mais froides; elles glissent sur l'âme. Quelques autres, doués d'une imagination brillante, énoncent des principes que l'on trouve charmans, lorsqu'un sort paisible dispense de les mettre en pratique. Les pensées de l'auteur des Essais sont à-la-fois ingénieuses et justes.

A mesure qu'il voit les années disparaître, il semble donner à son art de vivre une teinte plus douce. Je me plairai toujours à répéter ces fragmens enchanteurs de la philosophie de sa vieillesse. Anacréon, Horace, êtes-vous plus aimables? *Je me défends de la tempérance, comme j'ai fait autrefois de la volupté; je dérobe ma vue de ce ciel orageux et nubileux que j'ay devant moi, et me vay amusant en la recordation des jeunesses passées... Que l'enfance regarde devant elle, la vieillesse derrière. Les ans m'entraisnent s'ils veulent, mais à reculons.*

Une philosophie sereine exige une âme élevée. En berçant mollement sa vie, souvent Montaigne pensait aux troubles de la nôtre. Il voyait alors nos préjugés serviles, nos passions haineuses; et souhaitait d'adoucir nos maux. La philosophie des Essais va s'offrir sous un nouvel aspect.

Les réformateurs imprimaient à l'Europe cette grande impulsion, si fameuse dans les annales de l'esprit humain. Antagoniste ou partisan des opinions nouvelles, on devait au desir de les combattre ou de les propager, l'exercice plus assidu, plus libre de toutes ses facultés intellectuelles. Mais c'était en

s'agitant que les esprits s'éclairaient, et d'horribles discordes ensanglantèrent cette époque. Tandis que les Français, couvrant de deuil la patrie, s'entre-déchiraient sous les bannières du fanatisme, Montaigne, dans ses écrits, inspirait la tolérance et la paix. Trop ami du repos pour se plaire à des nouveautés turbulentes, trop humain pour ne pas détester la violence et l'injustice, il s'éloignait des réformateurs par ses goûts, de leurs persécuteurs par ses principes. Ennemi de la superstition et des troubles, il fut le sage de ces temps déplorables. Laissant aux défenseurs des préjugés l'humeur sombre et l'argumentation scolastique, c'était en se jouant qu'il répandait la lumière. Il faisait sentir le besoin d'obtenir et d'offrir l'indulgence, lorsqu'il peignait la diversité de nos opinions, l'incertitude de nos jugemens, l'inconstance de nos desirs. Le pédantisme était déconcerté par ses questions modestes ou piquantes; la crédulité, l'erreur cédait aux leçons d'un homme habile à faire disparaître la sécheresse de la raison sous les formes d'une aimable insouciance et d'un ingénieux pyrrhonisme.

Des critiques veulent trouver, et louent dans Montaigne un esprit de doute universel, qu'ils jugent convenable à notre faiblesse; d'autres l'accusent de ne laisser à ses disciples, pour résultats de ses leçons, qu'une affligeante perplexité. Apprécions, avec plus de justesse, le scepticisme de l'auteur des Essais. Ce philosophe hésite-t-il lorsqu'on lui demande quel doit être notre but dans la vie? Sa doctrine sur la sage volupté, sur la modération et le plaisir, n'est-elle pas affirmative? Plus il cultive son art de vivre doucement, plus il est disposé à montrer la vanité des occupations inutiles ou funestes au bonheur. L'esprit de doute que l'homme raisonnable exerce volontiers sur une multitude d'objets se trouva fortifié dans Montaigne par l'importance qu'il attachait à la seule science qui, selon lui, fût digne de remplir nos instans. (3)

Sans altérer sa franchise, le pyrrhonisme dut être quelquefois un jeu de son esprit. Il haïssait les dogmatiques et les scolastiques. Leur ton arrogant blessait son indépendance; leur humeur querelleuse était en contraste avec son humeur pacifique; leur obstina-

tion affligeait son amour pour la vérité, et leurs subtilités excitaient son mépris. Dans son antipathie pour eux, desirant leur déplaire, il choisissait les formes qu'il jugeait propres à faire ressortir le ridicule et les erreurs de l'espèce de philosophie dont il s'éloignait par caractère, par goût et par principes.

Un autre motif dut exercer quelque influence sur le choix des formes qu'il lui convenait d'adopter. De stupides folies, d'odieux préjugés avaient alors de puissans défenseurs. L'écrivain qui rendait justice au talent d'un poète hérétique était lui-même accusé d'hérésie. A peine osait-on soutenir que les victimes d'une crédulité barbare, livrées aux flammes pour de vains sortilèges, eussent mieux mérité les secours, les soins de la pitié *. Montaigne, voulant concilier, avec le desir d'éclairer les hommes, celui de couler des jours paisibles, donnait les découvertes de sa raison pour les jeux de son imagination; et dès que le sujet d'un chapitre peut porter ombrage à l'autorité qu'il

* *Voyez* les Essais, Liv. III, Chap. XI.

redoute, on le voit, usant de prudence, chercher à prévenir les accusations téméraires. Un tel soin ne fut pas la seule cause de son repos : il est des hommes dont le caractère fait excuser les opinions. L'insouciant Montaigne, écrivant sans ordre et sans prétention, vécut tranquille ; et Charron, moins hardi, mais sérieux et méthodique, encourut des censures.

Quand l'auteur des Essais fut sceptique, il suivit une philosophie qui souvent est nécessaire dans la recherche du vrai, et qui s'allie avec l'amour du repos, de la tolérance et de la liberté. Vainement tenterait-on de le calomnier, en abusant de quelques-unes de ses pensées ; il n'éprouva jamais cet affreux pyrrhonisme qui s'étend sur nos devoirs, et les met en problème. Je suis frappé d'un long étonnement, lorsque j'entends Rousseau accuser un philosophe dont il connaissait si bien les écrits. On cite la véhémente apostrophe dont il veut l'accabler, en lui demandant *s'il est quelques pays sur la terre où ce soit un crime de garder sa foi, d'être clément, bienfaisant, généreux, où l'homme de bien soit méprisable et le perfide,*

honoré *. Question étrange ! On la répète, et l'on oublie la réponse. Un sage a dit : *Il ne se trouva jamais d'opinion si desréglée qui excusast la trahison, la déloyauté, la tyrannie, la cruauté;* et ce sage est Montaigne. ** (4)

Dans tous les siècles, l'auteur des Essais eût honoré la France ; mais combien les ténèbres dont il était environné le rendent plus étonnant et plus digne d'hommages ! Il ferait de nos jours un chef-d'œuvre ; dans son siècle, il a fait un prodige. Des temps encore barbares ont vu produire ce livre original, qu'au milieu de nos richesses littéraires nous retrouvons toujours avec un sentiment de prédilection. Premier ouvrage réellement instructif écrit dans notre langue, les Essais ont été les rudimens de la raison. Montaigne ressemble à ces peintres célèbres qui voient sortir de leurs écoles une foule d'élèves qu'animent leurs préceptes et leur exemple, et dont les succès ajoutent à l'éclat de leur gloire. Les pages empreintes de son génie ont exercé les méditations de tous les auteurs

* Emile, Liv. V.

** Essais, Liv. I, Chap. XXX.

qui lui ont succédé. Ses principes ont été mille fois commentés, modifiés, reproduits : nos écrivains les plus opposés par leur caractère et le genre de leurs ouvrages ont profité de ses pensées. Mais, parmi les hommes qui ont abondamment puisé dans les Essais, sans tarir cette source féconde, celui qui doit le plus à Michel Montaigne c'est Jean-Jacques Rousseau.

Il faudrait examiner les principes du philosophe de Genève sur l'éducation, les conseils qu'il adresse aux femmes, son discours sur les lettres, ses réflexions sur la mort, sur le suicide, sur beaucoup d'autres sujets, pour montrer les secours qu'il doit aux Essais. Il reçut l'heureux privilège de s'approprier les idées qu'il trouvait conformes aux siennes : génie puissant et fait pour dominer, lorsqu'il emprunte, il semble encore créer. Mais quelle immense gloire reste à Montaigne ! quelle influence il exerce ! Dans le seizième siècle, ses pensées firent balbutier aux Français le langage de la raison ; et dans le dix-huitième, elles enflammèrent l'écrivain qui, par son éloquence, étonna l'Europe.

On admire la profonde raison de l'auteur

des Essais, on aime sa franchise; on n'a pas assez observé la variété de son génie. Examinez dans quelle classe de moralistes, de philosophes, doit être placé Montaigne.

Par la direction qu'il donne à ses études, et par son dédain pour les nôtres, il appartient à cette école de Socrate, qui, négligeant les sciences vulgaires, cultivait celle dont le but est d'élever notre âme et de rendre nos jours sereins.

Mais la morale du plus sage des Grecs n'eut point la mollesse de cette philosophie qu'on nomme épicurienne, et dont le chantre de Tibur a donné de si douces leçons. Montaigne fut encore le disciple fervent de cet amant heureux de la sagesse et des muses; épris de toutes les voluptés, il vécut entre Horace et Platon.

Notre insouciant philosophe, que le plaisir paraît toujours guider, compâtit cependant aux maux de ses semblables. Armant le ridicule contre les préjugés, attaquant le fanatisme avec adresse, avec courage, il est au rang des bienfaiteurs de l'humanité.

Nous devons encore le placer parmi les moralistes habiles à juger nos mœurs, à sai-

sir nos travers. Molière, Le Sage, La Bruyère, Montaigne, ont ce rapport entre eux, qu'ils sont des observateurs de l'homme et des peintres du monde.

Enfin, si l'on considère l'originalité des Essais, ce mélange de force, de grâce et de naïveté, qui vient y servir la raison, ce style incorrect, qu'on n'oserait corriger, on voit l'auteur occuper une place qui n'appartient qu'à lui seul. Son génie, son influence la lui donnent. Il s'élève entre les siècles anciens et les siècles modernes; il répand sur ceux-ci les lumières recueillies dans les autres : il sort des écoles d'Athènes, il en ouvre une où les Français s'instruisent.

Les reproches adressés à Montaigne ont souvent excité ma surprise. S'ils étaient justes, Messieurs, je le reconnaîtrais avec la franchise que ce philosophe eut toujours en parlant de lui-même. (5)

On voit à regret pour chefs de ses plus ardens détracteurs ces pieux solitaires qui, du fond de leur retraite, donnant aux sciences une impulsion nouvelle, semblaient n'avoir quitté le monde que pour mieux apprendre à l'instruire. Leur inimitié peut s'ex-

pliquer sans qu'on discute ni l'orthodoxie de Montaigne ni celle de Port-Royal. Doué d'une imagination vive et d'une raison indulgente, le philosophe dont j'esquisse l'éloge se plaisait à voir folâtrer la sagesse, et voulait qu'elle fût escortée du plaisir et des grâces. Il effraya les austères partisans du sombre jansénisme. Leur esprit n'était pas aussi conciliant que leurs mœurs étaient pures; et s'ils se montraient heureux à donner de l'attrait aux sciences, ils étaient moins habiles à rendre aimable la sagesse. Je ne décide pas s'il faudrait demander un peu plus de gravité dans la morale qu'ils réprouvent, un peu moins de sévérité dans celle qu'ils professent. Pardonnons à d'illustres écrivains leur partialité à l'égard de Montaigne, ainsi que nous excuserions la sienne envers eux si, contemporain de leurs antagonistes, il eût malignement attaqué leurs principes dans un chapitre intitulé *du jansénisme;* et qu'il eût voulu nous faire apercevoir quelque orgueil sous le cilice des doctes solitaires.

Des censeurs ont accusé Montaigne d'enseigner une morale qui ramène trop souvent

nos affections à nous-mêmes. Il n'était point de ces étranges raisonneurs qui prétendent anéantir le moi ; il voulait des conseils praticables, et riait de ces graves leçons que ne pensent à suivre ni ceux qui les écoutent ni celui qui les donne. Mais, dans son dernier livre, je trouve encore des idées sages sur nos devoirs envers les hommes; et ce livre, il l'écrivit à l'époque où la vieillesse, l'expérience et les douleurs pouvaient, en modifiant son caractère, le rendre moins sensible et moins juste (6). Qu'on ne l'accuse point d'égoïsme, j'en appellerais à ses principes, j'en appellerais à sa vie.

Deux des plus nobles sentimens du cœur humain, la piété filiale et l'amitié, ont été des passions pour Montaigne. Avec quel soin et quel amour il s'attache à rendre vénérable la mémoire de son père! On sent qu'il la recommande à l'affection du lecteur. Ce qu'il peut avoir d'estimable, il ne l'attribue qu'au bonheur de sa naissance, aux exemples domestiques, à la sage institution de ses jeunes années. On le voit religieusement occupé de conserver les souvenirs chers à son cœur. Ce n'est point un plaisir pour lui que d'or-

donner des constructions ou d'embellir un jardin; mais il achève les travaux commencés par son père; il exécute les projets qu'il lui a connus; il veut le rendre encore présent dans le château de Montaigne.

Ces amitiés célèbres qui, dans les siècles antiques, ont honoré la terre, n'offrirent pas de plus parfait modèle que la tendre union de Montaigne et de La Boëtie. Entraînés l'un vers l'autre par toute la puissance d'une aveugle sympathie et d'une estime éclairée, leurs volontés se confondirent; une seule âme semblait inspirer..... Je m'arrête, Messieurs; cette union si pure, un autre que Montaigne doit-il essayer de la peindre? Il faut vous lire les pages dans lesquelles revit son amitié. Mais elles sont présentes à votre mémoire, et j'entends autour de moi répéter ces mots attendrissans : *Si on me presse de dire pourquoi je l'aimois, je sens que cela ne se peut exprimer qu'en respondant : parce que c'estoit lui, parce que c'estoit moi..... Les plaisirs mesme, au lieu de me consoler, me redoublent le regret de sa perte. Nous étions à moitié de tout, il me semble que je lui dérobe sa part!* Privé du confident de ses pensées, du

frère de son choix, Montaigne se trouva solitaire; et la place que nul autre ne pouvait occuper dans son cœur, fut à jamais remplie par un tendre et douloureux souvenir.

Ami fidèle, excellent père; mari sans amour, mais soigneux du bonheur de sa femme; indulgent, désintéressé, confiant, Montaigne fut un homme de bien.

On lui reproche d'avoir beaucoup parlé de lui-même. Il est assez bizarre qu'on lui reproche d'avoir écrit les Essais!

Il n'avoue, dit-on, que de légers défauts. S'il n'en avait pas d'autres, fallait-il qu'il en imaginât? Pour moi, je lui reprocherais plutôt de n'avoir pas dit tout le bien qu'il devait savoir de lui-même. Il ne parle point de l'élévation de son âme; et cependant quel noble caractère il déploya dans les troubles civils! Environné de fanatiques persécuteurs ou persécutés, n'entendant que des cris de haine et de proscription, il ouvrit sa retraite à tous les partis; et pour éloigner les dangers, il se montra sans alarmes. Soldats ou villageois, étrangers ou Français, huguenots ou papistes, tous les hommes étaient pour lui des voyageurs à secourir. Donnant l'hospita-

lité même à ses ennemis, il s'endormait avec eux sous le toit qu'il leur avait offert. Long-temps il jouit en paix de l'estime publique, long-temps il fut gardé par le respect et la reconnaissance. Mais quelles vertus trouvent grâce dans les discordes civiles? Montaigne vit enfin ses propriétés ravagées : les horreurs de la peste se mêlèrent aux horreurs de la guerre. Contraint de fuir, guidant une troupe éplorée, ne sachant lui-même où reposer sa vieillesse, il fut encore, durant l'orage, le consolateur et l'appui de ceux qui l'entouraient.

Sa philosophie n'était pas seulement dans ses discours. Ses talens, sa naissance, l'appelaient sur la scène du monde; et les troubles civils multipliaient les routes de l'ambition. Il fut décoré du premier ordre de l'état. Deux fois ses concitoyens l'élevèrent aux fonctions de maire de Bordeaux. Son caractère lui fit obtenir, dans tous les partis, l'estime des hommes distingués (7). Souvent les Essais offrent des vues profondes sur des sujets politiques (8). Avec moins de philosophie, Montaigne eût brillé dans la carrière du pouvoir et des honneurs : mais il vécut indépendant, sans augmenter ni diminuer la

fortune de ses pères ; et s'acquitta de sa dette, en nous léguant son exemple et son ouvrage. (9)

L'auteur des Essais appartient à l'histoire des lettres, ainsi qu'à l'histoire de la philosophie; et je dois, messieurs, en considérant son style, offrir encore à vos regards une partie de sa gloire.

Son langage se compose de français, d'imitations du latin, et de locutions usitées dans le Périgord et dans la Gascogne. C'est avec ces élémens informes et bizarres que Montaigne sut produire des pages que nous étudions encore, pour y découvrir le secret de féconder notre langue, et pour apprendre l'art de soumettre les mots à la pensée.

Cet écrivain doit à sa manière originale de sentir et de concevoir, un style riche d'images hardies, de tours poétiques, d'expressions colorées, vives et pittoresques. Heureux dans ses tons variés, jamais la monotonie n'appesantit sa plume. Veut-il rendre un sentiment avec force? des mots inattendus obéissent au mouvement de son âme. Veut-il peindre des idées aimables? il les présente mollement, et leur donne une

grâce naïve. Mais, ce qui répand un charme inimitable sur le plus singulier de nos ouvrages, c'est ce je ne sais quoi de simple et de piquant qui fait douter si Montaigne écrit ou s'il parle.

Peut-être des mots et des tours *vieillis*, dont la valeur est moins déterminée pour nous que celle des mots et des tours usuels, nous font-ils trouver, dans quelques phrases, des beautés que l'auteur ne leur a point données, mais il serait injuste de généraliser cette observation. Si notre imagination seule nous fait trouver de la grâce dans les Essais, pourquoi n'en donne-t-elle qu'à si peu de passages du traité de Charron ?

De grands prosateurs ont évidemment étudié le style de Montaigne. Ses couleurs se reproduisent quelquefois sous les pinceaux de La Bruyère, de Montesquieu et de Jean-Jacques. Étrange singularité ! l'auteur, objet de si précieuses études, fut bien moins utile à notre langue qu'on n'aurait dû le supposer ; elle est formée, pour ainsi dire, d'après un autre système que la sienne.

Le partisan du vieux langage exhale encore ses regrets. Quel écrivain, dit-il, quel

écrivain doué d'une âme forte, d'une imagination vive, après avoir lu Montaigne avec enthousiasme, ne gémit pas d'être privé des richesses et de la liberté de nos pères? Que sont devenues tant d'expressions harmonieuses, dont l'énergie ou la grâce nous plaît dans les Essais? Quel caprice les a proscrites? Vous rougiriez de les ignorer, et vous n'osez en faire usage! Des formes elliptiques, tantôt naïves et gracieuses, tantôt hardies et véhémentes, sont remplacées par une foule d'articles, de mots sans force et sans couleur, qui ralentissent la phrase et la pensée. Une construction directe, monotone, languissante, succède aux inversions variées et rapides. Chaque jour nos expressions s'affaiblissent, s'usent par l'habitude de les lire et de les employer; nous ne pouvons rajeunir la langue; et Montaigne, maître d'un idiome encore neuf, l'enrichissait par ses conquêtes. Plus de créations ni d'indépendance! le langage donnait des ailes à la pensée; surchargée par lui maintenant, elle l'entraîne avec effort.

N'accusons pas légèrement de faiblesse et de stérilité la langue de nos chefs-d'œu-

vre (10). Celle de nos pères, en s'épurant, a perdu quelques avantages; et je crois qu'on pouvait acheter, par moins de sacrifices, ses beautés nouvelles. Mais quelle est la première qualité du langage? Le nôtre, pour obtenir la clarté qu'il offre aujourd'hui, dut adopter une construction plus directe et des formes moins elliptiques. En rejetant des tours pittoresques et négligés, le français reçut encore la noblesse et l'élégance; qualités si précieuses qu'elles distinguent la plupart des écrits dont les peuples civilisés s'honorent. Voilà nos avantages et nos conquêtes. Ah! sans doute il est des tons faciles à Montaigne, presque impossibles à retrouver dans notre langue épurée. Toutefois, en est-il que n'aient obtenus d'elle Pascal, Fénelon, Bossuet et Jean-Jacques? La langue qu'ils parlèrent est celle qu'entendra la postérité; laissons discuter ses défauts, approprions-nous ses beautés. Sans prétendre qu'on ne puisse l'enrichir encore, repoussons ces novateurs imprudens qui la dégradent, la profanent; et croient avoir l'esprit hardi, parce qu'ils ont l'esprit faux. Ils dédaignent les leçons des grands écrivains des deux siècles

derniers; recuseront-ils aussi l'opinion de Montaigne? C'est lui qui va leur enseigner à discerner la liberté de la licence, c'est lui qui va leur faire entendre les principes de la raison et du goût. *Le maniement des beaux-esprits*, dit-il, *donne prix à la langue, non pas l'innovant....... Ils n'y apportent point de mots, mais ils enrichissent les leurs, appesantissent et enfoncent leur signification et leur usage; lui apprennent des tours inaccoutumés, mais prudemment et ingénieusement: et combien peu cela soit donné à tous, il se void par tant d'escrivains françois de ce siècle. Ils sont assez hardis et desdaigneux pour ne suivre la route commune; mais faute d'invention et de discrétion les perd. Il ne s'y voit qu'une misérable affectation d'estrangeté, des déguisemens froids et absurdes, qui au lieu d'eslever abattent la matière.*

Sous quelque rapport qu'on observe Montaigne, on reconnaît qu'il était né pour faire jaillir la lumière du milieu des ténèbres. Dans un temps qui touchait à celui de la barbarie du langage, il créa le style qui peignit ses pensées; et, quelquefois, il devança les préceptes du goût (11). Tandis que

ses contemporains se livraient aux subtilités pédantesques de l'argumentation scolastique, il donna de l'enjoûment à la raison, des grâces à la sagesse. A l'époque du plus violent fanatisme, il fit entendre la voix de la tolérance. Enfin, il sut ce que la plupart des hommes ignorent dans tous les siècles, il sut vivre; et sa philosophie tempérante au sein des voluptés, soutint l'épreuve de la douleur et des revers.

O Montaigne! pardonne si je n'ai su mieux louer ton caractère que j'admire, et tes discours que, tant de fois, je t'ai fait répéter. Tu ne m'enseignas point à me parer d'une pompe élégante. Je ne songeais qu'à te peindre avec fidélité; et je présente mon esquisse à des juges qui t'aiment, persuadé que dans le portrait d'un ami, on veut la ressemblance, plus qu'on ne cherche l'habileté du pinceau. Conduit par le zèle, je suis venu m'acquitter d'un tribu qui m'est cher; et je retourne à nos entretiens. Je vois la retraite où tu m'attends, où tes discours me paraîtront nouveaux, où nous deviserons sur la sagesse et la folie. Que d'autres louent tes principes avec plus d'éloquence, moi

j'aspire à les mettre en pratique. Redis-moi tous les charmes de l'insouciance et de la liberté, endors pour moi les vains desirs; que j'apprenne de toi le secret de former la douce alliance de la modération et du plaisir! Guide-moi, philosophe aimable! Heureux celui de tes disciples qui, satisfait de son indépendance, cultive en paix tes leçons, et pourra dire un jour comme toi: *Si j'avois à revivre, je revivrois ainsi que j'ai vescu!* (12)

FIN DE L'ÉLOGE DE MONTAIGNE.

rhonisme est absolu et sa morale triste. Après avoir beaucoup lu les Essais, j'ai fait une observation que je crois propre à jeter du jour sur la philosophie de l'auteur. Les personnes dont je viens de parler ne peuvent guère tirer de preuves, en faveur de leur opinion, que du chapitre intitulé *Apologie de Raymon de Sebonde*. Ce chapitre diffère des autres par le fond des idées, non moins que par son extrême étendue. L'auteur me paraît l'avoir composé peu de temps après qu'il eut traduit la *Théologie naturelle de Sebondé;* et par conséquent, avant de commencer les Essais. C'est un ouvrage à part. En effet, je n'y reconnais point Montaigne. Il y professe une philosophie triste, décourageante, lui, si bon, si enjoué, même en parlant des maladies et de la mort. Il porte le scepticisme à l'excès, et prend le ton le plus dogmatique. Il se livre à des idées très singulières, et j'en vois plusieurs qu'il a formellement contredites. Ainsi dans ce chapitre douzième du second Livre, Pyrrhon est un sage; et dans le vingt-neuvième du même Livre, Pyrrhon est un fou. Pour prendre une idée juste de la philosophie des Essais, il faut lire tous les chapitres, avant celui de l'*Apologie de Sebonde*. En ne le lisant qu'après les autres, on sera frappé de l'étrange contraste qu'il forme avec eux. Alors on reconnaîtra, je pense, que c'est un premier écrit composé par Montaigne, à une époque où ses opinions n'avaient rien

d'arrêté, et qu'il a intercalé dans son Livre. Cette *Apologie*, qui ressemble souvent à une censure, causa beaucoup de sensation, dans un temps où les esprits étaient fort occupés de théologie ; on la regarda comme le plus important chapitre des Essais. Ce premier jugement, répété de confiance, n'a pas permis d'apercevoir plus tôt que l'*Apologie de Sebonde* est réellement un ouvrage à part.

(5) On a contesté la bonne foi de Montaigne. Il prétend, a-t-on dit, n'avoir pas de mémoire ; et ses nombreuses citations donnent, à chaque page, la preuve du contraire. Pour éclaircir cette difficulté, il suffit de jeter un coup-d'œil sur la première édition des Essais (1580). Les citations y sont très rares. La plupart de celles dont l'ouvrage est maintenant rempli, ont été par conséquent ajoutées, à mesure que l'auteur trouvait dans ses lectures quelques passages analogues à ses opinions.

(6) Les contradictions que présentent les Essais ne méritent pas de reproche : on peut le prouver par une observation très simple. Lorsqu'un écrivain compose, il voit en même temps les différentes parties de son ouvrage ; il veut que le commencement, le milieu, la fin, soient un tout

formé d'idées qui s'enchaînent. Les Essais, *livre* original, unique, devaient être composés d'une autre manière. L'auteur a pour but de se faire connaître au lecteur. Il lui suffit que la sensation qu'il peint soit réellement celle qu'il éprouve à l'instant où il tient la plume. La bonne foi lui défend même d'effacer les idées jetées quelques années auparavant sur le papier. Montaigne ne corrigeait que son style. A-peu-près vingt ans s'écoulèrent tandis qu'il écrivait : le temps et la réflexion modifièrent plusieurs de ses opinions ; par exemple, il ne voit pas la mort des mêmes yeux dans le premier et dans le dernier livre. Loin que je songe à blâmer ses contradictions, apparentes ou réelles, je trouve un nouveau degré d'intérêt dans l'ouvrage qui non-seulement peint Montaigne, mais encore le peint à différens âges.

(7) Notre philosophe était à Blois, pendant la tenue des fameux Etats : il voyait le prince de Navarre et le duc de Guise. M. de Thou, à qui il prédit une partie des évènemens dont la France allait être témoin, donne à ce sujet des détails curieux. (*De vitâ suâ. Lib. III.*)

(8) Les pensées de Montaigne sur les révolutions sont pleines de vérité. Il a des observations justes, et quelquefois très fines, sur la diplomatie. Il devança son siècle par ses vues sur la juris-

prudence. Au seizième siècle, il énonça plusieurs opinions développées par Beccaria dans le dix-huitième.

(9) Avant de composer les Essais, seul ouvrage sur lequel repose sa gloire, Montaigne avait traduit la *Théologie naturelle de Raymon Sebond* ou *de Sebonde*. L'auteur de ce livre veut prouver, par les seules lumières de la raison, tous les mystères du christianisme. Souvent les idées du théologien sont subtiles, obscures; et le style du philosophe n'était pas encore formé.

On a fait imprimer, sous le titre de *Voyages de Montaigne*, des notes qu'il avait écrites ou dictées à la hâte, en parcourant la France, la Suisse, l'Allemagne et l'Italie. Ces notes informes, qu'il n'eut jamais dessein de rendre publiques, peuvent offrir quelque intérêt, en contribuant à prouver la bonne foi qui dicta les Essais. Les deux ouvrages nous peignent le même homme. On voit l'épicurien Montaigne promener sa nonchalante curiosité; on le voit, pour goûter tous les plaisirs qu'un pays peut offrir, en adopter les usages, se nourrir, se coucher, se vêtir à la manière des étrangers qu'il visite. Son enthousiasme pour les grandes ombres romaines s'exalte à la vue des monumens antiques. En Italie, ainsi qu'en Gascogne, les médecins sont en butte à ses traits. Quelques lignes, pleines de sentiment, expriment

les regrets que lui cause la mort de son ami : on croirait sa perte récente ; dix-huit ans n'avaient pu fermer sa blessure.

Montaigne a mis des dédicaces en tête de plusieurs opuscules de La Boëtie : il y en a une à M. de Mesmes, dans laquelle on entrevoit déjà sa douce philosophie. Mais un morceau plus remarquable, c'est la lettre qu'il écrivit à son père, après avoir été témoin des derniers momens de La Boëtie : cette lettre touchante est un monument de pieuse amitié.

(10) On affecte trop de regretter les expressions que nous avons perdues. Celles qui peignaient à l'esprit, qui flattaient l'oreille, et qui n'ont pas été remplacées, sont moins nombreuses qu'on ne veût nous le persuader. Aussi long-temps qu'une langue est vivante, l'usage lui fait perdre des mots, ainsi qu'il lui en fait adopter. Les contemporains de Montaigne formaient déjà des plaintes semblables aux nôtres. Dans les *Dialogues du nouveau langage françois italianizé*, imprimés en 1583, un des interlocuteurs dit : « Je vois bien à regret un grand « nombre de beaux mots que nous avons perdus, « les uns simples, les autres composés ; n'étant « aucunement rudes, ains ayans un son fort doux, « quant à la plus grand'part ; et le pis est que « d'iceux il y en a qui nous sont fort nécessaires,

« pource qu'à faute d'eux nous demeurons cours « quelquefois, aucuns n'ayans été mis en leur « place ». (Page 135.)

(11) Nous reprochons à Montaigne d'avoir surchargé de citations son ouvrage; écoutons-le: « J'ay donné à l'opinion publique que ces paremens empruntés m'accompagnent; et si je m'en « fusse creu, à tout hazard, j'eusse parlé tout fin « seul.... Il ne faut que l'épistre liminaire d'un « Allemand pour me farcir d'allégations ». (Essais, Liv. III, Chap. II.)

(12) Jusqu'au commencement de ce siècle, toutes les réimpressions des Essais ont été faites sur l'édition de 1595, ou sur celle de 1635, publiées l'une et l'autre par mademoiselle de Gournay. La seconde est la meilleure. Dans ces derniers temps, feu M. Naigeon annonça qu'un exemplaire corrigé de la main de Montaigne et déposé à la bibliothèque centrale de Bordeaux, offrait seul l'ouvrage tel que l'auteur avait eu dessein de le laisser au public. Cet exemplaire fut employé pour donner une édition stéréotype qui parut en 1802, et que beaucoup de personnes croient être la plus exacte. Elle me paraît inférieure à l'édition de 1635, et même à celle de 1595.

On sait que Montaigne laissa deux ou trois

exemplaires raturés. Sa famille s'est-elle trompée sur la manière de remplir ses intentions? Celà me semble difficile à croire, surtout en songeant que mademoiselle de Gournay a connu ces différens exemplaires, et qu'elle portait une vénération presque religieuse à la mémoire de Montaigne. Il n'est pas impossible cependant qu'une erreur ait été commise. Pour décider la question, il faut examiner, sous le rapport littéraire, les éditions de 1635 et de 1802. C'est aux hommes de lettres à comparer les phrases qui se trouvent différentes dans les deux éditions, et à juger quelle est la dernière version de l'auteur. Je ferai un petit nombre de rapprochemens.

Un peintre voulut représenter la douleur des personnages témoins du sacrifice d'Iphigénie, « selon le degrez de l'interest que chacun appor- « toit à la mort de cette belle *fille* innocente. « Ayant espuisé les derniers efforts de son art, « quand ce vint au père de la *vierge*, il le pei- « gnit le visage couvert ». (Edition de 1635, Liv. I, Chap. II.)

« . . . . selon le degrez de l'interest que chacun « apportoit à la mort de cette belle *fille* inno- « cente. Ayant espuisé les derniers efforts de son « art, quand ce vint au père de la *fille*, il le « peignit le visage couvert ». (Edition de 1802.)

Comment l'auteur eût-il voulu substituer au mot *vierge* celui de *fille*, qui a moins d'élégance

et qui produit une répétition qu'un écolier même éviterait? M. Naigeon aurait pu répondre qu'il existe un exemplaire des Essais sur lequel Montaigne a effacé le mot *vierge* pour y substituer l'autre. Mais un auteur occupé de la correction d'un ouvrage fait quelquefois des changemens défectueux; et s'il laisse plusieurs exemplaires raturés, on a besoin de savoir quel est celui qu'il préférait, ou de suppléer à son silence par une saine critique.

Montaigne termine une espèce de dialogue fort animé, par ces interrogations : « Avez-vous sceu « composer vos mœurs? vous avez bien plus faict « que celuy qui a composé des livres. Avez-vous « sceu prendre du repos? vous avez plus faict « que celuy qui a pris des empires et des villes ». (Liv. III, Chap. XIII, édition de 1635.) Dans l'édition de 1802, le dialogue se termine froidement par ces mots : « Composer vos mœurs est « votre office, non pas composer des livres; et « gaigner non pas des batailles et provinces, « mais l'ordre et la tranquillité de vostre con« duicte ». Jamais un écrivain, si ce n'est par une erreur qu'il reconnaît bientôt, ne fait disparaître ainsi une figure vive de la fin d'un morceau qui doit être animé.

Je pourrais faire un grand nombre de rapprochemens semblables aux précédens; mais je crains de prolonger cette note.

M. Naigeon, en indiquant les changemens que renferme son édition, prend celle de 1595 pour point de comparaison. Il donne ainsi, comme de véritables découvertes, plusieurs corrections qui se trouvaient déjà dans la dernière édition de mademoiselle de Gournay. Par exemple, il met à la préface de Montaigne plusieurs notes pour indiquer des mots qui ne sont pas les mêmes dans l'édition de 1595; mais, à l'exception d'un seul mot, la préface qu'il a fait imprimer est conforme à celle de 1635.

Si M. Naigeon eût pris pour point de comparaison l'édition de 1635, la sienne aurait encore le grand inconvénient d'obliger le lecteur à consulter les notes pour avoir le texte pur; mais du moins le livre renfermerait exactement les Essais. Il n'en est pas ainsi, puisque les variantes ne sont tirées que de l'édition de 1595, et qu'il en existe une meilleure. Je me bornerai à citer l'exemple suivant. Montaigne (éditions de 1595 et de 1802) termine ainsi sa description de la prise de Thèbes. « Nul ne fut veu *si abbattu de bleceures* qui n'es« seyast en son dernier soupir de se venger en« cores; et à tout les armes du désespoir, con« soler sa mort en la mort de quelque ennemy. Si « ne trouva l'affliction de leur vertu aucune pitié, « et ne suffit la longueur d'un jour à assouvir sa « vengeance : dura ce carnage jusques à la der« nière goutte de sang *qui se trouva* espandable,

« et ne s'arrêta qu'aux personnes désarmées, vieil-
« lards, femmes et enfants, pour en tirer trente
« mille esclaves ». (Liv. I, Chap. I.)

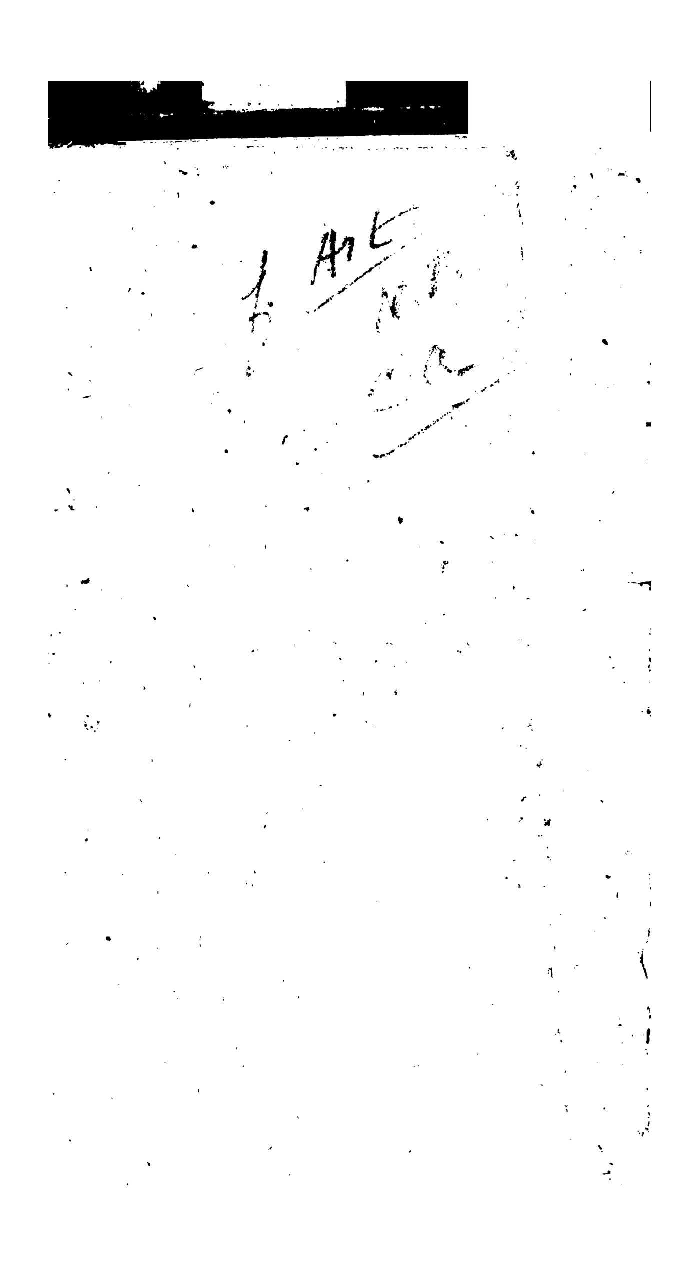
On voit, par l'édition de 1635, que Montaigne a voulu rendre ce morceau encore plus animé, plus rapide. Il a effacé les mots qu'on vient de lire en lettres italiques. Ces différences ne sont pas fort importantes; mais c'est souvent par de légers détails qu'une édition est plus correcte qu'une autre.

Lorsqu'on réimprime les Essais, il faut suivre l'édition de 1635. Celle de 1802 peut fournir des variantes, et mérite aussi d'être consultée sous un autre rapport. La ponctuation rend obscurs plusieurs passages de Montaigne. M. François-Ambroise Didot l'aîné qui a donné beaucoup de soins à l'édition de 1802, s'est occupé d'éclaircir ces passages, par une manière nouvelle de les ponctuer.

FIN.

TABLE.

FIN DE LA TABLE.



OUVRAGES DE M. JOSEPH DROZ

QUI SE TROUVENT

CHEZ LE MÊME LIBRAIRE.

ŒUVRES DE JOSEPH DROZ. 3 vol. in-8. avec un portrait. 1826—29. . . . . 20 fr.

ÉCONOMIE POLITIQUE ou Principes de la science des Richesses; in-8. 1829 . . . . 7 fr.

DE LA PHILOSOPHIE MORALE ou des différens systèmes sur la science de la vie. *Troisième édition*, 1 vol. in-18. . . . . 3 fr.

APPLICATION DE LA MORALE A LA POLITIQUE, 1 vol. in-8. . . . . 5 fr.

ETUDES sur le Beau dans les Arts. *Seconde édition*, 1. vol. in-8.. . . . . 4 fr.

JACQUES FAUVEL, roman, par MM. Droz et Picard, 4 vol. in-12.. . . . . 11 fr.

IMPRIMÉ CHEZ PAUL RENOUARD,
RUE GARENCIÈRE, N° 5.



